
SE TAIRE ET FAIRE



Lacroix . 1806

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME

I.

Les mêmes Libraires viennent de mettre en vente un nouvel Ouvrage ayant pour titre :

COURS D'ETUDES MÉDICALES,

OU

EXPOSITION de la structure de l'homme, comparée à celle des animaux ; de l'histoire de ses maladies, des connaissances acquises sur l'action régulière de ses organes, etc., etc. 5 vol. *in-8°. bien imprimés sur beau papier.*

CET OUVRAGE, qui présente l'ensemble et l'état actuel des connaissances physiologiques et médicales, peut convenir plus particulierement aux jeunes Médecins, aux Vétérinaires, aux Savans, et à toutes les personnes qui desirent acquérir facilement, sur la science de l'homme physique, des notions assez étendues pour en faire des applications utiles.



Ipsa Venus pubem quoties velamina ponit.
Protegitur lævâ semireductâ manu. Ovid.

HISTOIRE NATURELLE
DE
LA FEMME,
SUIVIE
D'UN TRAITÉ D'HYGIÈNE
Appliquée à son Régime physique et moral aux différentes époques de la vie.

PAR JACQ. L. MOREAU (de la Sarthe),

Professeur d'Hygiène à l'Athénée de Paris, Sous-Bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, Membre des Sociétés médicales de Paris et de Montpellier, de la Société Philomatique, de celle des Observateurs de l'homme, des Sociétés de Médecine de Bruxelles, de Bordeaux, etc.

AVEC II PLANCHES GRAVÉES EN TAILLE DOUCE.

TOME PREMIER.

Ire. SECTION

A PARIS.

CHEZ L. DUPRAT, LETELLIER ET COMP.
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N°. 46.

M. DCCC III.

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a beaucoup écrit sur les femmes ; on a célébré leurs charmes, leur mérite, leur beauté (1) ; mais ces objets d'un culte universel n'ont presque jamais été pour les savans un sujet de recherches et de méditations.

Ainsi l'anatomiste ne s'est arrêté que sur quelques points de leur histoire physique, sur quelques détails relatifs aux organes de leurs fonctions spéciales, tels que ceux de la gestation, de l'accouchement et de l'allaitement. Les naturalistes les ont entièrement oubliées, et Roussel est preque le seul médecin qui ait donné à leur système physique et moral une attention suffisante pour en réunir plusieurs points de vue dans un

tableau, qu'il allait terminer et présenter d'après l'état actuel des connaissances, lorsqu'une mort prématurée est venu l'enlever au moment où il se disposait à donner une nouvelle édition de son ouvrage, que d'ailleurs, l'on doit proposer, pour modèle à tous les écrivains qui voudront appliquer les résultats scientifiques à la morale; ou les répandre, et les propager, en les embellissant de tous les charmes du style (2).

On peut ajouter que les métaphysiciens, les moralistes et les philosophes, qui auraient dû, au moins, rassembler quelques observations sur le moral des femmes, l'ont fait, en général, d'une manière superficielle, avec prévention, négligence ou partialité, et qu'ils méritent, sauf un petit nombre d'exceptions (3), ce reproche que Saint-Lambert leur suppose adressé par Ninon, dans ses entretiens avec Bernier. — « Les philosophes ne nous ont pas sérieusement étudiées, et nous avons été pour eux, comme pour nos amans, l'objet d'un goût léger, plutôt que d'une occupation véritable ».

Il paraît donc prouvé que, dans leurs efforts et leurs recherches pour contribuer au bonheur général de la société, les sciences et la philosophie, en ont trop négligé une moitié, qui, par

sa faiblesse, réclamait d'une manière plus pressante leur bienfaisantes applications, et dont l'étude particulière offrait, en outre, tout ce qui peut intéresser davantage le cœur et l'esprit dans l'histoire physique et morale du genre humain.

Pour réparer un tel oubli, nous nous sommes posé, en publiant cet ouvrage, de donner à l'histoire naturelle de la femme, assez d'étendue pour embrasser toutes les circonstances de cette histoire, et pour appliquer les sciences physiologiques (*) et médicales à la conservation et au bonheur d'un sexe, dont la vie entière est une suite de révolutions et de crises trop souvent funestes.

Nous avons, d'ailleurs, employé des matériaux très-différens; et, par une association que l'austérité

(*) *Physiologie, physiologique.* Ces mots reviendront souvent dans cet ouvrage: commençons donc par les définir. Le mot physiologie s'emploie toujours pour désigner la science qui a pour objet l'étude physique de l'homme, la connaissance des moyens et des phénomènes de sa vie, dans l'état sain. L'histoire naturelle lui sert d'introduction: l'anatomie et la chymie sont ses moyens et les résultats des expériences sur les animaux vivans ses principales données, qu'elle tire aussi des observations sur les cas extraordinaires, les monstruosités, les maladies qui sont quelquefois des expériences que la nature présente sans avoir été interrogée, et par lesquelles on dirait qu'elle cherche à trahir le secret de ses opérations.

philosophique condamnera, peut-être, des résultats scientifiques, et différens extraits des prosateurs les plus éloquens, ou même des poëtes les plus agréables se trouvent rapprochés dans cet ouvrage, et méthodiquement réunis et rangés sous les différens titres auxquels ils nous ont paru se rapporter. Ainsi, par exemple, plusieurs fragmens de Buffon, de Saint-Lambert et de Collardeau, sur le parallèle des deux sexes, précèdent dans le deuxième chapitre de notre première partie, les détails anatomiques et physiologiques de ce parallèle; et des extraits du même genre tempèrent la sévérité de notre analyse de la beauté (*), ou de nos considérations, un peu abstraites, sur la nature de la femme (**), tandis que des ornemens également empruntés sont répandus dans plusieurs parties de notre deuxième volume, et des chapitres où l'on traite des principales variétés que présentent le

(*) L'invocation à la beauté par DELILLE, plusieurs extraits de WINCKELMANN, de LAVATER, d'HOGARTH, d'ED. BURKE et de WATELET.

(**) Quelques morceaux de THOMAS et de DIDEROT, ou plusieurs fragmens de CABANIS et de ROUSSEL qui appartiennent également aux lettres, à la médecine et à la philosophie; tout l'article : Femme morale de l'ancienne encyclopédie, par DESMAHIS.

physique et le moral de la femme considérée dans les différentes circonstances d'âge, de tempérament, de climat et de civilisation.

Pour justifier cette espèce de compilation et ce rapprochement d'objets qui paraissent aussi différens, nous pourrions dire que le charme du sujet semblait les rendre nécessaires, et que nous avons desiré comprendre et réunir dans notre travail tout ce que l'on avait écrit de plus remarquable sur la femme envisagée sous les divers rapports qui nous ont occupé; mais un motif plus puissant encore nous a déterminé.

Nous avons desiré que cet ouvrage pût être lu avec quelqu'intérêt par les gens du monde et sur-tout par les femmes qui n'auraient pas été pour nous un sujet particulier d'étude et de méditation, sans l'espoir de les engager à s'instruire de nos recherches, dont les résultats peuvent contribuer, dans plusieurs circonstances, à leur bonheur ou à leur conservation. Pour atteindre ce but, il fallait nécessairement unir l'agréable à l'utile; mais comme, suivant la remarque de Voltaire, toutes les mains ne savent pas couvrir de fleurs les épines de la science, nous n'avons point balancé à nous parer d'ornemens empruntés, et à les assortir de la manière qui nous a paru la plus convenable, avec le fonds des différentes

parties de cet ouvrage, dont quelques-unes ont en outre, par elles-mêmes, un attrait ou un intérêt qui paraissait exiger cette association (*).

Quant à la partie scientifique de cet ouvrage, nous avons cherché à la présenter, autant qu'il a été possible, d'après l'état actuel des connaissances, et nous croyons lui avoir appliqué la doctrine de la nouvelle école de médecine de Paris, aux illustres professeurs de laquelle nous offrons ici, d'une manière solemnelle, l'expression de notre reconnaissance. Nous devons ajouter qu'en outre, nous avons quelques obligations particu-

---

(*) Ces parties de notre ouvrage, qui inspirent par elles-même cet intérêt, sont principalement la comparaison de l'homme et de la femme, relativement à la sensibilité et à la nature de l'esprit et des passions, *tome premier* page 112, 687 et suivantes. Les articles sur les élémens, la patrie, le développement et la conservation de la beauté, *tome premier*, page 264 et 356. — L'histoire des quatre âges de la femme, et de ses variétés dans les différens climats; enfin, plusieurs parties de sa physiologie et de son hygiène spéciale, tels que les articles sur le mariage, l'amour physique et ses effets, le régime des nouvelles épouses, le choix et la direction des passions qui peuvent contribuer davantage au bonheur des femmes, etc., etc.

lières au professeur Cuvier (*), à plusieurs de nos jeunes collègues, et même à quelques mères de famille qui ont bien voulu nous communiquer des observations et des détails que l'on reconnaîtra aisément dans plusieurs parties de l'hygiène appliquée au régime physique et moral de la femme.

Nous avons cherché aussi à contribuer, sur différens points, aux progrès de la science, par quelques aperçus nouveaux et par des résultats particuliers d'expérience et d'observation.

Ainsi dans la physiologie comparée, nous croyons avoir perfectionné l'analyse des phénomènes de l'organisation ; 1°. en établissant une distinction entre les fonctions spéciales et les fonctions générales de la vie de nutrition (**) ; 2°. en considérant l'action de l'ap-

(*) Nous sommes redevables, au professeur Cuvier de plusieurs faits d'histoire naturelle et d'anatomie comparée, que nous avons employés dans le tableau physiologique du sexe féminin.

(**) Nous désignons sous le nom de fonctions spéciales de la vie de nutrition, celles qui peuvent se rapporter à un appareil particulier d'organes. Telles sont la digestion, l'absorption, l'action du système sanguin ; fonctions dont l'ensemble appartient à une organisation où l'on distingue un système nerveux, des sens, et en un mot,

pareil sanguin comme une seule fonction qui comprend ; 1°. l'action des veines et de leur cœur ; 2°. la respiration ; 3°. l'action des artères et du cœur aortique (*). Nous avons, en outre, rangé sous un même titre les phénomènes de la voix et ceux de la respiration, en démontrant ainsi, que les physiologistes modernes qui les ont séparés dans leurs classifications, ne laissent plus appercevoir comment un des plus beaux phénomènes de la vie, n'est qu'un accident, qu'un épizode d'une fonction plus essentielle, dont le dernier acte, l'*expiration* d'un air dépouillé de ses parties nutritives, suffit pour exprimer toutes les formes du sentiment et toutes les nuances de la pensée.

Nous croyons avoir aussi développé quelques vues particulières, et fait quelques applications nouvelles de la physiologie, dans l'analyse de la

---

une vie de relation. Les fonctions générales consistent seulement dans l'action d'une circulation capillaire et d'un parenchyme nutritif qui fait le base de tous les organes, et la trame générale et commune de tous les corps qui jouissent de la vitalité.

(*) A un certain degré de l'échelle zoonomique, dans les Poulpes, par exemple, les deux cœurs qui sont réunis dans l'homme et dans les animaux à sang rouge et chaud, se trouvent séparés.

beauté (*), les considérations sur les tempéramens, et celles, où traitant de la nature du sexe, nous l'avons rapportée à un petit nombre de circonstances remarquables d'organisation, dont l'examen nous paraît devoir servir d'introduction à tout ce que l'on voudra écrire sur l'éducation, le bonheur, les vertus et la condition des femmes.

Ces différens aperçus dans lesquels nous croyons avoir présenté quelques résultats nouveaux, sont consignés dans le premier volume de cet ouvrage. Le second présente aussi quelques vues du même genre, et qui sont plus liées peut-être avec les progrès de la science qui en est l'objet.

La première partie de ce volume, doit surtout fixer l'attention des naturalistes et des physiologistes, au moins par la nature et la variété des faits qu'elle offre à leur examen. Elle comprend, dans un ordre et sous un point de vue entièrement neuf, le tableau physiologique du sexe feminin, ou de la Vénus physique, depuis le simple pistil jusqu'à l'appa-

(*) Nos vues sur les caractères de la beauté ; la division des sentimens qu'ils font éprouver en sensations optiques et sentiment moral l'examen de l'Apollon sous un rapport physiologique et physiognomonique,

reil le plus composé, celui au moyen duquel l'espèce humaine se conserve et se perpétue en présentant une serie d'actions et de phénomènes bien dignes de fixer l'attention.

Nous croyons, d'ailleurs, pouvoir indiquer comme produits de recherches ou d'expériences qui nous sont propres, et que l'on trouvera dans ce tableau, notre division de l'appareil génital féminin dans les mammifères, et à ce sujet quelques réflexions sur l'erreur que Linné avait commise, dans ses rapprochemens poëtiques, entre nos moyens de reproduction et le mariage des plantes; 2°. la généralité que nous avons établie en démontrant que la fécondité, dans les corps vivans qui se reproduisent par génération, est d'autant plus grande que l'appareil féminin est moins composé; 3°. quelques considérations sur la sympathie des ovaires; 4°. des remarques sur l'altération et sur le perfectionnement des races par l'influence maternelle, et une application de la théorie des secrétions à quelques vues sur les différentes qualités que doivent communiquer à la liqueur séminale les divers degrés d'excitement et de plaisir; 5°. enfin, un examen des propriétés vitales des organes de la génération dans les femelles des mammifères, et plusieurs expériences galvaniques sur ces propriétés : expériences qui

nous ont donné, en outre, pour résultat que les organes placés hors de la sphère de la volonté et de l'action du système nerveux cérébral, répondaient d'une manière non équivoque aux irritations électriques, et que peut-être on pourrait faire servir l'appareil *électro-moteur* de Volta à de nouvelles recherches sur les sympathies.

Dans notre deuxième partie, après avoir présenté l'hygiène en général et celle des femmes en particulier sous différens rapports qui n'avaient pas été entrevus par les médecins, et que nous avons exposés pour la première fois dans nos leçons à l'Athenée de Paris, nous avons présenté plusieurs vues qui nous sont propres, et que l'on trouvera principalement dans les articles sur la cosmétique, les exercices, le régime des sensations de l'intelligence et des passions, etc., etc.

A la suite de ces considérations dans lesquelles on a cherché à faire connaître l'objet de cet ouvrage, et l'esprit dans lequel il est écrit, nous allons placer le cadre que nous devons remplir, y jetter même quelques esquisses, et faire connaître ainsi les divisions principales de notre travail, leur enchaînement et leur distribution.

L'ouvrage que nous publions comprend deux objets bien distincts, savoir; 1°. l'*Histoire na-*

turelle et philosophique de la femme, dont Roussel n'a traité que quelques parties ; 2°. *la Physiologie spéciale du sexe féminin* et l'*Hygiène appliquée au régime des femmes, dans les différentes périodes de la vie.*

Dans la première partie, nous réunissons plusieurs points de vue qui intéressent également le moraliste et le physicien ; et donnant à l'histoire naturelle de la femme toute l'étendue qu'exige l'importance du sujet, nous employons, à l'exemple de quelques naturalistes modernes, plusieurs données de zoonomie (*) et de métaphysique, sans lesquelles, il eût été impossible de traiter complettement plusieurs objets tels que le parallèle physiologique des deux sexes, la nature de la femme, les changemens que l'âge fait éprouver à sa constitution, les tempéramens dont son organisation est le plus susceptible, etc., etc.

Cette première partie se compose d'ailleurs d'une suite de chapitres assez étendus et dans lesquels

(*) La zoonomie est une science qui a pour objet les phénomènes de la vie en général. L'anatomie, la médecine, la physiologie, etc., sont des branches diverses de cette science qui doit former une des principales divisions du tableau encyclopédique.

nous avons cherché à rassembler les principaux objets qui peuvent se rapporter au titre *d'Histoire naturelle et philosophique de la Femme.*

LE PREMIER de ces chapitres fait connaître les caractères qui distinguent la femme de la femelle des autres mammifères; caractères que nous divisons en deux classes, savoir; 1°. les caractères qui sont communs aux deux sexes; 2°. les caractères qui sont propres à l'organisation de la femme.

L'exposition détaillée de ces différens caractères, nous conduit à la conclusion que dans l'espèce humaine, la supériorité intellectuelle répond à des traits organiques, et que l'un de ces traits les plus remarquables, la conformation particulière du bassin, devient pour la femme la cause d'un accouchement très-long, très-difficile, et dont le travail et les douleurs ne peuvent être comparés à ce que l'exercice de la même fonction fait éprouver aux femelles des autres mammifères.

Dans le 2e. chapitre, après avoir d'abord observé d'une manière générale, qu'à l'époque où l'homme et la femme jouissent avec plénitude de tous leurs attributs et de toutes leurs facultés, les différences qui dépendent de la nature du sexe se reconnaissent dans tous les points de l'organisation,

nous commençons une longue série de rapprochemens et de comparaisons, par plusieurs fragmens de Buffon, Roussel, Collardeau, etc.

Nous cherchons ensuite à comparer d'une manière moins superficielle, tous les phénomènes de l'organisation dans lesquels les attributs du sexe paraissent se révéler; et appliquant alors à notre sujet la nouvelle division des fonctions vitales dont nous avons déjà parlé, nous cherchons à démêler successivement tous les traits qui paraissent appartenir à la constitution de la femme, 1°. dans les fonctions de la vie de relation; 2°. dans les fonctions spéciales de la vie de nutrition; 3°. dans les fonctions générales de cette même vie; 4°. dans la structure et la sphère d'activité des organes de la génération.

Cette physiologie comparée, dans laquelle nous faisons entrer plusieurs considérations médicales, nous donne pour résultat que la femme n'est pas seulement femme par un appareil d'organes, et par les attributs enchanteurs que nous appelons ses charmes; mais que sa nature, ses caractères se manifestent pour le naturaliste et pour le médecin, dans ses affections morales, comme dans son système physique, dans ses jouissances, comme dans ses douleurs; et qu'enfin sa constitution et celle de l'homme présentent,

dans tous leurs points, une série d'oppositions et de contrastes.

L'analyse de la beauté, qui fait le sujet de notre troisième chapitre, était la suite ou même le complément du second, et après avoir comparé avec détail l'organisation de la femme à celle de l'homme pour en connaître les différences, il était naturel d'étendre ces rapprochemens à l'état de perfection dont chacune de ces deux organisations est susceptible, et qui constitue la beauté. Pour remplir ce nouvel objet, et pour traiter en même-tems différens points de la métaphysique des beaux arts sur lesquels la physiologie peut répandre quelque lumière, nous avons successivement examiné 1°. les conditions nécessaires pour prononcer sur les véritables caractères de la beauté et sur les circonstances qui sont contraires à ces dispositions; 2°. les modèles qui réunissent tous les caractères de la beauté; 3°. ces mêmes caractères considérés séparément dans chacun des attributs généraux de grandeur, de proportion, d'expression, de couleur, et dans la conformation plus ou moins heureuse des différentes parties du corps; 4°. le beau idéal et les impressions que fait éprouver la beauté rapportées 1°. à des sensations directes et optiques; 2°. à des sensations rappelées; ce qui nous donne lieu d'examiner les rapports qui lient la

supériorité de l'organisation avec la beauté la plus accomplie, et d'indiquer les facultés sublimes et le développement vital dont nous aurions un exemple, si, réalisant la fiction du ciseau antique, la nature s'élevait dans la conformation d'un individu de l'espèce humaine, à ce degré de perfection organique que les beautés de l'Apollon permettent de supposer.

Dans le cinquième article du même chapitre, nous avons présenté quelques considérations générales sur les climats les plus favorables à la beauté, qui ne se développe pas indifféremment dans tous les lieux, et qu'il faut, en quelque sorte, cultiver et faire éclore comme ces fleurs qui doivent à un art et à des soins particuliers, cette richesse et cette variété de couleurs auxquelles le flegmatique Batave attache un si grand prix.

Une description très-détaillée des quatre âges de la femme, et un examen des tempéramens dont son organisation est le plus susceptible, succèdent à l'analyse de la beauté, et font le sujet d'un quatrième chapitre.

Le chapitre suivant auquel la nature de son sujet nous a forcé de donner une grande étendue, et qui pourrait être regardé comme un ouvrage particulier, présente, sous le titre d'*Histoire des*

variétés de la femme, un tableau de tout ce qui concerne sa constitution physique, ses fonctions spéciales, ses mœurs et sa condition chez les différens peuples, et aux diverses époques de la civilisation.

Nous terminons notre première partie par des considérations sur la nature de la femme, et appliquant, à l'examen d'un sujet aussi important, la méthode suivie par Buffon dans son Discours sur *la Nature des Oiseaux;* nous faisons dériver d'un petit nombre de circonstances remarquables d'organisation, les appetits, les goûts, les penchans et les dispositions intellectuelles, en un mot, la somme et la quantité totale des différences, des qualités et des attributs qui distinguent le sexe.

La partie de l'ouvrage dont nous venons de présenter le sommaire, renferme un assez grand nombre d'extraits et de fragmens que nous avons cherché à réunir et à co-ordonner.

Nous avons précédemment exposé les motifs de ces emprunts qui, sans doute, seraient très-déplacés dans un ouvrage de science dont les femmes ne seraient pas l'objet; mais on doit remarquer en outre que cette réunion de matériaux épars et isolés présente plusieurs avantages; et qu'un architecte peut, sans craindre d'être blâmé, placer dans un édifice

dont il a dessiné le plan tous les ornemens qui peuvent contribuer à l'embellir.

Notre deuxième partie, moins agréable, mais plus utile que la première, comprend, comme nous l'avons déjà indiqué, la physiologie spéciale du sexe féminin, et l'hygiène appliquée au régime des femmes, dans les différentes périodes de la vie.

Dans la physiologie du sexe féminin, on s'occupe d'abord, et dans un premier tableau, des dispositions les plus remarquables que présente ce sexe dans toutes les espèces *dioïques;* et après avoir fait connaître les principaux résultats des belles expériences de Spallanzani; ces résultats qui démontrent que les germes préexistent dans les ovaires, que le fœtus appartient plus directement à la mère, qu'il en est un produit, un détachement, une portion, on considère ensuite sous le double point de vue de l'histoire naturelle et de l'anatomie, les particularités du même sexe, depuis le simple pistil jusqu'à l'appareil le plus composé, celui dans lequel la nature combine et réunit les moyens particulièrement affectés à l'union conjugale, avec un appareil de *gestation et de germification.*

Un second tableau est spécialement consacré à l'histoire particulière du sexe féminin dans l'espèce humaine.

D'abord on y expose l'anatomie philosophique et médicale des organes affectés à ce sexe et l'on s'arrête ensuite à l'examen des différentes fonctions sexuelles; savoir: 1°. la menstruation; 2°. le mariage et la conception; 3°. la gestation; 4°. l'accouchement; 5°. l'alaitement.

Les mêmes fonctions nous fournissent les différents points auxquels se rapporte, en grande partie, l'hygiène spéciale des femmes; parce qu'en effet, l'exercice de ces fonctions détermine, dans l'organisme des changemens qui exigent une direction particulière, ou au moins une application plus attentive des différens moyens qui contribuent à l'entretien de la vie et à la conservation de la santé.

La première éruption des règles et les retours périodiques de ce phénomène appelent d'abord notre attention. Après avoir décrit leur marche naturelle, leurs accidens, leurs variétés et les différentes maladies que le dérangement de la menstruation peut occasionner, nous réunissons dans une instruction pratique les données d'hygiène dont les femmes peuvent faire usage pour entretenir et rendre plus facile l'exercice d'une fonction sans laquelle la beauté brille à peine du plus faible éclat, ou se flétrit dans la souffrance et la langüeur.

Continuant ensuite à examiner le développement de la vie sexuelle, nous traitons successivement, 1°. de l'époque à laquelle le mariage doit avoir lieu; 2°. de l'altération que déterminent, dans la constitution des femmes, les jouissances prématurées, l'onanisme ou les habitudes lesbiennes; 3°. des effets d'un amour physique non satisfait, et notamment de l'hystérisme, de la nymphomanie, des vapeurs et des convulsions utérines; 4°. enfin, de la consommation du mariage, de ses obstacles, de ses suites et du régime des nouvelles épouses.

De ces divers objets nous passons aux différens actes que comprend l'exercice de la maternité; et la grossesse, l'accouchement, l'état de nouvelle accouchée, l'alaitement et le sevrage deviennent le sujet de plusieurs considérations où nous cherchons à éclairer par des données d'hygiène et de médecine la conduite des femmes, dans ces circonstances dont les préjugés et les erreurs populaires augmentent trop souvent les accidens et le danger.

La cessation des règles demande d'autres soins auxquels nous rapportons quelques principes particuliers d'hygiène dont l'application peut rendre cette crise de la vie sexuelle moins pénible et moins dangereuse. Ici, d'ailleurs, se termine l'hy-

giène spéciale du sexe; dès ce moment, les femmes n'offrent plus, dans leur existence, aucun événement, aucune fonction qui exige une direction particulière des facultés ou des moyens organiques; elles jouissent donc alors du calme de la vie individuelle, et peuvent empêcher le bonheur de fuir avec la jeunesse et la beauté, si, triomphant d'un regret stérile, elles se livrent en paix aux affections durables, aux vertus domestiques, à la consolante amitié, ou même à un exercice plus suivi de leurs facultés intellectuelles, dont le développement et l'emploi sont dès-lors favorisés par une sensibilité moins délicate et plus assurée.

Les autres actions vitales sont communes aux deux sexes, et en tout semblable à l'homme, excepté dans les traits généraux et les nuances variées qui dépendent de la nature du sexe; la femme est assujettie aux mêmes besoins, et doit comme lui régler le développement de sa sensibilité, user d'un aliment réparateur, des bienfaits du sommeil, d'un air pur et d'un vêtement qui la protège contre les intempéries atmosphériques.

Quelques parties de l'hygiène générale nous ont paru cependant susceptibles d'une application particulière au bonheur et à la santé des femmes. Tels sont 1°. la direction du mouvement mus-

culaire et de la sensibilité ; 2°. les rapports atmosphériques ; 3° la cosmétique considérée comme l'ensemble des soins et des moyens qui ont la beauté pour objet.

Le mouvement musculaire et la sensibilité ont un principe commun, l'action nerveuse qui doit être également employée et dépensée par ces deux ordres de phénomènes, si l'on veut prévenir le désordre, l'inégale distribution des forces vitales et les maladies spasmodiques : ces tristes effets du luxe chez les nations modernes. L'exercice doit donc contribuer à la santé des femmes, mais la manière de s'y livrer n'étant pas indifférente, nous examinons successivement les différences et les variétés dont elle est susceptible dans leurs rapports avec la nature du sexe : ce qui nous donne lieu de comparer, sous ce point de vue, la promenade, la gymnastique de Tronchin, l'équitation, les balancemens et les oscillations de la litière, de l'escarpolette et de la voiture, la danse et tous les jeux qui peuvent se rapporter à la *sphéristique* des anciens. Nous terminons en observant que les exercices que comprend la *cubistique* et la *palestrique*, sont contraires à la nature de la femme, et faisant la même remarque sur les métiers qui exigent un trop grand emploi de forces, nous observons combien il est cruel

de souffrir qu'au milieu des Nations policées, comme chez les sauvages de l'Amérique, des femmes soient accablées sous le poids des fardeaux, ou livrées aux travaux les plus pénibles, tandis que des hommes robustes usurpent les professions du sexe délicat et faible, se font tailleurs de femme, coëffeurs, marchands de mode, et ne rougissent pas de vendre des parfums, de la gaze et des dentelles.

Les sensations, les fonctions intellectuelles et les affections morales donnent lieu, ainsi que la gymnastique à plusieurs considérations qui nous paraissent appartenir à l'hygiène des femmes.

Dans l'examen des rapports atmosphériques, deux objets fixent principalement notre attention ; 1°. les soins et la conservation de l'organe pulmonaire, qui est plus susceptible d'affections phtysiques chez les femmes que chez les hommes ; 2°. l'action des différens états de l'atmosphère et la nature des substances que l'on doit faire entrer dans la composition des vêtemens pour les rendre plus propres à retenir le principe de la chaleur.

En traitant des soins relatifs à la beauté, nous nous occupons d'abord des différens procédés cosmétiques qui se rapportent aux organes extérieurs dans lesquels ils doivent développer, ou au moins faire paraître ces qualités et ces attributs que nous

appelons, avec une si douce émotion, les charmes et les attraits des femmes. Nous donnons ensuite plus d'étendue à la cosmétique; et appliquant l'*orthopédie* (4) à l'art du tailleur, nous faisons connaître plusieurs moyens à l'aide desquels on peut aisément faire valoir et conserver la beauté des formes, ou même prévenir et corriger plusieurs difformités.

Tel est le plan dans lequel nous avons cherché à comprendre et à ordonner les différentes parties de l'*Histoire physiologique et médicale de la Femme*.

Nous aurions desiré donner à son exécution tout le charme, tout l'intérêt dont elle nous a paru susceptible, et répandre quelques graces littéraires sur un sujet auquel on rapporte généralement l'idée de tout ce qui paraît gracieux et agréable; mais l'accomplissement d'un tel vœu n'a pu se concilier avec la sévérité de nos études habituelles; et plus exercés dans l'art d'observer la nature que dans celui de la peindre, nous avons dû, nous bornant à l'emploi de quelques ornemens empruntés, ne chercher que l'exactitude du dessein et renonçer au coloris des tableaux qui n'aurait pu manquer de produire, dans plusieurs parties de cet ouvrage, un effet que nous voulions éviter.

Fidèles, d'ailleurs, à cette décence de style dont

Buffon a donné le conseil et le modèle, et n'oubliant jamais que plusieurs objets de nos descriptions pouvaient faire naître des émotions que la plume du naturaliste ne doit pas exciter, nous avons cherché constamment à prévenir les distractions frivoles, les élans, les écarts de l'imagination; et soit que nous comparions les deux sexes par toutes les faces qu'ils peuvent présenter, soit que nous décrivions la puberté et ses symptômes, le mariage, l'amour, ses effets, ses excès et même ses erreurs; enfin, les fonctions, les organes et les sentimens les plus secrets, nous avons constamment éloigné toute pensée étrangère à l'étude de la nature, en lui opposant la dignité de la science, l'indifférence philosophique et le langage de la raison.

P. S. Nous plaçons à la suite de ce discours deux tables synoptiques dans lesquelles nous avons cherché à offrir le plan de notre travail, dont l'étendue prouvera au moins que la partie scientifique de cet ouvrage nous a beaucoup occupé, et que nous avons cherché à lui appliquer l'état actuel des connaissances physiologiques et médicales (*).

(*) Quelques fautes, qui sont trop graves pour que nous puissions les renvoyer à l'errata général, s'é-

Nous aurions voulu donner le même soin à la partie littéraire; mais, absorbé par une profession pénible, et par les études qui s'y rapportent, et d'ailleurs trop occupés du fonds de notre sujet pour avoir pu donner à la rédaction et même à l'exécution typographique de cet ouvrage une attention suffisante, nous avons laissé passer plusieurs négligences et plusieurs fautes, dont quelques-unes sont assez graves pour rendre la lecture des errata indispensable.

---

tant glisées dans ces deux tables, nous croyons devoir les indiquer et les corriger dans la note suivante :

ERRATA	CORRIGÉ
Tempérammment, première table, deuxième colonne, ligne 9, quatrième colonne, ligne 29, etc., etc.	tempérament.
Nutition, première table, troisième colonne, ligne 9.	nutrition.
Cocasienne, première table, quatrième colonne, ligne 23.	Caucasienne.
Ou Calorique, deuxième table, quatrième colonne, ligne 33.	du calorique.

NOTES

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(1) *On a célébré leurs charmes, leur mérite*, etc. Ce fut principalement à l'époque de la renaissance des lettres en Europe, que les savans composèrent ainsi un très-grand nombre d'ouvrages en l'honneur des femmes. C'était comme l'observe Thomas, la suite de l'esprit général qui portait la galanterie dans les lettres, comme il l'avait portée dans les armes. On ferait un volume, seulement avec les titres des ouvrages qui parurent alors sur *les Femmes illustres, les Femmes savantes, les Femmes fortes, le mérite et la beauté des Dames, la noblesse et l'excellence des Femmes, l'égalité des deux sexes, l'excellence du sexe féminin*, etc.

(2) L'ouvrage de Roussel a été publié sous le titre de *Système physique et moral de la Femme.*

L'auteur, après avoir donné une idée génerale des deux sexes à cette époque de la vie, où les nuances qui doivent les distinguer dans la suite sont nulles ou imperceptibles, fait connaître d'abord les caractères des parties qui servent de base au corps de la Femme. Il traite ensuite de la nature des parties solides et sensibles qui composent les organes, des dispositions morales qui résultent de cette structure, du tempérament

propre aux Femmes ; enfin, des altérations naturelles de leur constitution, et des changemens que plusieurs causes accidentelles et extérieures peuvent lui faire éprouver.

Une seconde partie est consacrée à l'exposition des différences particulières qui distinguent les deux sexes, et présente, dans un aperçu rapide, et peut-être insuffisant, quelques détails sur la structure des organes de la génération dans la femme, et sur les phénomènes et l'action de ces mêmes organes.

Tel est le plan que le docteur Roussel a cru devoir adopter dans son Traité du système physique et moral de la femme. La manière dont il l'a exécuté, mérite, sans doute, tous les éloges qu'on lui a donnés, et l'on ne cessera jamais d'admirer avec quel art ce médecin philosophe a répandu des ornemens littéraires et toute la grace du sentiment sur des questions d'une métaphysique souvent très-déliée, ou sur des détails de médecine et d'anatomie que l'on n'aurait jamais cru susceptibles de pouvoir être ainsi ornés de tous les charmes du style.

L'esprit dans lequel le docteur Roussel a écrit son ouvrage, diffère d'ailleurs, sous presque tous les rapports, de l'objet que nous nous sommes proposés, et de telle manière qu'il n'a pas dû embrasser dans son plan plusieurs points de vue de l'Histoire physique et médicale de la Femme, qui ont particulièrement fixé notre attention. Telles sont principalement toutes les parties de notre ouvrage, qui se rapportent à l'Histoire naturelle et à l'Hygiène, le chapitre sur les caractères de la Femme, par exemple, ou le tableau détaillé de ses quatre âges, l'Histoire de ses variétés

chez les différens peuples et aux différentes époques de la civilisation, les principes du régime approprié à l'exercice des différentes fonctions de la vie sexuelle, et nos vues sur la gymnastique, la direction des passions, la cosmétique, etc, , etc.

Nous devons aussi remarquer que le docteur Roussel, qui pouvait, à la vérité, remplir, en grande partie, l'objet qu'il s'était proposé, sans le secours de la gravure, s'était privé des ressources des planches, qui ont cependant leur avantage, et dont nous avons cru devoir nous servir pour faire mieux connaître plusieurs points d'histoire naturelle et d'anatomie que les meilleures descriptions n'auraient pu rendre avec la même exactitude.

Dans le petit nombre des autres médecins qui ont essayé de réunir, sous un même point de vue plusieurs notions particulières et détachées sur la constitution physique de la Femme, on doit distinguer *Thièri* et *Dumas*, qui ont traité ce sujet important, l'un dans sa thèse : *An prœter genitalia sexus inter se discrepent*, et l'autre, dans une très-longue note qu'il a ajoutée à la traduction de l'ouvrage de Reid sur la Phtysie.

Le D. *Beauchesne*, dans l'ouvrage qu'il a publié sur l'influence que les affections de l'ame exercent dans les maladies nerveuses des femmes, a eu aussi pour objet de faire connaître plusieurs points de l'Histoire philosophique et médicale de la Femme.

Il serait à desirer qu'il publiât ce que son expérience lui a fait découvrir sur les rapports qui existent chez les Femmes entre les dispositions morales et l'organisation, ainsi que le parti que l'on peut tirer en médecine, de la connaissance approfondie de cette relation.

(3) Les philosophes, sur lesquels le reproche de Ninon ne doit pas tomber, sont principalement ;

1°. MONTAIGNE, qui, dans son chapitre sur les vers de Virgile, a parlé des Femmes en observateur profond, mais auquel on peut cependant reprocher par fois de l'exagération et de la sévérité.

2°. FENELON, dont le *Traité sur l'éduction des Filles*, fut imprimé, pour la première fois, en 1688.

3°. ROUSSEAU. Dans le *Livre de Sophie*, il a présenté, avec tout le charme de son style, des observations très-fines et très-philosophiques sur les penchans naturels des deux sexes et sur leur véritable destination.

4°. THOMAS. Son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes*, etc., un vol. *in*-12.

5°. DESMAHIS. L'article *Femme morale*, de l'ancienne Encyclopédie. Nous avons employé une grande partie de cet article dans notre chapitre sur la nature de la Femme.

6°. SAINT-LAMBERT. L'*Analyse de la Femme*, ouvrage dans lequel les graces du style, et la forme dramatique du dialogue, embellissent et rendent plus piquans les résultats d'une longue expérience et d'une profonde observation.

7°. DIDEROT. *Vid.* dans le tome 12 de ses œuvres, éd. de Naigeon, l'article détaché et commençant ainsi : « J'aime Thomas, je respecte la fierté de son ame, etc. ». Tout ce morceau est rempli d'observations exactes et de vues judicieuses, que l'auteur présente cependant avec une chaleur et une sorte de verve que lui inspire son sujet.

MIRABEAU. Il a prouvé, dans plusieurs endroits de

ses ouvrages, qu'il avait bien étudié et bien observé les Femmes. Mais on peut lui faire le reproche d'avoir trop souvent copié des passages entiers de Roussel, sans jamais le citer.

8°. MARMONTEL, que nous avons oublié de nommer, doit aussi être compté parmi les philosophes qui ont prouvé qu'ils avaient profondément réfléchi sur la nature des dispositions morales de la Femme. En parlant de ce célèbre littérateur, de *Rousseau*, de *Thomas* et de *Dalembert*, Diderot a dit, avec assez de raison : « on s'apperçoit aisément que J. Jacques a perdu bien des momens aux genoux des femmes, et que Marmontel en a beaucoup employés entre leurs bras, mais on soupçonnerait Thomas et Dalembert d'avoir été trop sages ».

9°. CABANIS. Mémoire ayant pour titre : *de l'Influence des caractères du sexe, sur les idées et les affections morales*, ouvrage éminemment philosophique, comme tous ceux de l'auteur que nous aurons souvent occasion de citer.

(4) ORTHOPÉDIE est une expression composée de deux mots grecs qui signifient enfant droit. Le genre de connaissance que l'on désigne par cette dénomination, a d'ailleurs pour objet tous les procédés et tous les moyens de développer, corriger ou perfectionner les formes ; et c'est avec raison que Dalembert la présentée comme une branche de l'Hygiène.

T

A

D

ME.

la mens-
, l'amour
e perfec-

ient, le

l'allaite-
ces, le

ou cor-

ie, à
aux

eux;

IE.

a mens-
l'amour
perfec-

nt, le

allaite-
es, le

a cor-

e, à
aux

ux;

T

A
D

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME.

HISTOIRE NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES CARACTÈRES QUI DISTINGUENT LA FEMME DE LA FEMELLE DES AUTRES MAMMIFÈRES.

La femme diffère-t-elle essentiellement de la femelle des autres mammifères, de celle du Orang-Outang, par exemple, ce prétendu voisin de l'espèce humaine? Rapports de cette question avec celle dont les caractères de l'espèce humaine sont l'objet.

Les rapprochemens que Buffon veut établir entre son Jocko et le Hottentot, portent sur des traits superficiels ; d'ailleurs le portrait du singe est flatté ; il représente un homme couvert de poil, et non un véritable singe.

Division des caractères qui distinguent la femme de la femelle des autres mammifères en caractères qui sont communs aux deux sexes, et en caractères qui sont propres à l'organisation de la femme.

Les caractères communs aux deux sexes, sont le mode d'articulation qui unit la tête avec le tronc, la position et la direction du trou occipital, les reliefs qui constituent les fesses et les mollets ; la forme du pied et de la main, etc., etc.

La forme du col et sa beauté, ainsi que la multiplicité des lignes ondoyantes de la surface du corps forment des caractères généraux qui sont plusmarqués chez la femme.

Les caractères propres à l'organisation de la femme sont, 1°. la direction du canal *vulvo-utérin* ; 2°. l'espèce de valvule qui se trouve à l'entrée de ce canal (*l'hymen*) ; 3°. la conformation du bassin et le mode d'accouchement qui résulte de cette conformation.

La femme, que quelques ressemblances générales rapprochent, sous plusieurs rapports des femelles des autres mammifères, est-elle, d'ailleurs, caractérisée par des

circonstances remarquables d'organisation? Est-il possible, par exemple, sans réunir ce que la nature a séparé; de confondre dans nos tableaux d'histoire naturelle, la femme avec la femelle du orang-outang, ce prétendu voisin de notre espèce, dont en effet il s'éloigne très-peu, si on se borne à le comparer relativement à quelques dispositions superficielles et peu importantes, avec l'affreux Samoïède, le Calmouk horrible, et *le squallide* Hottentot? Telle est la question qui doit nous occuper. Plusieurs naturalistes et quelques philosophes, dont elle méritait de fixer également l'attention, l'ont décidée de diverses manières. Moscati, Monboldo, n'ont pas vu dans les formes physiques de l'homme, des dispositions suffisantes pour établir entre lui et les autres espèces de mammifères une ligne de démarcation: Linné nous a inscrit dans sa famille des primats (1), où l'espèce humaine s'est trouvée assimilée, par ce grand naturaliste, à celles des singes, des makis et des chauve-souris; assemblage qui, comme le disait Daubenton, est ridicule par rapport aux chauve-souris, et non fondé

(1) *Voyez* Systema Naturæ, tom. 1er. 12e. édit page 20.

relativement aux singes (1). En prenant pour terme de comparaison des traits superficiels et des habitudes qui ne constituent point la nature et le caractère d'un animal, Bonnet a aussi admis entre l'espèce humaine et celle des singes des points de similitude, qu'une observation plus approfondie doit faire rejeter (2). Enfin, Buffon lui-même, trop sévère pour le Hottentot, dont il exagère la laideur, et trop indulgent pour le Orang-Outang, dont il flatte le portrait, a présenté entre l'organisation propre à l'espèce humaine et celle du jocko, une série de rapprochemens qui ne reposent sur aucune partie importante des deux organisations comparées. Voici comment il s'exprime à ce sujet, avec beaucoup plus d'éloquence que de philosophie : « Vous comparez, dira-» t-on, fort injustement le singe des bois avec » l'homme des villes ; c'est à côté de l'homme » sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a » rien transmis qu'il faut le placer, pour les » juger l'un et l'autre ; et a-t-on une idée juste

(1) Encycl. méth., hist. nat., I[er]. vol. introduction.

(2) *Voyez* Bonnet, Contemplation de la Nature, tome IX, in-8°., pag. 436.

» de l'homme dans l'état de pure nature! La » tête couverte de cheveux hérissés, ou d'une » laine crêpue ; la face voilée par une longue » barbe, surmontée de deux croissans de poils » encore plus grossiers, qui, par leur largeur » et leur saillie, racourcissent le front et lui font » perdre son caractère auguste, et non-seule- » ment mettent les yeux dans l'ombre, mais » les enfoncent et les arrondissent comme ceux » des animaux ; les lèvres épaisses et avancées ; » le nez aplati, le regard stupide ou farouche, » les oreilles, le corps et les membres velus, la » peau dure comme un cuir noir ou tanné, les » ongles longs, épais et crochus, une semelle » épaisse, en forme de corne, sous la plante » des pieds ; et pour attributs du sexe, des » mammelles longues et molles, la peau du » ventre pendante jusque sur les genoux ; les » enfans se vautrant dans l'ordure et se traînant » à quatre ; le père et la mère assis sur leurs » talons, tous hideux, tous couverts d'une crasse » empestée. Cette esquisse, tirée d'après le sau- » vage Hottentot, est encore un portrait flatté ; » car il y a plus loin de l'homme dans l'état » de nature au Hottentot, que du Hottentot à » nous. Chargez donc encore le tableau, si vous

» voulez comparer le singe à l'homme ; ajoutez-y
» les rapports d'organisation, les convenances de
» tempéramment, l'appétit des singes mâles pour
» les femmes, la même conformation dans les
» parties génitales des deux sexes..... Et voyez,
» supposé qu'elles ne soient pas la même, combien
» l'intervalle qui les sépare est difficile à saisir ».

Ces poils, cette peau rude et noircie, ces replis hideux, ces ongles crochus, etc., toutes ces parties d'une draperie à laquelle le peintre s'est trop arrêté, ne fournissent évidemment aucuns caractères essentiels ; et les ressemblances déduites de leur observation, doivent à peine fixer l'attention du naturaliste : quant aux autres traits de similitude, ils sont pour la plupart exagérés ; Buffon va même dans la figure du jocko, jusqu'à redresser les articulations du genou, que la nature a inclinées, et représente ainsi un homme couvert de poil, et non un véritable singe.

La femme participant avec l'homme à ces rapprochemens non fondés, nous avons cru devoir nous y arrêter aussi long-tems. Examinons avec le même détail les caractères distinctifs dont l'ensemble forme le signalement de la femme, et réclame pour l'espèce humaine en général un

portrait à part dans le tableau des productions de la nature. Ces caractères nous présentent deux séries non moins remarquables ; savoir : 1°. les caractères communs aux deux sexes ; 2°. les caractères exclusivement présentés par la femme.

Les caractères de la première série sont très-nombreux : un des principaux consiste dans la manière dont la tête s'unit avec le tronc ; cette jonction est telle, que la tête pose sur le corps, à peu près par son milieu, et que les yeux ne sont pas tournés vers le ciel, comme le disent les poëtes, mais placés de manière à embrasser l'horizon : il faut observer en même-tems avec Daubenton, qu'une large ouverture qui se voit à la base du crâne dans la tête du squelette, et qu'on appelle *trou occipital*, est placée à peu près au milieu de cette base, et dans la direction du centre de gravité.

Les autres caractères qui sont liés avec ces dispositions, et qui concourent avec elles à la station perpendiculaire, sont, en ne les cherchant pas dans la conformation du systême osseux, la forme du pied, et les reliefs d'où résultent les fesses et les mollets. Ces derniers n'appartiennent qu'à l'espèce humaine, et sont produits par la saillie des muscles, qui jouent le principal rôle lorsque

l'homme est debout : les autres caractères communs aux deux sexes sont la forme arrondie de la tête, et l'angle facial (1), beaucoup plus ouvert, la saillie élégante du nez, la position des yeux, l'isolement, la délicatesse et le jeu des muscles du visage, d'où résulte la physionomie; la disposition particulière de la main, l'heureuse faculté de combiner les mouvemens du pouce avec ceux des doigts, de multiplier ainsi les instrumens, les objets de la pensée, d'exécuter les procédés des arts, de servir l'intelligence; enfin, de charger la terre des monumens de la puissance humaine, des chefs-d'œuvres de l'industrie et des plus heureux produits de la civilisation. Deux autres caractères communs aux deux

---

(1) L'angle facial est celui qui résulte de l'écartement des deux lignes, dont l'une verticale, passe par le point le plus saillant du front et par le bord des incisives supérieures; tandis que l'autre ligne, qui est horizontale, est tirée suivant la direction de la base du crâne, et après avoir passé par le trou auditif, vient couper la première ligne au-dessous du bord inférieur de l'ouverture des narines. Cet angle n'a guère plus de 60 degrés dans le Orang; il en a au moins 70 à 75 dans les Nègres et dans les Mogols Calmouks, 80 à 85 dans la belle race, 90 et au-delà dans le beau idéal.

sexes, mais qui sont plus marqués chez la femme, nous sont offerts par la forme du col et par le nombre et l'heureuse combinaison des lignes ondoyantes et serpentines que présente la surface du corps.

Dans le plus grand nombre des animaux, le col paraît confondu avec le corps, ou se trouve d'une excessive longueur; la tête ne repose point sur le tronc; elle lui est attachée et comme soumise par sa position et sa direction. Chez l'homme, au contraire, le col est une partie très-distincte, une véritable colonne, dont la forme cylindrique est agréablement opposée au sphéroïde de la tête et à la surface plane de la partie supérieure de la poitrine (1).

Ces dispositions caractéristiques du col, les

(1) *Voyez* Bernardin de Saint-Pierre, Études de la Nature, tom. II. Les savans et les philosophes ont rarement l'occasion de citer cet ouvrage plus brillant que solide; mais quand elle se présente, il faut la saisir, et indiquer la source où l'on a puisé; ce que ne font pas toujours avec assez d'exactitude quelques auteurs modernes, dont plusieurs idées, qu'ils présentent comme des apperçus nouveaux, se retrouvent dans certains ouvrages très-répandus, mais que le vulgaire lit sans les entendre, comme il regarde souvent la nature, sans l'observer.

mouvemens gracieux de cette partie, les lignes ondoyantes qui indiquent sa réunion insensible et graduée avec le torse et avec la tête (1), sont encore bien plus marqués dans la femme, et formant un de ses principaux attraits, méritent l'éloge qui en a été fait par un de nos plus aimables poëtes (2).

---

(1) « La tête est supportée par un cou qui a beaucoup moins de diamètre quelle, ce qui la détache du corps pare un partie concave ». *Bernardin de Saint-Pierre.*

Le cou qui, comme une colonne, supporte la tête, offre la forme harmonique très-agréable du cylindre, composée de cercle et du quadrilataire, figure qui est opposée au sphéroïde de la tête, et à la surface de la poitrine, tandis que les formes hémisphériques du sein contrastent avec celle-ci, ainsi que les pyramides cylindriques des bras, des doigts, avec les omoplates *id. Saint-Pierre*, *Etudes de la nature*, secnode édition, t. II.

(2) BARTHE. Voici une partie de son épitre sur le col, que nous empruntons à un ancien *Almanach des Muses*, où plus d'un lecteur sévère jugera, peut-être, que nous aurions dû la laisser.

Nous renvoyons, d'ailleurs, à notre discours préliminaire, pour ce qui concerne les motifs d'une semblable citation et de quelques extraits du même genre, qui se trouvent répandus dans cet ouvrage.

Quant aux lignes flexueuses et serpentines, dont nous ferons connaître l'effet en traitant de la beauté, nul animal n'en présente un aussi grand nombre, ni une aussi heureuse combinaison que

---

N'est-ce pas un objet divin
Qu'un cou d'une aimable tournure?
Quelle blancheur! quel doux satin!
De quels charmes il est voisin!
C'est entre la bouche et le sein
Qu'il fut placé par la nature.

On peut se donner des yeux doux,
Se faire une petite bouche;
Toutes n'ont pas, ainsi que vous,
Ces roses dont l'éclat me touche;
Telle chez Dulac (*) va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes;
Telle au besoin, chez Laudumier (**)
A de belles dents toutes prêtes;
Le sein...... mais je n'ose appuyer:
Passons plus bas; pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule,
Peut nous paraître un pied léger.
Mais pour le cou, ma foi, mesdames,
Je défie un sénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.

(*) Célèbre Parfumeur.

(**) Dentiste fameux.

l'homme : elle résulte principalement de la disposition générale de ses parties dont l'articulation n'est jamais droite ni anguleuse ; elles dépendent aussi de la finesse de sa peau, sous laquelle les

---

Aussi, sans entendre finesse
Jeunes filles ont le cou nu
Dans l'âge heureux de la tendresse :
Mais quand la main de la sagesse
Vient tristement mettre un fichu,
Hélas ! hélas ! tout est perdu :
Adieu plaisir, adieu jeunesse.
Que de beaux jours, je m'en souviens
Près de vous, passés à Marseille !
Votre mère à nos entretiens
Venait souvent prêter l'oreille ;
Souvent elle me vit oser
Baiser vos mains en sa présence,
Jamais le cou.... tant ce baiser
Est un baiser de conséquence !
Trouvez un confesseur en France
Qui ne soit de mon sentiment ;
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous :
Ah ! les barbares sont jaloux !
Par ces messieurs-là, quand j'y pense,
Que de charmes nous sont ravis !
Lorsqu'on écoute leurs avis,
C'est nous qui faisons pénitence.

muscles qui se dessinent facilement, se jouent, et donnent à l'œil charmé le spectacle sans cesse reproduit du mouvement et de la vie.

Les tourterelles, nous dit-on,
Aux amans servent de modèles.
J'en ai découvert la raison,
C'est que les cous des tourterelles
Sont nuancés comme l'iris.
Tous les amans seraient fidèles,
Si tous les cous étaient jolis.
C'est la blancheur éblouissante
D'un cou superbement dressé
Qui rend Léda plus caressante :
Alors le Dieu qu'elle a blessé
De ses faveurs lui paraît digne ;
Elle baise le cou du cygne
Autour du sien entrelacé.

Avec quelle grace touchante
Erre la main d'un jeune amant
Sur le cou de sa jeune amante !
Le cou renversé mollement,
Rend la volupté plus piquante ;
Le cou penché languissamment
Rend la douleur plus éloquente.

Ah ! le vôtre, sans le flatter,
N'a pas besoin, pour enchanter,
De diamans, de pierreries,

Il est évident que ce nouvel ordre de caractères de l'homme acquiert dans l'individu femelle

---

A d'autres, je ferais porter
Ces bagatelles si chéries :
J'aimerais mieux vous les ôter.
Oui, votre cou que j'idolâtre,
Me poursuit par-tout dans Paris ;
Je le trouve même au théâtre,
Où tant de cous sont réunis.
On en voit là de tout pays,
Et de tout rang et de tout âge :
Cou voilé de prude sauvage,
Cou de coquette bien paré,
Cou de marquise pétillante,
Cou de financière brillante,
Cou d'actrice peu révéré,
Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de présidente,
Cou de jeune épouse adoré ;
Tous ces cous, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'est trop m'en occuper enfin ;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,
Ou je prends la poste un matin,
Et nuit et jour risquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,
Même en dépit de votre main,
Baiser le plus beau cou de France.

une expression plus séduisante et plus marquée, sur-tout à cette époque de la vie, où il est produit nécessairement par le jeu, la fraîcheur des reliefs, la sinuosité des contours, la transparence de la peau, l'azur des veines, la légèreté, et la grace dans toutes les attitudes et les mouvemens.

En empruntant plusieurs résultats à l'histoire approfondie de l'homme physique, nous pourrions augmenter de beaucoup ces caractères qui, en distinguant la femme, et l'espèce humaine en général, conduisent en même tems, à cette conclusion philosophique : que la pensée n'est pas indépendante des formes matérielles, comme Buffon l'a prétendu, mais que sa supériorité, sa perfectibilité indéfinie dans l'homme, dépendent évidemment de l'organisation. Abandonnant ces détails, qui nous conduiraient au-delà des bornes que nous prescrit l'objet de cet ouvrage, nous allons nous occuper des caractères de l'espèce humaine qui sont exclusivement présentés par la femme. Les plus importans de ces caractères sont, comme nous l'avons indiqué dans notre Plan, 1°. la direction du conduit *vulvo-utérin* ; 2°. la présence de la membrane *hymen* ; 3°. la conformation du bassin, et les difficultés plus grandes de l'accouchement qui résultent des particularités de cette conformation.

Direction du Canal vulvo-utérin.

Ce canal, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, est une des parties accessoires de l'appareil de la génération : placé, comme son nom l'indique, entre l'utérus et l'ouverture extérieure, il peut être regardé comme le vestibule du sanctuaire où s'opèrent la conception et le développement du germe fécondé. Dans les quadrupèdes, la direction de cet organe est à-peu-près telle, que son axe se trouve parallèle à celui de l'abdomen : chez la femme, au contraire, ce même conduit se porte de bas en haut, de devant en arrière ; direction d'où il résulte nécessairement que dans l'union conjugale, l'attitude la plus naturelle, et sur-tout la plus féconde, se trouve dans la situation où ne se bornant pas, comme les animaux, à une jouissance locale, l'homme embrasse sa compagne, s'enivre de ses plaisirs, suit les progrès de ses émotions, connaît et goûte les détails de la volupté, est heureux par plusieurs sens, et fait concourir toutes ses facultés, toutes ses puissances à l'exercice de la plus importante fonction.

Présence de l'Hymen.

« Les hommes, dit Buffon, jaloux des pri-
» mautés en tout genre, ont toujours fait grand
» cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder
» exclusivement et les premiers ; c'est cette es-
» pèce de folie qui a fait un être réel de la
» virginité des filles. La virginité, qui est un
» être moral, une vertu qui ne consiste que
» dans la pureté du cœur, est devenue un objet
» physique dont tous les hommes se sont oc-
» cupés ; ils ont établi sur cela des opinions,
» des usages, des cérémonies, des superstitions,
» et même des jugemens et des peines ; les abus
» les plus illicites, les coutumes les plus déshon-
» nêtes ont été autorisées ; on a soumis à l'examen
» de matrones ignorantes, et exposé aux yeux
» de médecins prévenus, les parties les plus
» secrètes de la nature, sans songer qu'une
» pareille indécence est un attentat contre la
» virginité ; que c'est la violer que de chercher
» à la reconnaître ; que toute situation honteuse,
» tout état indécent, dont une fille est obligée
» de rougir intérieurement, est une vraie dé-
» floration ».

« Je n'espère pas réussir à détruire les préjugés

» ridicules qu'on s'est formés sur ce sujet ; les
» choses qui font plaisir à croire, seront toujours
» crues, quelque vaines et quelque déraisonnables
» qu'elles puissent être : cependant, comme dans
» une histoire on rapporte non-seulement la suite
» des évènemens, et les circonstances des faits,
» mais aussi l'origine des opinions et des erreurs
» dominantes, j'ai cru que dans l'histoire de l'homme
» je ne pourrais me dispenser de parler de l'idole
» favorite à laquelle il sacrifie, d'examiner quelles
» peuvent être les raisons de son culte, et de re-
» chercher si la virginité est un être réel, ou si
» ce n'est qu'une divinité fabuleuse.

» Falloppe, Vésale, Diemerbroek, Riolan,
» Bartholin, Heister, Ruisch et quelques autres
» anatomistes, prétendent que la membrane de
» l'hymen est une partie réellement existante, qui
» doit être mise au nombre des parties de la gé-
» nération des femmes, et ils disent que cette
» membrane est charnue ; qu'elle est fort mince
» dans les enfans, plus épaisse dans les filles adultes ;
» qu'elle est située au-dessous de l'orifice de l'urètre,
» qu'elle ferme en partie l'entrée du vagin ; que
» cette membrane est percée d'une ouverture ronde,
» quelquefois longue, etc. ; que l'on pourrait à
» peine y faire passer un pois dans l'enfance, et
» une grosse féve dans l'âge de puberté. L'hymen,

» selon M. Winslow, est un repli membraneux
» plus ou moins circulaire, plus ou moins large,
» plus ou moins égal, quelquefois semi-lunaire,
» qui laisse une ouverture très-petite dans les
» unes, plus grande dans les autres, etc. Ambroise
» Paré, Dulaurent, Graaff, Pineus, Dionis,
» Mauriceau, Palfyn et plusieurs anatomistes aussi
» fameux, et tout au moins aussi accrédités que
» les premiers que nous avons cités, soutiennent
» au contraire que la membrane de l'hymen n'est
» qu'une chimère; que cette partie n'est point
» naturelle aux filles, et ils s'étonnent de ce que
» les autres en ont parlé comme d'une chose réelle
» et constante; ils leurs opposent une multitude
» d'expériences par lesquelles ils se sont assurés
» que cette membrane n'existe pas ordinairement;
» ils rapportent les observations qu'ils ont faites
» sur un grand nombre de filles de différens âges,
» qu'ils ont disséquées, et dans lesquelles ils n'ont
» pu trouver cette membrane; ils avouent seulement
» qu'ils ont vu quelquefois, mais bien rarement,
» une membrane qui unissait des protubérances
» charnues, qu'ils ont appelées caroncules myrti-
» formes: mais ils soutiennent que cette membrane
» était contre l'état naturel. Les anatomistes ne
» sont pas plus d'accord entre eux sur la qualité et
» le nombre de ces caroncules. Sont-elles seulement

4*

» des rugosités du vagin ? sont-elles des parties
» distinctes et séparées? sont-elles des restes de
» la membrane de l'hymen ? le nombre en est-il
» constant? n'y en a-t-il qu'une seule ou plusieurs
» dans l'état de virginité ? Chacune de ces ques-
» tions a été faite, et chacune a été résolue dif-
» féremment. »

C'est justement que Buffon attaque, avec son éloquence ordinaire, des préjugés et des usages qui affligèrent si souvent l'innocence et la beauté; mais, à l'époque actuelle des connaissances anatomiques, on ne peut admettre sa conclusion: « que les hommes ont voulu trouver dans la nature » ce qui n'était que dans leur imagination, puis- » qu'il y a plusieurs anatomistes qui disent, de » bonne foi, qu'ils n'ont jamais trouvé d'hymen » dans les filles qu'ils ont disséquées, même avant » l'âge de puberté ». Ce repli membraneux, admis et contesté par différens anatomistes, suivant des circonstances particulières qu'ils n'ont pas remarquées, existe ordinairement dans les très-jeunes filles. Comme il ne paraît pas avoir été observé dans la femelle des autres mammifères, nous avons cru pouvoir en former un des caractères de la femme. Ce repli appelé *hymen*, expression qui répond à celle de membrane, occupe l'orifice inférieur du canal vulvo-utérin;

il présente dans son milieu une petite ouverture qui livre un passage suffisant au produit de l'évacuation périodique.

L'hymen est quelquefois imperforé, défaut de conformation qui occasionne, à l'époque de la puberté, des accidens dont nous parlerons dans la IIe. Partie de cet Ouvrage.

L'hymen, pendant le premier âge, est très-mince, se rompt facilement et se détruit, soit lorsqu'on essuie avec trop peu de ménagement les parties extérieures de la génération, soit lorsque l'enfant lui-même, avec ou sans intention, contracte des habitudes *Lesbiennes*, prépare et dispose ainsi aux plaisirs solitaires, des organes qui sont à peine ébauchés. C'est à des circonstances semblables qu'il faut rapporter les observations sur lesquelles se fonde l'opinion négative de Paré, Dulaurent, Graaff, etc.

Winslow, Falloppe, Vesale, Diemerbroek, ayant au contraire observé de jeunes filles chez lesquelles de semblables causes n'avaient pas déchiré l'hymen, ont reconnu l'existence de cette membrane (1), sans qu'il soit possible de pré-

(1) J'ai vu constamment l'hymen sur les fœtus femelles que j'ai eu occasion d'examiner, et plusieurs anatomistes distingués m'ont dit avoir fait la même

tendre que sa rupture, ou sa conservation, prouve pour ou contre la virginité (2).

Dans la femelle de tous les mammifères, l'extrémité inférieure du canal vulvo-utérin est environnée d'un organe spongieux et susceptible d'un gonflement voluptueux, d'une véritable

observation. J'ai rencontré aussi cette membrane sur des sujets adultes, et notamment dans le cadavre de deux religieuses très-âgées qui, suivant toutes les apparences, n'avaient jamais porté la plus légère atteinte ni à leur hymen, ni à leur virginité. Le C. Fleury, l'un des prosecteurs de l'Ecole de Médecine de Paris, a fait la même remarque anatomique sur le cadavre de Mademoiselle C**, ancienne religieuse.

(2) Les plus légères atteintes pouvant détruire l'hymen pendant la durée du premier âge, on conçoit aisément que la présence de cette membrane ne peut pas constituer un signe de virginité. D'un autre côté, on cite des exemples de femmes qui ont conçu sans que l'hymen fût rompu ; et d'ailleurs, dans un cas de faiblesse locale et de relâchement, cette même membrane étant susceptible de céder sans se rompre, une femme déflorée peut paraître encore vierge : tandis que le déchirement de cette partie, par une cause étrangère aux plaisirs de l'amour, peut faire accuser une vierge, et engager un mari jaloux à reprocher injustement à sa nouvelle épouse une jouissance illicite et prématurée.

érection qui, plus vive, plus marquée lorsque l'habitude du plaisir n'a pas encore diminué la vitalité des parties, rend nécessairement les premières approches du mâle plus ou moins difficiles, et place la douleur sur les voies du plaisir. La présence d'une membrane qui, accrue et affermie avec l'âge, forme une véritable barrière, est dans la femme une difficulté de plus, un obstacle souvent difficile à vaincre (1), et qui peut,

(1) Louvet, dans son joli roman de Faublas, a supposé qu'une dame de Lignole était vierge, quoique mariée depuis deux ans. Cette fiction s'est souvent réalisée. Théodoric, roi de Bourgogne, fut vaillant homme avec les courtisannes, et ne put jamais consommer son mariage avec Hermanberg, fille du roi d'Espagne. Amasis, roi d'Egypte, épousa Laodice, très-belle fille grecque, et luï, qui se montrait gentil compagnon par-tout ailleurs, se trouva, dit Montagne, fort court à jouir d'elle. Mais, suivant l'observation judicieuse de Delignac, est-il besoin d'ouvrir les archives de l'histoire pour y trouver des exemples de la faiblesse des hommes? En jetant un coup-d'œil sur la société actuelle, on ne verra que trop de preuves de la dégénération de l'espèce. Combien d'hommes lisent en rougissant l'histoire des peuples des îles Philippines, chez qui les hommes riches offrent une récompense au pauvre robuste qui doit leur enlever les douceurs qu'on goûte dans la première jouissance.

dans quelques circonstances, exiger l'emploi de différens moyens hygiéniques, que nous aurons occasion d'indiquer.

N'arriver qu'au milieu du déchirement et des douleurs à un éclair de plaisir, et accoucher avec un surcroi de travail et d'angoisse qui dérivent de sa conformation, sont donc pour la femme deux traits principaux, deux caractères également dignes de fixer l'attention.

Arrêtons-nous avec quelque détail sur le dernier; et que son examen appelle, fixe, concentre tout notre intérêt sur l'être aimable et sensible qui partage, d'une manière si inégale, les maux et les biens de l'humanité.

Forme du Bassin, et difficulté plus grande de l'accouchement.

LORSQUE le principe de la vie s'est évanoui, quand il cesse d'animer des charmes bientôt affaissés et flétris par les premiers symptômes de la destruction, le naturaliste dérobe souvent alors ces débris à la tombe; son scapel les interroge, les analyse, les décompose, et les réduit enfin à la partie fondamentale, au *squelette*, que dans la suite nous opposerons courageusement

à l'image enchanteresse de la beauté et de l'éternelle jeunesse de Vénus (1).

Cherchons maintenant au milieu de ces monumens, la partie dont la conformation particulière va nous présenter l'un des principaux caractères de la femme. Nous appercevons aisément cette partie, cet appareil osseux (voy. la planche II, fig. 2 B. B.) qui termine le tronc, en fait comme la base, et nous offre supérieurement et antérieurement une large cavité, qu'occupaient, naguère, plusieurs organes, et principalement ceux de la reproduction. Cette partie, c'est le bassin : dans les quadrupèdes, son axe se trouve dans la direction de celui du ventre ; et le fœtus pouvant être expulsé sans décomposition de forces, ni deviation, l'accouchement s'opère avec une grande facilité. Dans la femme, au contraire, le bassin fait un angle avec le tronc, leurs axes respectifs se croisent, et lorsque la matrice fait effort sur le fœtus, sa puissance expultrice n'agit pas en ligne droite ; il y a absorbtion, décomposition de mouvement ; d'où, un accouchement plus long, des contractions plus vives et de plus cruelles douleurs.

---

(1) *Voyez* Planche I et II, tom. I[er].

La sensibilité, augmentée par les circonstances même de notre état social, ajoute sans doute beaucoup à ces difficultés; mais l'obstacle principal dépend évidemment de la disposition du squelette, et caractérise la femme dans tous les états, chez les peuplades et chez les nations, dans l'état borné d'une vie presque sauvage, et au milieu des ressources de la civilisation; la nature, d'ailleurs, sur l'apologie de laquelle les partisans des causes finales pourraient se trouver embarrassés dans cette circonstance, s'ils n'étaient éclairés par le naturaliste, présente cependant quelques moyens de compensation que nous ne devons pas oublier de faire connaître.

A une certaine époque de la grossesse, tout paraît en quelque sorte se disposer pour triompher des obstacles que nous venons de remarquer; et alors, l'union des pièces osseuses du bassin est moins serrée; les ligamens qui les forment se gonflent et s'infiltrent; enfin, la cavité augmente, l'inflexibilité de ses parois diminue insensiblement, et les voies que doit parcourir le fœtus se préparent évidemment par un travail préliminaire et de précaution. Dans les femmes dont la constitution paraît, comme disent les médecins, pituiteuse, lâche et humide, ces changemens dans le bassin sont poussés

très-loin, le relâchement est extrême, et long-tems après l'accouchement, la démarche est pénible et vacillante : Monro dit avoir observé plusieurs de ces femmes, qui après leurs couches étaient affectées d'une manière toute particulière, et croyaient sentir leur corps s'écrouler et glisser entre les os des hanches. Dans des cas semblables, il est trop facile d'apprécier les dangers de marcher trop tôt, et de commettre sous ce rapport la plus légère imprudence, pour que nous soyons obligés de donner des conseils à ce sujet.

CHAPITRE II.

PARALLELE ET PHYSIOLOGIE COMPARÉE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

ARTICLE Ier.

Considérations générales.

L'HOMME et la femme diffèrent-ils essentiellement l'un de l'autre ? Exposition et réfutation du sentiment d'Aristote, de Galien, de Roderic-à-Castro, etc. Idée générale des attributs féminins.

ART. II.

Quelques fragmens de Buffon, de Voltaire, de Saint-Lambert, de Roussel, de Collardeau, etc., sur le parallèle de l'homme et de la femme.

ART. III.

Des formes extérieures et des fonctions de la vie de relation considérées dans leurs rapports avec la nature du sexe.

Les formes extérieures et les proportions diffèrent essentiellement dans les deux sexes.

Le squelette et les muscles, ces deux systèmes d'organes auxquels la *locomotion* est affectée, présentent également des dispositions que l'on peut regarder comme des attributs du sexe.

Des différences générales du squelette, et des différences particulières que l'on observe aux épaules, au bassin, etc.

Délicatesse et mobilité des muscles en général. Caractères particuliers des muscles de la face, et examen de la question de savoir si les femmes peuvent avoir un caractère permanent dans la physionomie ?

De la sensibilité et de ses rapports avec la nature du sexe, successivement examinés dans les sensations, les fonctions intellectuelles et la réaction générale de la mobilité nerveuse.

ART. IV.

Fonctions spéciales et fonctions générales de la vie de nutrition.

Plusieurs particularités sexuelles sont offertes par ces fonctions, et notamment par les fonctions spéciales, dans lesquelles on cherche successivement à les démêler, savoir : 1°. dans la digestion ; 2°. dans l'absorbtion ; 3°. dans la circulation, dont les trois tems ou actes sont, 1°. l'action des veines et de leur cœur ; 2°. la respiration ; 3°. l'action des artères et du cœur *aortique*.

ART. V.

Parallèle de la structure et de la sphère d'activité des ganes de la génération dans les deux sexes.

ARTICLE Ier.

Considérations générales.

La structure des organes de la génération diffère-t-elle essentiellement dans les deux sexes, et les attributs féminins se manifestent-ils dans toutes les parties de l'organisation ?

Occupons-nous de cette importante question tion avec tout le détail et l'attention que son examen peuvent mériter (1).

---

(1) Un autre objet aurait dû, peut-être, nous occuper d'abord, et nous engager à présenter quelques apperçus sur l'origine de la femme, et sur l'examen de la grande question de savoir si l'espèce humaine a toujours été représentée et constituée par deux individus différens et séparés; ou si primitivement, l'homme n'aura pas été, comme le laisse entrevoir la Genèse, un animal double, un androgyne, dont les deux parties séparées depuis, tendent sans cesse à se rapprocher et à se confondre par une impérieuse sympathie, par une amoureuse attraction. Nous placerons ici un extrait des vues ingénieuses de Mirabeau, sur ce problême *theologo-medico-philosophique*, qui n'est peut-être pas aussi étranger à l'objet que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, qu'il le paraît au premier aspect.

« L'un des articles de la Genèse, qui a singulièrement aiguisé l'esprit humain, c'est le verset 27 du chap. I. »

« Dieu créa l'*homme* à son image; il *le* créa mâle » et femelle ».

Il est bien clair, il est bien évident que Dieu a créé Adam androgyne; car au verset suivant (verset 28), il dit à Adam : « Croissez et multipliez-vous; remplissez » la terre ».

« Ceci fut opéré le sixième jour; ce n'est que le septième que Dieu créa la femme; ce que Dieu fit entre la création de l'homme et celle de la femme est immense.

Parmi les philosophes anciens qui l'ont abordée, quelques-uns ont adopté des opinions

---

Il fit connaître à Adam tout ce qu'il avait créé ; animaux, plantes, etc. Tous les animaux comparurent devant Adam. »

« Adam les nomma tous : et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son nom véritable ».

« Adam appella donc tous les animaux d'un nom qui leur était propre, tant les oiseaux que les bêtes, etc. »

« Jusqu'ici la femme n'a point paru ; elle est incréée ; Adam est toujours hermaphrodite. Il a pu croître seul et se multiplier. »

« Et pour concevoir le tems pendant lequel Adam a pu réunir en lui les deux sexes, il suffit de réfléchir sur ce que peuvent être ces jours dont l'écriture parle ; ces six jours de la création, ce *septième jour* du repos, etc. »

« On ne peut être que véritablement affligé, que presque tous nos théologiens, tous nos mangeurs d'images abusent de ce grand, de ce saint nom de Dieu ; on est blessé toutes les fois que l'homme le profane, et qu'il prostitue l'idée du premier Être, en la substituant à celle du fantôme de ses opinions. Plus on pénètre dans le sein de la nature, et plus on respecte profondément son auteur ; mais un respect aveugle est superstition ; un respect éclairé est le seul qui convienne à la vraie religion ; et pour entendre sainement les premiers faits que l'interprète divin nous a transmis,

dont la bizarrerie, que les femmes pourront appeler d'un autre nom, prouve jusqu'à quel

---

il faut, ainsi que l'observe l'éloquent Buffon, recueillir avec soin ces rayons échappés de la lumière céleste. Loin d'offusquer la vérité, ils ne peuvent qu'y ajouter un nouveau degré de splendeur ».

« Cela posé, que peut-on entendre par les six jours que Moïse désigne si précisément, en les comptant les uns après les autres, sinon six *espaces de tems*, six *intervalles* de durée? Ces espaces de tems indiqués par le nom de *jours*, faute d'autres expressions, ne peuvent avoir aucun rapport avec nos jours actuels, puisqu'il s'est passé successivement trois de *ces jours* avant que le soleil ait été créé. Ces jours n'étaient donc pas semblables aux nôtres; et Moïse l'indique clairement en les comptant du *soir au matin*; au lieu que les jours solaires se comptent et doivent se compter du *matin au soir*. Ces six jours n'étaient donc ni semblables aux nôtres, ni égaux entr'eux; ils étaient proportionnés à l'ouvrage. Ce ne sont donc que *six espaces de tems*. Donc Adam ayant été créé hermaphrodite le sixième jour, et la femme n'ayant été produite qu'*à la fin du septième*, Adam a pu procréer en lui-même, et par lui-même tout le tems qu'il a plu à Dieu de placer entre ces deux époques ».

« Cet état d'androgynéité n'a pas été inconnu aux philosophes du paganisme, aux mythologues, ni aux rabbins. Ceux-ci ont prétendu qu'Adam fut créé homme

point les préjugés d'une partialité masculine peuvent égarer les meilleurs esprits, et marquer au coin de l'erreur et du ridicule les résultats de leurs méditations. Ainsi, suivant l'opinion d'Aristote, la femme n'est qu'un homme imparfait et manqué, un individu malheureux et débile; tandis que les attributs de grandeur, de force et de pouvoir constituent le caractère de l'homme: on a été plus loin, et Galien, confondant les sexes, même, dans les parties où leur caractère se manifeste davantage, n'admet d'autres différences entre les pièces diverses de l'appareil mâle

---

d'un côté, femme de l'autre; composé de deux corps que Dieu ne fit que séparer. Ceux-là, comme Platon, l'ont fait de figure ronde, d'une force extraordinaire; aussi la race qui en provint voulut déclarer la guerre aux dieux. — Jupiter, irrité, les voulut détruire. — Mais il se contenta d'affaiblir l'homme en le dédoublant, et Apollon étendit la peau qu'il noua au nombril... De-là le penchant qui entraîne un sexe vers l'autre par l'ardeur qu'ont les deux moitiés pour se rejoindre, et l'inconstance humaine, par la difficulté qu'a chaque moitié de rencontrer sa correspondante. Une femme nous paraît-elle aimable? nous la prenons pour cette moitié avec laquelle nous n'eussions fait qu'un tout; le cœur dit: la voilà, c'est elle; mais à l'épreuve, hélas! trop souvent ce ne l'est point ».

et les parties de l'appareil féminin, que celles qui dérivent du développement et de la situation; l'addition de *l'utérus* dans la femme ne lui paraît pas même une objection; et pour plier la nature, à son hypothèse, il pense que cet organe fut renversé dans l'homme pour former l'enveloppe des parties où se filtre et s'élabore le fluide séminal. Avicène et quelques anatomistes ont adopté le paradoxe de Galien : Rodericus à Castro l'a développé, et a cru voir beaucoup de ressemblance entre les parties génitales de la femme et celles de l'homme (1). Ce médecin et quelques autres écrivains disent que, si par la pensée on replie vers l'intérieur les organes qui se présentent extérieurement dans l'homme, et qu'on les place aux lieux occupés par les parties plus profondément situées dans la femme, on appercevra entre les deux appareils une conformité, une analogie très-remarquables (2).

Quelques ressemblances entre des formes et des

(1) *Vid.* Rodericus à Castro, universa Muliebr. Morborum Medicina, liber 1, cap. II. *Voyez* aussi Paul d'OEgine, Albucasis, etc.

(2) Buffon, abusé par ses erreurs sur la génération, a cru voir des testicules dans les ovaires : le clitoris n'a paru

dispositions peu importantes, ont pu donner lieu à ces rapprochemens non fondés; et l'orgueil, les préventions du sexe se réunissant aux résultats d'une observation superficielle, pour égarer les savans dont nous venons de faire connaître la singulière opinion, on a pu voir alors dans un des plus beaux ouvrages de la nature, une ébauche timide, une faible production : la femme n'a présenté à l'esprit prévenu qu'une

---

à Daubenton qu'une verge en miniature : *Encyclopédie méthodique*, *histoire des mammifères*, *introduction*. Dans le tome V de l'Histoire Naturelle de Buffon, avec la partie anatomique, le même naturaliste a voulu prouver, par des rapprochemens, l'opinion des anciens, et démontrer que l'addition de la matrice établissait seule une différence entre l'appareil mâle et l'appareil féminin. Quelques théologiens, en admettant la différence des sexes dans le monde, ont pensé qu'elle disparaîtrait au jour du jugement : n'est-ce pas au moins ce que laisse entrevoir ce passage de Montagne? « Ceux-là desquels parle St.-Augustin, ont donné un » merveilleux effort de tentation et nudité, qui ont » mis en doute si les femmes, au jugement universel, » ressusciteroient en leur sexe, et non plutôt au nôtre, » pour ne nous tenter encore en ce saint état ». Montagne, *voy.* ses Essais, t. III, *in*-12, *éd. d'Amst.*, 1781.

dégradation, un exemplaire imparfait de la constitution de l'homme; tandis qu'en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle est la partie essentielle de l'espèce, puisqu'elle concourt davantage à la reproduction.

Un examen plus approfondi ne tardera point à faire disparaître ces prétendues similitudes, et à démontrer que l'homme et la femme ne diffèrent pas du plus au moins, mais que la structure, les fonctions de leurs organes générateurs sont autres; et que toute leur constitution a son type propre, dont les traits distinctifs nous offrent une longue chaîne d'effets physiques et moraux, qui se lient par des nuances plus ou moins sensibles aux emplois et à l'influence des organes spécialement chargés de la génération.

Le sexe ne se manifeste donc pas dans un seul endroit: la femme n'est pas seulement femme par un appareil d'organes, ou par ses formes extérieures qui nous séduisent; et si elle est principalement caractérisée dans quelques parties où la physionomie sexuelle se montre avec plus d'expression; si les traits superficiels, les contours si doucement arrondis, que nous appelons ses charmes, la distinguent d'une manière

plus agréable, elle est femme pour le naturaliste et le médecin, dans toutes ses manières d'exister, dans ses affections morales comme dans son systême physique, dans ses jouissances comme dans ses douleurs : enfin, toutes les parties, tous les points de son être révèlent son sexe, et présentent avec tous les points et toutes les parties correspondantes de l'homme, une série d'oppositions et de contrastes (1).

Ce n'est cependant qu'à l'époque de la puberté, dans cette période de la vie, appelée par Buffon *le printems de la nature*, *la saison des plaisirs*, que l'ensemble de tous les traits

---

(1) *Voyez* Roussel, Systême physique et moral de la femme, p. 2. « Parmi les différentes manières dont la nature travaille à la reproduction des espèces, dit ce médecin philosophe, elle a voulu que l'espèce humaine dût la sienne au concours de deux individus semblables par les traits les plus généraux de leur organisation, mais destinés à y concourir par des moyens particuliers et propres à chacun : la différence de ces moyens constitue le sexe, dont l'essence ne se borne point à un seul organe, mais s'étend par des nuances plus ou moins sensibles, à toutes les parties ; de sorte que la femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée ».

qui distinguent les sexes, est présenté, et que l'homme et la femme, entraînés l'un vers l'autre avec d'autant plus de force qu'ils diffèrent davantage, sont liés par une foule de relations, qui tout-à-coup agrandissent une existence jusqu'alors personnelle, solitaire, et isolée.

Prenons les deux sexes à cette époque où leur physionomie respective est si bien exprimée; et après avoir emprunté, pour ouvrir la série des rapprochemens qui doivent nous occuper, les belles descriptions de Buffon, de Roussel, de St.-Lambert, de Voltaire et de Collardeau, cherchons dans une connaissance plus approfondie de l'organisation, les faits nécessaires pour étendre et développer davantage ce parallèle.

Ier. ARTICLE.

Plusieurs fragmens détachés sur le parallèle de l'homme et de la femme.

Premier Fragment.

« Le corps achève de prendre son accroissement en hauteur à l'âge de la puberté, et pendant les premières années qui succèdent à cet âge. Il y a des jeunes gens qui ne grandissent plus après la quatorzième ou la quinzième année, d'autres croissent jusqu'à vingt-deux ou

vingt-trois ans ; presque tous, dans ce tems, sont minces de corps, la taille est effilée, les cuisses et les jambes sont menues, toutes les parties musculeuses ne sont pas encore remplies comme elles le doivent être ; mais peu à peu la chair augmente, les muscles se dessinent, les intervalles se remplissent, les membres se moulent et s'arrondissent, et le corps est avant l'âge de trente ans, dans les hommes, à son point de perfection pour les proportions de sa forme ».

» Les femmes parviennent ordinairement beaucoup plutôt à ce point de perfection ; elles arrivent d'abord plutôt à l'âge de puberté ; leur accroissement qui, dans le total, est moindre que celui des hommes, se fait aussi en moins de tems ; les muscles, les chairs, et toutes les autres parties qui composent leurs corps étant moins fortes, moins compactes, moins solides que celles du corps de l'homme, il faut moins de tems pour qu'elles arrivent à leur développement entier, qui est le point de perfection pour la forme : aussi, le corps de la femme est ordinairement, à vingt ans, aussi parfaitement formé que celui de l'homme l'est à trente ».

» Le corps d'un homme bien fait doit être carré, les muscles doivent être durement exprimés, le

contour des membres fortement dessiné, les traits du visage bien marqués. Dans la femme, tout est plus arrondi, les formes sont plus adoucies, les traits plus fins : l'homme a la force et la majesté ; les graces et la beauté sont l'appanage de l'autre sexe ».

BUFFON, Histoire Naturelle, *in*-4°., t. II, pag. 517.

Deuxième Fragment.

« LA femme peut être distinguée de l'homme par des différences générales, et par des différences particulières : ces dernières, du moins en partie, sont trop tranchantes pour n'être point faciles à appercevoir en tout tems. Les autres, dont je vais maintenant m'occuper, ne sont pas toujours également remarquables ; il est un tems même où elles sont nulles à nos yeux. L'homme et la femme, dans les premières années de la vie, ne paraissent point au premier aspect différer l'un de l'autre ; ils ont à-peu-près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujétis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'ame du spectateur

qui les contemple avec plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue ; ils ne lui paraissent tous les deux recommandables que par ce tendre intérêt qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la faiblesse. Indifférent et isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même ; leur existence, purement individuelle et absolue, ne laisse encore appercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entre eux une dépendance mutuelle.

Cependant, cet état équivoque ne subsite pas long-tems, l'homme prend bientôt des traits et un caractère qui annoncent sa destination ; ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étaient communes avec la femme ; les muscles, ces principaux instrumens de la force animale, font disparaître, ou rendent plus dense par leurs contractions réitérées, suite d'un exercice plus soutenu et plus violent, le tissu muqueux qui remplissait leurs interstices et leur donnait de la rondeur ; ils acquièrent par-là plus de saillie, et tendent à donner aux membres de l'homme des formes plus rudes et plus prononcées. Ce n'est plus bientôt le même individu ; la teinte rembrunie de son visage, et sa voix, devenue plus grave et plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire

au rôle qu'il va jouer. La timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls ; il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant, qui s'agite dans ses vaisseaux, et qui cherche à franchir les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fière, ses mouvemens souples et assurés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre.

» La femme, en avançant vers la puberté, s'éloigne moins sensiblement que l'homme de sa constitution primitive. Délicate et tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempéramment propre aux enfans. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle. Le développement que l'âge opère dans toutes les parties de son corps, ne parvient jamais à leur donner le même degré de consistance qu'elles acquièrent dans l'homme ; cependant, à mesure que les traits de la femme se fixent, on apperçoit dans sa taille, dans sa forme et dans ses proportions, des différences, dont les unes n'existaient point auparavant, et les autres n'étaient point sensibles. Quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se

développe néanmoins d'une manière qui lui est propre, et elle parvient plutôt que lui au dernier période de son développement. Par-tout la puberté dans la femme devance l'époque où elle se manifeste dans l'homme. La nature aurait-elle plus à faire dans celui-ci que dans l'autre, et la perfection de l'homme lui coûterait-elle plus que celle de la femme ? ou bien la facilité qui caractérise les mouvemens et les actions de la femme, se montrerait-elle déjà jusque dans les premiers développemens de sa constitution physique ? Il se peut aussi que le volume des organes dans la femme, étant moindre que dans l'homme, et la nature agissant par conséquent dans une sphère plus limitée, elle vient plutôt à bout de son ouvrage. Quoi qu'il en soit, l'homme est encore plongé dans les erreurs de l'enfance, et soumis aux lois de ce premier genre d'existence, que la femme éprouve déjà une nouvelle manière d'exister, se trouve, peut-être avec étonnement, pourvue de nouveaux attributs, et sujette à un ordre de fonctions étranger à l'homme, et jusqu'alors inconnu à elle-même. Dès cet instant il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques et moraux, qui sera pour l'homme le principe de ce nouvel intérêt qui doit bientôt l'attirer vers

la femme, et qui est déjà devenue pour elle une source de nouveaux besoins et de nouvelles affections ».

ROUSSEL. De la Femme, considérée au physique et au moral, Biblioth. des Dames, t. I, p. 7 et suiv.

Troisième Fragment.

« *Femme physique et morale.* En général, elle est bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; son sang est plus aqueux, sa chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bouche plus petite, les fesses plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces, depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

. . . .

. . . .

» Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup

plus souples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison, et sur-tout du soin des enfans, menant une vie plus sédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine ; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai, que dans tous les pays policés, il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une seule femme ».

VOLTAIRE, Dictionn. Philos.., au mot Femme.

Quatrième Fragment.

Ce 4e. Fragment est tiré du Dialogue entre le philosophe Bernier et Mlle. de Lenclos, par St.-Lambert. C'est Bernier qui parle :

» L'homme a un sixième de hauteur plus que la femme ; les artistes donnent sept têtes et demie à la Vénus, et huit têtes et quelques modules à l'Apollon. Vous avez en plus grande abondance que nous plusieurs de ces liqueurs qui entrent dans la composition de nos machines.

Les femmes sont d'un tempéramment plus sanguin et plus humide que les hommes : vos os sont moins durs que les nôtres, peut-être seulement parce qu'ils sont plus arrosés par les fluides. Les muscles de l'homme sont compacts, nerveux, fortement prononcés ; les vôtres sont composés de fibres médiocrement tendues, de chairs molles et humides, mais pressés dans la jeunesse sous l'enveloppe qui les couvre : nos membres ont des formes anguleuses et quarrées ; ils se remuent avec une sorte de roideur, avec une brusque précipitation ; les vôtres ont de la rondeur, des contours agréables, de la souplesse, un jeu facile ; enfin, il faut nous rappeler les belles formes de la Vénus, et nous la peindre en mouvement.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

» Ces formes si charmantes, ce teint uni, frais et animé, sont les effets nécessaires de votre constitution ; mais c'est en vous refusant la force, que la nature vous a donné la beauté.

» Des fibres délicates et des nerfs très-mobiles

vous composent des sens délicats ; vos yeux sont perçans, mais faibles ; il ne leur faut qu'une lumière douce, et des couleurs d'une médiocre vivacité ; la verdure, le gris, le lilas, l'orange, le bleu tendre, sont les couleurs que vous aimez ; le rouge ou l'extrême blancheur offensent souvent vos yeux.

» Les bruits forts et les sons éclatans, qui plaisent à l'oreille de l'homme, ébranlent fortement la vôtre. L'harmonie qui résulte d'un grand nombre de voix et d'instrumens, plaît médiocrement aux femmes ; il ne leur faut qu'une musique douce et tendre, enjouée ou pathétique.

» Je crois que vous êtes plus sensibles que nous au plaisir de l'odorat ; vous devez à ce sens des jouissances ou des angoisses que nous connaissons peu ; les voluptés de l'odorat vous disposent peut-être plus que nous aux voluptés du sixième sens ; car il y a des rapports de l'un de ces sens à l'autre.

» Il y a un rapport plus sensible entre l'odorat et le goût ; d'ordinaire, ceux qui ont le nez fin, ont le goût délicat : vous dire que vous saisissez mieux que nous les différentes nuances des odeurs, c'est vous dire que vous distinguez mieux les différentes nuances des saveurs. Votre gourmandise est plus éclairée que la nôtre ; votre

palais sensible est souvent blessé par les liqueurs spiritueuses, par les mets très-assaisonnés, et en général par les saveurs fortes. Les boissons simples, les alimens doux, le lait, les fruits, les légumes vous flattent plus que tous les autres alimens. En même-tems que votre gourmandise est plus raffinée que la nôtre, elle est moins avide, et le sentiment de la faim n'est pas chez vous un mobile aussi puissant qu'il l'est chez l'homme ».

» Le sens du toucher est plus délicat dans votre sexe que dans le nôtre; il est plus aisément blessé par les corps durs, rudes et anguleux, froids ou brûlans; vous jouissez mieux que nous du plaisir de vous reposer sur des corps qui résistent mollement à l'impression du vôtre. Mais, peut-être, n'êtes-vous pas aussi sensibles que nous au plaisir de parcourir des formes rondes et polies, et sur lesquelles nos mains et nos lèvres se promènent avec délices. Vos caresses vives et tendres semblent être l'effet du sentiment, plutôt que du plaisir du toucher. Il est vrai que nos formes ne sont pas arrondies comme les vôtres, et que nous n'avons pas une peau aussi douce et aussi fine que vous. Nous vous aimons comme belles, et vous nous aimez comme forts. Le rôle de la femme est de plaire,

et celui de l'homme de protéger et de défendre ».

» J'aurais bien des choses à dire sur les plaisirs du sixième sens. Ici la philosophie, sans s'expliquer clairement, va chercher à se faire entendre. Tout ce qui tient à l'amour a besoin de mystère : il est des voiles que la main du philosophe doit craindre de lever. La femme qui aime le plus la vérité doit lui préférer les grâces ; la pudeur en est une, et je ferai de mon mieux pour la respecter ».

» Il n'est pas fort commun que les desirs vous inquiètent aussi souvent, et vous sollicitent aussi puissamment que nous : le plaisir qui doit les suivre vous est peut-être moins nécessaire qu'à l'homme ; mais il est chez vous précédé et suivi d'un grand nombre de sensations délicieuses que la nature ne nous a pas accordées. Le plaisir de l'amour épuise moins vos forces qu'il n'épuise les nôtres ; il vous transporte plus rarement, mais il vous amuse plus souvent et plus long-tems ».

» Il est vraisemblable que chez vous, l'organe de la pensée tient de la nature de vos autres organes ; il doit être faible et délicat comme eux : de plus, il doit être souvent dérangé par des accidens inconnus à l'homme. Le diaphragme,

siége de notre sensibilité, est plus mobile, plus aisément affecté chez la femme que chez l'homme, et ses émotions influent sur le cerveau. Mais il est chez vous un autre organe, qui attaque et dérange souvent celui de la pensée ; la matrice est pour la femme un second diaphragme. Dans le tems de certaines infirmités, ou des grossesses, vous êtes plus vivement et plus sensiblement émues que dans d'autres momens ; c'est alors que vous êtes sujettes aux fausses liaisons d'idées, aux changemens de caractère, aux fantaisies bizarres, et que vous devenez incapables d'une attention suivie ».

» La délicatesse des organes de vos sens vous rend susceptibles de beaucoup de sensations vives, qui sont si faibles dans l'homme, que souvent il n'y fait pas attention ; vous avez une foule de petits plaisirs qui suffiraient à votre bonheur, si le bonheur consistait dans le grand nombre des petits plaisirs. Ce qui vous amuse, cependant, vous satisfait, et semble vous suffire. Tandis que le besoin pressant de nous unir à vous nous tourmente, ou que d'autres besoins nous entraînent, que nous formons des projets, que nous entreprenons de grands ouvrages, et que nous sommes agités de mille manières par le feu des pensées, ou par la force des passions,

vous n'éprouvez que des desirs momentanés pour de petites jouissances ».

» L'homme semble être plus heureux par la combinaison de ses idées et par l'action, et la femme plus contente dans un repos mêlé de quelque mouvement ».

» La délicatesse de vos organes, la vivacité des impressions qu'ils reçoivent, fait le caractère de votre imagination ; tout se peint vivement dans votre cerveau ; les objets y sont retracés plus fidèlement que dans le nôtre ; mais vous ajoutez moins que nous des idées à celles que vous avez reçues : vos sens, toujours mobiles ; votre sensibilité toujours excitée par les intérêts du moment, vous font oublier trop souvent vos principes ou l'intérêt de votre vie entière. Les femmes sont un peu Caraïbes ; j'en ai peu vu qui ne fussent prêtes à sacrifier la durée du lendemain à une minute du jour qui passe ».

SAINT-LAMBERT, Principes des Mœurs chez toutes les Nations : analyse de la Femme, t. I. pag. 177.

Cinquième Fragment.

CE Ve. Fragment est extrait *des Hommes de Prométhée*, par Collardeau. Le poëte nous

présente le Titan audacieux, Promethée, créant l'homme après la victoire de Jupiter sur les géans.

« Osons tout, lui fait-il dire : . . . .
» Osons tout ; repeuplons ce globe désolé.
» Il projette, exécute et l'homme est modelé.
» D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
» En solides appuis il façonne l'argile.
» Du sang, prêt à couler, il creuse les canaux.
» De la fibre mobile il unit les faisceaux ;
» Il les enchaîne entr'eux, entr'eux il les oppose.
» Des mouvemens divers il assure la cause.
» Au buste assujetti, le bras s'étend soudain ;
» Les doigts, en s'allongeant, vont dessiner la main.
» Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre,
» Sur sa double colonne a pris son équilibre.
» Le Titan s'applaudit et poursuit son essor.
» Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
» De ce noble édifice il couronne le faîte.
» Du plus grand caractère il embellit la tête
» Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
» S'élève et s'applanit le front majestueux.
» Au fond de son orbite éclate la prunelle :
» Un doux voile se forme et s'entr'ouvre autour d'elle.
» Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
» Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
» Le teint prend son éclat ; la lèvre colorée,
» En deux filets de pourpre est déjà séparée.
» Il semble, en ce moment, que le fils de Japet,
» Rival de la nature, ait surpris son secret.

» Comme aux tiges des fleurs une utile rosée,
» En émail, en verdure est métamorphosée,
» Ainsi par le Titan le limon préparé,
» En organes divers, se transforme à son gré.

. . . .

Le poëte, dans un autre endroit, signale de la manière suivante les traits de l'homme et de la femme :

» L'homme, sous le pinceau de l'artiste fidèle,
» Étale sur son front la fierté naturelle.
» Tout annonce dans lui le roi de l'univers.
» Son superbe regard s'échappe en longs éclairs.
» Son port majestueux, mais noble sans rudesse,
» Réunit à la fois la force et la souplesse.
» Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
» Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
» Tel paraît, dans le cirque, un lutteur intrépide.

» Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
» Laisse voir plus de grace et des attraits plus doux.
» Le peintre n'avait point, sous un voile jaloux,
» De la belle Pandore enseveli les charmes :
» L'innocence était nue, et l'était sans alarmes ;
» Elle s'enveloppait de sa seule pudeur.
» La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur ;
» Et près de son berceau, pure encore et céleste,
» Dans la nudité même, elle eut un front modeste.

» Pour rendre tant d'appas, l'artiste moins hardi,
» D'une main plus légère avait tout arrondi.

» Du pinceau caressant les touches adoucies
» Semblaient avoir glissé sur les superficies.
» Le sang, qui réflétait sa pourpre et son éclat,
» Colorait de la peau le tissu délicat.
» Par-tout d'heureux replis et des formes riantes.
» On voyait les cheveux, de leurs tresses mouvantes,
» Ombrager, couronner un front calme et serein;
» Leurs nœuds abandonnés roulaient sur un beau sein.
» Sur deux touffes de lys figurez-vous la rose,
» Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
» Et commençant à peine à se développer,
» Du bouton le plus frais elle va s'échapper :
» Tel est ce sein, ce sein, la première parure
» Que reçoit la beauté des mains de la nature,
» Demi-globe enchanteur, dont le double contour
» Palpite et s'embellit sous la main de l'Amour !
» Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore;
» Le goût a rassemblé, dans les traits de Pandore,
» Ce que mille beautés auraient de plus charmant,
» C'est la grace naïve, unie au sentiment ».

COLLARDEAU, œuvres complètes, petit *in*-12; t. II. Les Hommes de Promethée, p. 123 et 125.

IIe. ARTICLE.

Formes extérieures, proportions et vie de relation considérées dans les deux sexes.

DANS les divers fragmens que nous venons d'emprunter à plusieurs écrivains célèbres, toutes les graces du style, tous les avantages littéraires se trouvent réunis, et ajoutent encore au charme et à l'intérêt du sujet : mais ces admirables tableaux sont loin d'être complets. Les traits, les caractères qu'ils ont exprimés ne constituent pas entièrement le type, l'essence, la nature de l'homme et de la femme : ils les révèlent, ils en sont les signes, l'expression extérieure; mais on découvre des différences bien plus importantes, si l'on examine son sujet avec plus de détail, si conduit, éclairé par l'anatomie philosophique, on soulève une draperie qui d'abord avait fixé l'attention, pour embrasser dans un parallèle moins superficiel, dans une physiologie comparée toutes les parties du système physique et moral, tout l'ensemble des facultés et de l'organisation.

Les considérations que présente cette analyse scrupuleuse de l'homme et de la femme sont aussi nombreuses que variées : ouvrons-en

l'exposition par l'examen des formes extérieures et des proportions.

§ I. *Formes extérieures et proportions.*

PLUSIEURS dispositions caractéristiques déjà indiquées, se rapportent à cette première division de notre parallèle physiologique des deux sexes. En les rappelant, nous les réunirons à d'autres caractères du même ordre, et dont l'ensemble va former une vue complète de l'extérieur de la femme.

La taille, le volume, les proportions diffèrent essentiellement dans les deux sexes.

La taille est moins élevée dans la femme ; et les artistes, comme St.-Lambert le fait remarquer dans le fragment que nous lui avons emprunté, donnent sept têtes et demie à la Vénus, et huit têtes et quelques modules à l'Apollon : cependant, la Bergère grecque a sept têtes, trois parties et six modules ; mais dans ce cas, il faut sans doute observer, avec Vicq-Dazyr, que l'artiste a voulu exprimer ainsi l'accroissement plus considérable que l'exercice de la chasse et de la danse a dû déterminer. Les rapports entre les dimensions des diverses parties diffèrent aussi dans les deux sexes. Chez l'homme, par exemple, la moitié du corps répond à la bifurcation du torse, à la région du pubis. Dans la femme,

Les reliefs que présentent supérieurement les membres inférieurs et qui les unissent, par des formes si heureusement arrondies, avec le torse ont également un caractère féminin bien facile à saisir : ces renflemens, dans la femme, sont plus saillans, plus élevés, et leurs contours les rapprochent davantage des formes hémisphériques, des demi-globes, auxquels les poëtes érotiques se plaisent à les comparer. Toutes les autres parties des membres inférieurs se distinguent en général par des formes plus doucement arrondies : le pied est plus petit, la base de sustentation est moins étendue ; la jambe est remarquable par sa finesse ; et sa partie inférieure, sur-tout, est taillée avec plus d'élégance et de délicatesse ; les membres supérieurs ont également des formes coulantes et plus douces : ainsi, dans les femmes, le bras est plus gras, plus arrondi ; on le croirait, disait le P. Leclerc dans une de ses leçons d'anatomie, formé d'un cylindre d'ivoire ou du plus bel albâtre, tant le contour en est délié, tant les profils se fondent doucement les uns dans les autres.

La main est plus petite, plus blanche, plus douce et plus potelée.

Il faut encore observer que dans les fem-

mes, la face est plus courte, mieux coupée, que la poitrine est plus profonde, que le ventre a plus de saillie et de rondeur, et qu'enfin les épaules se portent davantage en arrière, et sont moins écartés du tronc.

La plupart de ces différens caractères, pris des formes extérieures, distinguent la femme bien conformée dans tous les climats, et dans les situations les plus opposées.

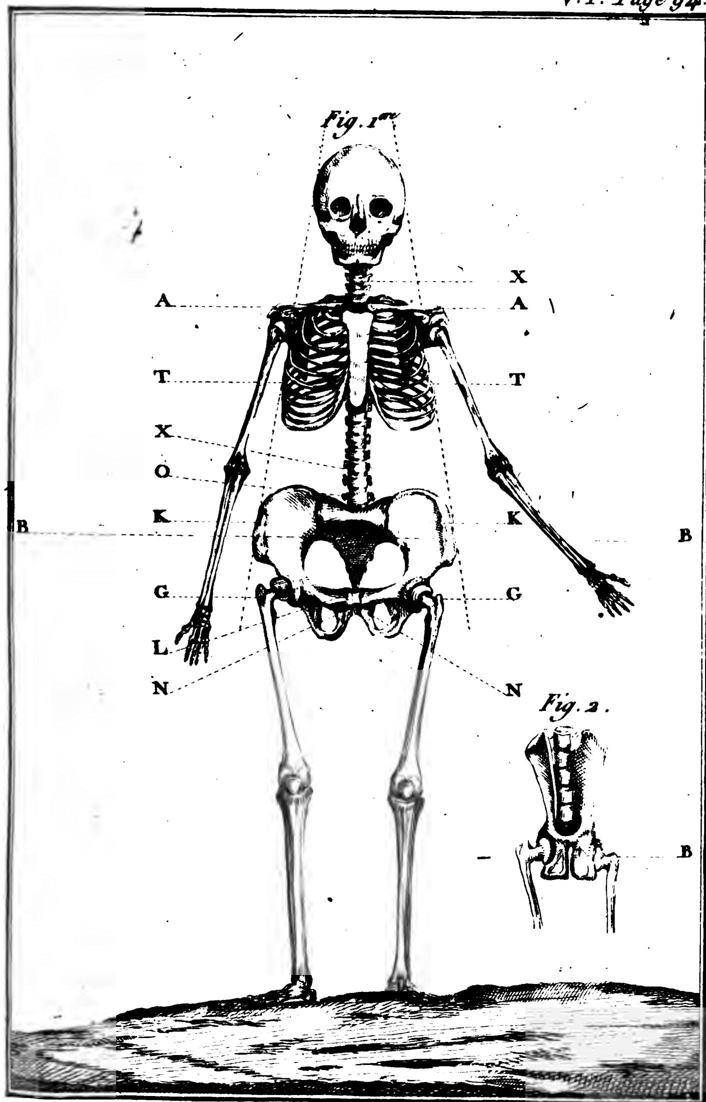
D'autres caractères plus séduisans, mais moins essentiels, ne se manifestent que pendant la saison éphémère de la jeunesse, et chez les peuples dont la civilisation a déjà fait quelques progrès. Ils nous sont présentés par ce que nous appellons les charmes, les attraits des femmes, c'est-à-dire, la mollesse, la douceur, le poli de toutes les formes, la souplesse et la légèreté des mouvemens, la grace des attitudes, les transitions faciles et graduées entre toutes les parties, le nombre et l'harmonie des lignes ondoyantes, l'élasticité et l'heureux contour des reliefs, la finesse, la vitalité, la douce réaction de la peau; enfin, tout l'ensemble des graces et des traits enchanteurs que rappellent à l'esprit les seuls noms de femme, de jeunesse et de beauté.

§ II. *Du Squelette.*

PARTIE fondamentale, assemblage de monumens auxquels se rattachent, pour l'anatomiste, les connaissances les plus importantes, le squelette peut être considéré, en quelque sorte, comme l'appui général, la charpente du corps humain, dont, par plusieurs dispositions, il rappelle, long-tems après la mort, les autres parties détruites, leurs fonctions respectives, et tous les principaux phénomènes de l'organisation (1).

Ainsi quelques débris, quelques monumens font méditer le voyageur philosophe, et le conduisent par une longue suite de rapprochemens

(1) La forme du crâne, la mesure de son développement rappellent le cerveau, son volume ses importans phénomènes, c'est-à-dire, les merveilles du sentiment et de la pensée : on peut faire le même rapprochement par rapport à la poitrine, au bassin, aux membres, et lire, retrouver par-tout l'histoire de la vie au milieu des dépouilles osseuses que la science a dérobées à la destruction, pour les interroger et y rattacher des connaissances utiles et de grands souvenirs.



Squelette de la Femme.



et de souvenirs, à la splendeur éclipsée des empires et des grandes cités dont il interroge les ruines.

Par leurs dispositions respectives et leur mode de jonction, les pièces diverses du squelette déterminent la forme essentielle du corps, sa position, ses attitudes, l'étendue et la variété de ses mouvemens.

Les différences qui distinguent le squelette de la femme de celui de l'homme, répondent donc aux caractères extérieurs, annoncent et décident les plus importans ; considérées sous le point de vue de cette relation, elles deviennent le sujet d'un parallèle, que la plupart des anatomistes ont négligé ou présenté sans intérêt, et en montrant combien ils étaient étrangers à l'esprit de rapprochement qui distingue les grands naturalistes.

Un squelette féminin bien conformé, et dont la structure peut aisément offrir ou rappeler les grands traits de l'organisation de la femme, se rencontre difficilement. Celui que Sœmering a fait graver, a exigé de longues recherches, des comparaisons multipliées et une foule d'observations, après lesquelles le célèbre anatomiste allemand se décida enfin pour le squelette d'une jeune Mayençaise qui n'avait jamais fait usage

de vêtemens déformateurs, et qui, peu de tems avant sa mort, était accouchée heureusement.

La tête de ce squelette, comparée avec celle d'une Géorgienne qui fait partie du muséum de Blumenbach, lui ressemblait, dit Sœmering, dans tous ses détails; et nous ajouterons, que malgré les horreurs de la mort qui environnent ces dépouilles de la beauté, le naturaliste peut les comparer avec la Vénus, dont elles rappellent le type et les proportions (1).

C'est d'après Sœmering que nous allons essayer de signaler le squelette de la femme. Son dessein, réduit et changé par quelques légères corrections, nous a paru indispensable, et nous l'avons placé à la tête de cet ouvrage, en l'opposant à la Vénus de Florence, avec laquelle on pourra aisément le comparer (2).

La seule position de ce squelette est caractéris-

---

(1) *Voyez* Samuel-Th. Sœmering, Tabula sceleti fœminini junct. descriptione, 1797, 1 cahier *in*-fol.

(2) Pour ne point ralentir ni embarrasser notre description, nous ne ferons aucune indication des objets désignés dans la II[e]. Planche. Les lecteurs qui manquent de notions d'anatomie, sont invités à parcourir préliminairement cette planche et la description qui se trouve dans l'explication.

tique ; la tête, les épaules, le bassin sont plus en arrière que dans l'homme ; les fœmurs sont plus écartés supérieurement, les genoux sont légèrement fléchis et plus rapprochés, la base de *sustentation* moins étendue, et les pieds plus petits ; tandis qu'une certaine obliquité se remarque dans le tronc, et que les courbures alternatives de la colonne vertébrale sont moins marquées.

Ces dispositions, qui étaient celles du squelette féminin, lorsque les muscles en couvraient la triste nudité, et opéraient la station ; ces dispositions, sur lesquelles on n'insiste point assez dans les traités d'anatomie à l'usage des peintres, expliquent comment les attitudes les plus naturelles de la femme annoncent la molle résistance et l'abandon, sont incertaines et surbaissées ; pourquoi, par exemple, les artistes en général ne donnent jamais à la femme l'attitude droite et cet à-plomb qui annonce la force, mais qui exclut la grace et la beauté.

La forme du squelette de la femme est aussi caractéristique que sa direction. Cette forme, dans l'homme, est telle, que la partie supérieure de la poitrine et du bassin ont à peu près la même largeur, et que l'espace compris entre deux lignes qui circonscrivent le tronc, présente un parallélograme. Dans la femme, au contraire,

le tronc affecte la forme d'une pyramide dont le bassin, qui est sensiblement plus large, forme la base; tandis que la poitrine, qui se rétrécit supérieurement, en présente le sommet (1). La partie supérieure du tronc, à la région des épaules, est même souvent plus large que le bassin dans l'homme; et comme Camper l'a observé, elle se trouve hors d'un aire elliptique dans lequel le bassin est inscrit; chez la femme, au contraire, le bassin sort de l'ellipse, dans laquelle les épaules sont renfermées (2).

Il faut aussi observer, et d'une manière générale, que le squelette de la femme est sensiblement plus court que celui de l'homme, mais que le tronc est respectivement plus allongé; que la poitrine, moins large à la vérité, est plus arrondie et plus profonde; que tous les os sont plus grêles, moins forts, plus blancs; que leurs reliefs, leurs saillies, leurs avances sont moins exprimés; que les muscles ont moins tourmenté les surfaces, et qu'enfin toutes les cavités et les empreintes sont

---

(1) Chaussier.

(2) Camper, Mémoire sur le beau physique, *in*-4°. avec figures.

burinées avec moins de force et de profondeur.

D'autres différences encore plus remarquables sont observées dans la conformation des épaules et du bassin.

Les épaules sont moins écartées du tronc : la clavicule, qui dans les femmes bien conformées n'offre pas cette arrête si tranchée, ce relief saillant qui s'apperçoit sur la poitrine des hommes, est plus courte et moins courbée; n'écartant pas autant le bras de l'axe du corps, elle limite l'étendue de ses mouvemens; ce qui nous explique pourquoi les femmes qui veulent vaincre de grandes résistances avec les membres supérieurs éprouvent plus de difficulté; pourquoi, par exemple, quand elles veulent lancer une pierre, elles sont obligées de faire tourner le corps sur le pied opposé au bras avec lequel s'exécute cette évolution.

Le bassin offre une disposition qui caractérise davantage la femme, et qui répond directement aux fonctions spéciales de son sexe.

Cette partie du squelette termine le tronc : sa forme circulaire et sa direction, au moyen de laquelle il fait équilibre avec la colonne vertébrale, et reçoit le poids du corps pour le transmettre sur les extrémités, peuvent être considérées comme un mode de conformation propre à

l'homme, comme un de ses principaux caractères.

Cette disposition est donc commune aux deux sexes; c'est une des marques distinctive de l'espèce humaine. Mais dans la femme, le bassin se porte moins en avant; il est plus évasé, moins profond; sa circonférence se rapproche davantage de la forme circulaire; et si on le considère dans ses détails, on observe que sa partie postérieure fait plus de saillie, que l'arcade du pubis est plus large: enfin, que les côtés formés par des pièces appelées os des hanches, ont plus d'étendue, et que les cavités où sont reçus les fémurs sont plus écartées, moins obliques, moins profondes: ensemble de différences que l'œil de l'observateur exercé découvre, même à travers ces vêtemens que la femme emprunte quelquefois à notre sexe, sans pouvoir déguiser le sien (1).

Avant l'époque de la puberté, toutes ces différences ne sont pas aussi prononcées: le bassin est alors seulement un peu plus développé chez la femme; mais son type est le même; ses diamètres présentent des rapports semblables entr'eux; et comme on peut aisément l'observer,

---

(1) *Voyez* Planche II.

la marche, la course des jeunes filles est aussi moins incertaine, moins vacillante, et n'accuse pas autant la conformation propre à la femme entièrement développée et prête à remplir les fonctions spéciales de son sexe. Dans cette autre période de la vie, après la puberté, le bassin subit de grands changemens; sa circonférence, d'abord triangulaire, s'arrondit; son diamètre, transverse, devient en conséquence plus grand que dans l'homme, et en général cet appareil osseux présente alors la conformation qui distingue le bassin de la femme de celui de l'homme (1).

Quant à cette conformation, elle répond évidemment aux fonctions qui sont propres à la femme, aux circonstances de gestation et d'accouchement. Les partisans outrés des causes finales ont donné plus d'étendue à ces rapports; et le développement, la grandeur de l'arcade du pubis, qu'ils ont remarqués comme un des

---

(1) Cette remarque importante sur le développement du bassin de la femme, et sur sa forme après l'époque de la puberté, appartient au citoyen Dupuytrin, et résulte d'une longue suite de rapprochemens et d'observations qu'il a eu occasion de faire dans le cours de l'an IX, en suivant et dirigeant les travaux d'une nouvelle branche d'anatomie comparée.

caractères du bassin de la femme, les a engagés à supposer à la nature une prévoyance, une sollicitude et une attention que la décence ne nous permet pas d'indiquer (1).

Les caractères du bassin présentent d'autres résultats plus importans à l'anatomiste philosophe. Sa largeur, sa forme générale et le rapprochement des genoux influent d'une manière très-sensible sur la marche des femmes, que ces dispositions rendent vacillante et mal assurée. Par la même cause, réunie à un pied plus étroit, à la position des épaules et à la direction générale du corps, les femmes, qui exécutent avec tant d'adresse les mouvemens doux et légers, ne se livrent pas avec avantage aux grandes évolutions, courent difficilement, sans graces, fuient mal, pour être atteintes, comme disait Rousseau, et ne peuvent se consacrer à des professions pénibles et à des travaux dont le sexe plus fort doit être exclusivement chargé, sans s'éloigner de leur nature et lutter contre leur organisation.

Terminons cet article important de la physiologie comparée de l'homme et de la femme,

---

(1) Ad virum admittendum intercapedine majore crurum inferiorum ossium pubis. *Albinus* de sceleto, pag. 475.

en faisant remarquer que les particularités, les différences du squelette dans les deux sexes ne sont pas, au moins, pour la plupart, superficielles, peu importantes; que leur observation, féconde d'ailleurs en résultats physiologiques, nous force à reconnaître; que le système osseux de la femme, facile à distinguer de celui de l'homme, rappelle, par son type et ses formes particulières, des traits plus séduisans, des facultés et des caractères, dont l'anatomiste retrouve ainsi les traces et les vestiges imprimés sur des parties plus lentes à se détruire, et que l'on pourrait regarder comme les monumens de l'organisation (1).

(1) Nous avons présenté à grands traits le parallèle du squelette de l'homme et du squelette de la femme. Notre seule intention était de signaler les dispositions les plus importantes des deux systêmes d'organes comparés, et d'arriver par leur exposition, aux résultats physiologiques que nous avons présentés. Différens anatomistes ont offert des détails beaucoup plus étendus, et auxquels pourront recourir les lecteurs qui voudraient approfondir un sujet que nous avons traité à dessein, d'une manière superficielle, et plutôt en naturaliste qu'en anatomiste. Voici une courte notice bibliographique des principaux ouvrages à consulter sur ce sujet :

ALBINUS, de sceleto humano, *in*-4°. Le chapitre 126 de cet ouvrage est un parallèle très-détaillé du squelette de l'homme et du squelette de la femme : c'était, avant la description de Sœmering, le tableau le plus fidèle des différences que présentent les os dans les deux sexes. Le mode de description employé dans ce tableau comparatif, mérite sur-tout d'être distingué. On en pourra juger par le fragment suivant :

Generaliter, ut fæmina, quæ cum viro communia habet, ea fœminina habet, non virilia; sic ossibus ejus fœminini quidquiddam est, non ita facile ad explicandum.

Minus perfecta esse existimes, quamvis tamen certe suo in genere, ut fœmina, perfecta sint.

In comparatione autem ad virum minus plena sunt, ostenduntque imbecillitatem infirmitatemve ac gracilitatem quandam fœmininam.

Cernas id manifestius iis in partibus, quæ robur significant : quippe quæ roboris significant minus. Neque enim fœminæ æque robustæ sunt, aut ad robur illud virile comparatæ. Itaque veluti non exuberat iis os tantopere.

Et quæ per cursum ætatis accedunt per apposita ossibus, annexaque, leviora sunt : id quod in iis, quæ per musculos fiunt, evidentius est.

Hic autem ad eas attendimus, quæ vivunt, ut vivendum fœminæ est, neque flexibilem obsequentemque naturam alio alioque vitæ genere cogunt, redduntque ossa sua alia atque alia.

Quibus autem in locis sexus maxime differunt, in

iis quoque ossium differentia notabilis est, respondens sexui.

Circa coxas differt maxime.

Sacrum latius, per longitudinem rectius, infra non æque incurvatum in priora.

Coccyx rectior, magisque obsequens.

Coxarum ossa ampliora, à sacro curvamine latiora coëunt in pube, ubi cartilagine conjuncta fere crassiore.

Ischia in latus extrorsum tendunt magis, suis præsertim tuberibus.

Eoque pubis ossium rami inferiores rectiore angulo ab imis ischiis in pube conveniunt : ipsi præterea magis versi in exteriora.

Ob quas res pelvis amplior est, hiatuque ampliore deorsum patet, atque à priori parte sub commissura pubis hiatum habet patentiorem.

Cum pelve amplior ventris pars ima.

CHESELDEN, Osteographiæ, tab. XXIV. *Voyez* aussi l'ostéographie de Tarin et l'ostéologie de Monro. Mais il faut observer avec Sœmering, que leurs desseins du squelette de la femme sont très-négligés, et qu'ils ne sont pas dignes d'être opposés à la belle planche qu'Albinus a consacrée au squelette de l'homme.

ACKERMANN, Dissertatio de discrimine sexuum, 1788.

PLENCK, Primæ Lineæ anatomes, 1 vol. in-8°. A la page 70, cet auteur s'est beaucoup étendu sur les différences que présente le squelette de la femme. L'article qu'il a consacré à cet objet, nous a paru être un extrait de la description de Sœmering.

ROUSSEL, dans son excellent ouvrage sur le système physique et moral de la femme, édition *in*-12, tome I, page 17, a présenté avec autant de grace que d'exactitude, les particularités du systême osseux dans la femme. Voici comme il s'exprime : « Ces pièces (les os), sont très-propres à manifester non-seulement le plan que la nature s'est tracée dans la formation des espèces, mais encore la destination des divers individus qui composent chaque espèce.

L'anatomie fait voir d'une manière très-évidente, que les parties qui servent de fondement à la machine humaine, c'est-à-dire les os, ont moins de volume et de dureté dans la femme que dans l'homme ; aussi la taille moyenne de celui-ci est-elle de deux à trois pouces plus haute que celle de l'autre, et on sait que ses membres sont capables de porter de bien plus grands fardeaux que ceux de la femme.

Les différences les plus remarquables, par rapport aux os, dans les deux sexes, ce sont celles que présentent les os qui composent la partie inférieure du tronc, et celles qu'offrent les clavicules qui en terminent la partie supérieure. Parmi les premiers, ceux qu'on appelle *innominés*, et qui forment le bassin avec le concours de l'os *sacrum* et du *coccix*, ont dans la femme plus de convexité en dehors, et contribuent, par une plus grande courbure, à lui donner plus de capacité. Les os du *pubis*, qui en forment la partie antérieure, se touchent par un plus petit nombre de points que dans l'homme, et fuient obliquement en dehors, pour augmenter l'espace qui est entre eux et le *coccix*, c'est-à-dire, l'extrémité inférieure de la

partie postérieure du bassin. On avait cru que les os du *pubis* n'étaient unis que par un cartilage souple et mobile, qui leur permettait de s'écarter dans les accouchemens laborieux : cette opinion, établie sur l'idée d'un besoin supposé, a été démentie par un examen plus exact ; et il est à présent reconnu que ces os ne sont pas plus mobiles dans la femme que dans l'homme.

La convexité des os *innominés* fait que les *fémurs*, ou les os des cuisses, se trouvent plus éloignés l'un de l'autre ; car ceux-ci s'articulent, comme on sait, avec les premiers. Cet éloignement des os des cuisses doit augmenter la largeur des hanches. Il s'ensuit aussi que les muscles auxquels ces os servent de point d'appui, se trouvant par-là moins comprimés par leur contact réciproque, ont une plus grande liberté de s'étendre ; ce qui fait que, toutes choses étant d'ailleurs égales, les cuisses des hommes sont plus grêles que celles des femmes.

Les clavicules, au contraire, sont plus droites et moins courbes dans la femme que dans l'homme ; de sorte que la poitrine et les hanches sont dans une raison inverse dans les deux sexes, et que si les hanches de la femme sont moins circonscrites que celles de l'homme, celui-ci, à son tour, a la poitrine plus large et plus évasée que la femme ».

SŒMERING, Tabula sceleti fœminini juncta descriptione, 1 cayer in-fol. C'est le tableau le plus complet du squelette de la femme. Nous en avons extrait tous les caractères les plus importans.

§ III. *Des Muscles.*

LES muscles sont ces parties charnues qui couvrent le squelette, et que le vulgaire appelle des nerfs (1). Ces organes, puissances actives et énergiques, constituent avec les os, et sur-tout avec les os des membres (2), l'appareil spécial d'une fonction, par l'exercice de laquelle l'être sensible repousse et combat les corps ennemis et nuisibles, évite l'objet de ses craintes, cherche, saisit, retient, embrasse celui de ses desirs et de ses affections (3).

---

(1) Les gens de lettres sont bien souvent peuple sur ce point; et rien n'est plus commun que de leur voir attribuer aux nerfs, les reliefs prononcés, les renflemens, qui sont produits par la contraction des muscles dans les violens efforts et dans les grandes évolutions.

(2) Les os servent comme leviers, et les muscles comme puissances : la disposition du levier est constamment très-défavorable ; mais en revanche, le muscle jouit d'une force considérable et d'une grande énergie.

(3) Cette fonction, exécutée par des leviers osseux

Ces muscles présentent chez la femme des caractères généraux qui ne doivent pas être oubliés dans le tableau de sa constitution. Plus grêles, plus faibles, plus déliés, ils ont véritablement une mollesse, une délicatesse féminines ; leurs fibres sont plus souples, plus humides, moins serrées, et leurs faisceaux plus arrondis. En général, chez les femmes, les muscles font moins de saillie ; leurs reliefs, plus gracieux que prononcés, n'apparaissent point à la surface du corps avec ce caractère de vigueur, sous la forme de ces renflemens âpres et rudes qui sillonnent le corps d'un homme bien conformé, et chez lequel des mœurs efféminées ou des habitudes sédentaires n'ont pas arrêté dans leur développement les traits extérieurs de la virilité.

Les muscles de la face, ces faisceaux élégans dont le jeu si varié, si rapide exprime toutes les nuances du sentiment, ne sont pas aussi

---

et par des puissances musculaires, est nommée par les physiologistes LOCOMOTION, c'est-à-dire, action de se mouvoir avec une certaine étendue, de changer volontairement de lieu, d'opérer à son gré son déplacement, sa translation, etc.

marqués chez les femmes : leur physionomie n'a point un caractère permanent comme celle de l'homme, et laisse plus difficilement paraître à travers des parties délicates et mobiles, le caractère moral et la nature des affections. Cette différence dépend de deux circonstances assez remarquables ; d'abord, le visage des femmes est plus gras, plus arrondi ; et sur-tout plus abondamment fourni d'une substance appelée tissu cellulaire qui remplit tous les passages ; efface les saillies, les angles, et unit toutes les parties par les plus douces transitions : les muscles, d'ailleurs, plus mobiles chez les femmes ; mais moins long-tems livrés à la même contraction, et inconstans comme les sentimens qu'expriment leur jeu rapide, ne peuvent modifier assez profondément le visage; observés, interrogés à la manière de Lavater, ils ne révèlent point les penchans, la direction, l'emploi le plus ordinaire des facultés, les habitudes du cœur et de l'esprit. Comme l'abondance, l'épanouissement du tissu cellulaire diminuent avec l'âge, et que d'ailleurs les sentimens deviennent moins éphémères, la physionomie de la femme se décide dans la suite ; et alors l'expression que donnent un nouvel état moral et un esprit cultivé,

vont quelquefois jusqu'à faire oublier la fuite des charmes de la jeunesse et de la beauté (1).

Ces différences, la faiblesse générale des muscles, l'élégance et la beauté des formes tiennent à l'essence, à la nature de la femme. L'éducation, les habitudes, peuvent y ajouter, augmenter peut-être la délicatesse des parties, comme Hippocrate était forcé de l'avouer, sans qu'il soit possible d'en rien conclure pour rejeter l'idée d'une différence radicale, innée, qui a lieu dans tous les pays et chez tous les peuples.

On ne refuserait pas avec des motifs mieux fondés d'admettre cette différence, en lui opposant les résultats d'une éducation et d'habitudes qui, en faisant violence à la nature, changent

---

(1) Bernard a peint en poëte et en philosophe ces derniers, et je dirais presque ces nouveaux attraits de la femme.

Moins jeune encor, la beauté nous engage.
L'art du maintien, les graces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'amour fidèle à leurs flammes constantes,
Se glisse encor sous des rides naissantes;
Et pour régner jusqu'aux derniers instans,
Sème de fleurs les ruines du tems.

son type, endurcissent le tissu cellulaire, augmentent l'expression des muscles, déforment les membres, rendent la peau dure, calleuse, et la couvrent des stigmates de la misère et du travail. Ces changemens forcés sont de véritables altérations du système physique de la femme : d'ailleurs, suivant la réflexion de Rousseau, quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus ; quand les hommes s'amollissent, les femmes s'amollissent davantage ; quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

§ IV. *De la Sensibilité.*

SENSIBILITÉ. C'est le plus brillant attribut de la vie. C'est cette admirable propriété dont les développemens divers et variés sont désignés sous les noms d'impressions, de sensations, de perceptions, d'idées, de sentimens, de passions, d'affections, etc.

L'homme et la femme possèdent au plus haut degré cette faculté ; mais ils en jouissent à leur manière, et présentent sous ce rapport des différences très-remarquables. Les femmes, en général, ont une sensibilité très-vive, très-facile

à émouvoir ; sans cesse employée par les objets extérieurs, et très-peu susceptible de ces modifications profondes, de ces ébralemens prolongés que nous appelons raisonnement, réflexion, méditation.

Des dispositions opposées se font remarquer dans l'homme. Analysons ces différences ; et décomposant l'esprit et le sentiment pour les mieux comparer dans les deux sexes, considérons successivement les divers modes que présente le développement de leur sensibilité respective, 1°. dans les sensations ; 2°. dans les fonctions intellectuelles ; 3°. dans la réaction générale de la force nerveuse sur l'organisation.

L'anatomie comparée n'a point encore pu découvrir de différences bien sensibles entre la structure des organes des sens de l'homme et celle des sens de la femme : on a seulement observé que chez celle-ci les extrémités nerveuses paraissent plus grosses, plus développées ; que les papilles semblent avoir moins de rigidité ; qu'une apparence pulpeuse s'y fait davantage remarquer, que leur *affectibilité* (1) est plus

(1) Faculté de recevoir une affection ou une impression. Les physiologistes ont fait ce mot, non par la manie du néologisme, mais par nécessité.

vive ; que la peau en général est plus blanche, plus délicate et plus animée.

Les organes des sens présentent des différences plus marquées, si on les compare sous un point de vue physiologique, c'est-à-dire, relativement à leur action et à leurs phénomènes. Le toucher, d'abord, a plus de finesse et de profondeur chez les femmes. Il saisit des nuances, des détails qui nous échappent, au moins dans tous les cas, où quelque circonstance extraordinaire n'a pas concouru à le perfectionner (1). L'odorat possède encore une sensibilité plus exquise, plus raffinée, et les femmes jouissent et souffrent davantage par ce sens que les hommes. On peut aisément faire connaître ces différences, par plusieurs exemples. La séduction la plus douce, la plus puissante, est peut-être celle des fleurs et des parfums en général : leurs délicieuses impressions enchantent et enivrent, s'étendent, se propagent jusqu'aux organes de l'amour, et préparent le sentiment de la volupté et du plaisir (2).

---

(1) La privation du sens de la vue, l'habitude d'employer beaucoup le sens du toucher pour l'exercice de quelques arts ou de quelques professions.

(2) *Voyez* dans les *Mémoires* de la Soiciété Médicale

D'autres odeurs moins agréables, mais plus utiles, les émanations âcres, fétides agissent comme médicamens, et calment rapidement les accès de l'hystérie (1). Enfin, dans d'autres circonstances, la plus grande sensibilité de l'odorat se manifeste par des spasmes et des syncopes occasionnées souvent par des odeurs très-simples en apparence, et dont l'action doit être

---

d'Emulation, Ire. année, la dissertation sur les odeurs par Alibert, enlevé par la médecine aux lettres, vers lesquelles son naturel et ses anciennes habitudes le ramènent souvent, comme l'ont prouvé le style agréable et l'objet de plusieurs de ses ouvrages.

(1) Chambon, relativement à ces effets médicamenteux de certaines odeurs, remarque dans son *Traité des maladies des femmes*, qu'ils peuvent fournir le moyen de distinguer les maladies nerveuses qui ont leur source dans un dérangement de l'*utérus*, de celles qui proviennent d'un désordre occasionné dans le sein même du systême nerveux : dans le premier cas, les émanations aromatiques sont salutaires ; dans le second, elles sont nuisibles. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette observation ; mais je suis parvenu plusieurs fois à calmer promptement des coliques hystériques très-violentes, en faisant seulement respirer l'odeur de l'*assa-fœtida*.

attribuée à des antipathies particulières, à des anomalies de l'action nerveuse, qui sont beaucoup moins fréquentes chez les hommes. Tissot indique plusieurs de ces phénomènes dans son *Traité des nerfs*; et le plus grand nombre des exemples qu'il choisit est présenté par des femmes. Trois d'entr'eux sont plus particulièrement remarquables.

Une femme, à laquelle l'odeur de l'éther donnait des syncopes, fournit le premier de ces trois exemples. Le même effet était produit sur une autre dame par l'eau de lavande, et tandis qu'une troisième avait des nausées et même des vomissemens, si par hasard elle avait le malheur de respirer de l'eau de Cologne. Les recueils d'observations médicales contiennent une multitude de faits analogues. J'ai eu l'occasion d'en observer plusieurs; et souvent j'ai fait cesser des vertiges et des migraines dont plusieurs jeunes dames étaient tourmentées, en les engageant à renoncer à une certaine huile antique, dont les émanations me parurent la cause de ces affections nerveuses.

Je crois avoir remarqué de plus, que l'odeur des appartemens nouvellement peints et vernissés incommodait plus fréquemment et d'une manière plus forte les femmes que les hommes.

Les circonstances d'hystérisme, de grossesse et de première menstruation, donnent souvent lieu à plusieurs irrégularités dans les fonctions de l'odorat, qui recouvre ensuite ses fonctions naturelles et sa santé.

Nous n'avons rien à ajouter sur le goût, à ce que nous avons tiré de St.-Lambert. Ce sens, comme l'a bien observé ce philosophe, est véritablement plus délicat, plus exquis chez les femmes : les saveurs trop fortes le blessent ; il lui faut des mets plus agréables que solides. La gourmandise, épurée, raffinée chez les femmes, a une finesse, une délicatesse inconnues à nos palais, moins sensibles, plus grossiers, et dont les jouissances sont un plaisir beaucoup plus éloigné de la volupté.

La vue et l'ouïe, qui tiennent moins à la vie de nutrition ; la vue et l'ouïe, qui sont les sens de l'intelligence, les sources et les moyens de la pensée, ont aussi leurs caractères féminins.

La vue, chez les femmes, est rapide, active ; mais une lumière trop vive la blesse et lui déplaît : on peut même donner comme résultat d'observation, que les femmes fuient ordinairement les couleurs éclatantes, et que généralement elles préfèrent les demi-teintes et les couleurs mélangées. L'ouïe est aussi plus

délicat, plus sensible, mais moins fort. Les bruits guerriers, la musique bruyante ne l'émeuvent pas comme il convient ; et quelle que soit d'ailleurs le perfectionnement de leur éducation musicale, les femmes préféreront toujours à la plus savante harmonie, une mélodie douce et tendre, une combinaison moins compliquée, et une succession facile et sentimentale de sons tendres et pathétiques.

Telles sont, en les présentant à grands traits, les différences que présentent les organes des sens chez les femmes. On peut y ajouter, que toutes leurs sensations en général sont plus vives ; que dans un tems donné elles en éprouvent un plus grand nombre ; qu'elles saisissent des nuances, que les hommes laissent échapper ; qu'enfin, toujours occupées par les objets extérieurs dont les actions se succèdent avec une étonnante rapidité, leur sensibilité est plus à la surface, plus disséminée, et leurs perceptions moins profondes et plus fugitives.

Le cerveau, comme les sens, paraît offrir, dans l'organisation des deux sexes, des circonstances et des particularités de structure difficilement appréciables. Sans doute que les différences présentées dans l'homme et dans la femme par les phénomènes dont cet organe

paraît le théâtre et l'instrument, dépendent de ces particularités cachées, de ces infiniment petits, que le physiologiste est forcé de reconnaître au-delà du point où ses moyens d'expérience insuffisans et bornés, le forcent de s'arrêter.

Ces variétés, dont le scalpel le plus exercé et tous les moyens d'analyse anatomique n'ont pu découvrir la cause, s'observent dans l'exercice des facultés intellectuelles.

Chez les femmes, le mode d'organisation, l'éducation, l'habitude, les usages, tout s'est réuni pour donner au développement des facultés de l'esprit moins d'énergie et de profondeur; si on en excepte néanmoins quelques cas extraordinaires, qui sont autant de phénomènes, desquels on ne peut rien conclure, sinon que la nature réalise tous les possibles; que sa marche a ses déviations, ses accidens, ou même qu'elle peut céder à la puissance de l'art, qui développe alors chez la femme des conceptions mâles, comme il force un arbre à se charger des fleurs et des fruits d'un arbre différent et étranger.

Ici les faits se pressent, se réunissent, et prouvent qu'en effet l'action propre du cerveau, c'est-à-dire l'esprit, l'entendement et la pensée diffèrent dans l'homme et dans la

femme, comme tous les autres phénomènes de leur organisation respective.

On a remarqué que jamais les femmes n'avaient fait aucunes de ces grandes découvertes qui donnent une longue immortalité, et qui sont ordinairement le produit de la plus profonde méditation. On a aussi remarqué que les femmes n'avaient jamais fondé d'autre religion que celle de leurs charmes, et que le genre de leur esprit ne s'était pas encore élevé jusqu'à la composition d'un poëme épique, d'une grande partition d'opéra, d'une bonne tragédie et d'un tableau d'histoire. Ces différences peuvent sans doute dépendre en partie de l'éducation, de nos préjugés, de nos usages, ou de certaines circonstances qui exercent beaucoup plus le cœur des femmes que leur esprit : cependant, il serait difficile de ne pas reconnaître aussi un effet, une influence du mode d'organisation. Plus sensibles à l'extérieur, en proie à des sensations plus locales, plus éphémères, les femmes doivent avoir nécessairement une imagination plus mobile que profonde, des idées plus faciles et plus brillantes que solides, des éclairs de pensée, et rarement cette attention soutenue, cette faculté d'abstraire et de combiner ; enfin cette puissance de méditation qui

imprime un plus grand caractère aux différentes opérations de l'esprit.

Les femmes ont du goût, de la finesse : ainsi que leurs formes, leur esprit est plus agréable. La pensée, dans l'homme, est plus forte, sa sphère est plus étendue ; et si les graces de l'esprit, un talent aimable et facile brillent dans sa compagne, il oppose à ces avantages une conception plus vaste et plus profonde, les élans du génie et les résultats féconds de l'invention.

L'action spéciale du cerveau, les fonctions particulièrement affectées à cet organe s'exercent donc chez les femmes avec moins d'énergie ; elles y sont en raison inverse du degré de la sensibilité générale et de l'activité continuelle des sensations.

De plus longs détails sur l'action du cerveau comparée dans les deux sexes, et un examen des modifications du sentir qui constitue les affections, seront présentés dans un chapitre spécialement consacré à la nature de la femme.

La réaction de la force nerveuse, l'influence de la sensibilité trop exercée et employée avec excès, présente des phénomènes très-importans.

Leurs effets sont bien moins remarquables dans les hommes que dans les femmes, dont la

constitution est plus souvent livrée à ces désordres physiques, à ces indispositions cruelles, à ces symptômes effrayans que nous désignons sous les noms d'affections spasmodiques, de maladies nerveuses et de vapeurs. Tous ces effets dépendent de l'extrême susceptibilité qui caractérise l'organisation des femmes, et qui forme ordinairement un des traits principaux du tempéramment propre à chacune d'elles : la même cause produit aussi plusieurs autres effets ; elle nous explique, par exemple, comment la pitié et la bienveillance des femmes sont plus tendres, plus actives, plus secourables ; pourquoi leur imagination, plus facile à émouvoir, plus susceptible d'exaltation, s'abandonne si aisément à tous les excès, se pervertit, s'égare, et se livre à toutes les illusions.

Des faits dont nous sommes chaque jour les témoins, et différens traits historiques nous fournissent des exemples multipliés des effets de cette réaction nerveuse, qui tranche avec tant d'expression dans le tableau physiologique de la femme : ainsi, chez les individus de ce sexe, la raison, les facultés intellectuelles sont bien plus facilement dérangées ; et l'un des principaux résultats de la statique médicale nous démontre que dans les hospices, le nombre des

femmes aliénées l'emporte toujours de beaucoup sur celui des hommes. On sait aussi avec quelle facilité on parvient, en s'adressant fortement à l'imagination des femmes, à porter le trouble dans tous leurs sens, et à leur donner à volonté des ravissemens, des fureurs et des convulsions : il faut se rappeller, à ce sujet, les grandes scènes d'inspiration et d'agitations spasmodiques que jouèrent, à différentes époques, les Devineresses, les Pythies et les Sybiles. Les anciens prêtres comprirent bien, sans doute, que leurs plus fidèles initiés n'auraient point exécuté avec autant de succès ces pantomimes de convulsion, et qu'en général les femmes devaient être préférées aux hommes dans tous les cas où il fallait offrir au peuple le spectacle de ce désordre de l'esprit et des sens, que l'on regardait comme le témoignage le moins équivoque de la révélation.

Les extases de sainte Thérèse, la durée de ses contemplations nous offrent un autre exemple de réaction nerveuse, dont peut-être aucun homme ne serait capable. Il faut aussi remarquer que les femmes sont plus disposées que les hommes à croire aux esprits, et à avoir des apparitions (1) ; qu'elles se livrent plus aisément à

---

(1) On a rassemblé un très-grand nombre d'observations

toutes les pratiques superstitieuses ; que leurs préjugés sont plus nombreux ; qu'elles ont fait en grande partie la fortune du mesmérisme (1), qu'aujourd'hui même, dans un siècle de lumière, nous les voyons encore payer des oracles, courir en foule chez les devins, chez les magiciennes, et interroger l'avenir avec une confiance souvent dangereuse et qui les rend victimes de leur active et indiscrette curiosité.

Dans d'autres situations, on a vu la sensibilité des femmes prendre dans son développement extraordinaire, et par suite d'une direction

---

de ce genre dans le *Magasin phsychologique* publié en allemand ; et l'on peut remarquer que ce sont presque toujours des femmes qui en sont le sujet.

(1) Les femmes s'abandonnèrent avec bien plus d'enthousiasme aux magnétiseurs que les hommes ; et parmi ces derniers, ceux qui ont partagé cette manie avec le sexe plus sensible et plus faible, devaient, pour la plupart, à des habitudes littéraires et à d'autres causes, une constitution nerveuse très-féminine. Je ne crois pas qu'il y ait eu dans cette secte un seul homme connu par des travaux et des succès dans les sciences exactes, dont l'étude perfectionne, affermît la raison, et devient pour l'esprit, ce que sont pour le corps les effets d'une utile gymnastique.

fortement imprimée à leurs affections, un caractère de permanence et de profondeur bien plus étonnant que tous les effets d'une mobilité extrême dans l'imagination. Dans ce nouveau genre d'exaltation, qui va souvent jusqu'à étouffer l'instinct, la voix de la nature, les femmes diffèrent encore beaucoup des hommes : leur systême moral se prête plus aisément à des habitudes forcées, à des vertus commandées par le Législateur ; et leur courage, quand il s'exagère, a quelque chose de plus héroïque ou de plus farouche.

Ainsi Sparte oppose à un Brutus une foule de mères plus barbares et plus dénaturées (1).

---

(1) Plutarque, dans un ouvrage consacré à la louange des femmes de Sparte, cite d'elles une foule de traits de force et de courage : « C'est-là, suivant Thomas, » qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles » que nous connaissons : la nature immolée à la patrie, » l'honneur mis avant la tendresse, le nom de ci- » toyenne préféré au nom de mère, des larmes de » joie sur le corps d'un fils percé de coups ». Il serait sans doute difficile de trouver des exemples d'un triomphe plus complet sur la nature ; mais lorsqu'ils font dire à Rousseau, avec une sorte d'enthousiasme : .... Voilà la citoyenne ! le lecteur sensible n'y voit que les effets d'une législation barbare et des mœurs qui déshonorent l'humanité.

Que ne peut le devoir sur ces ames fidèles !

Eh ! pourquoi loin de nous en chercher des modèles ?
Naguère, en nos climats, lorsque de tout côté
Pesait des Décemvirs le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé par mille traits sublimes
Combien leurs sentimens les rendent magnanimes ?
La peur régnait par-tout ; plus de cœurs, plus d'ami ;
Le Français du Français paraissait l'ennemi ;
Chacun savait mourir, nul ne savait défendre.
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçoit tous,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore au repos arrachée,
Attendait leur présence, à leur porte attachée :
Celle-là, d'un geolier insensible à ses pleurs
Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père
Accourait chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher qui marchait à la mort
Demandait avec joie à partager le sort ;
L'autre cédait aux feux d'un juge sanguinaire,
Pour les jours d'un époux vertueuse adultère :
Toutes enfin, l'appui des Français malheureux,
Parlaient, priaient, pleuraient, ou s'immolaient pour eux.
Leur ame en nos dangers fut toujours secourable.
Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres, qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons en hurlant portent leurs barbaries.

Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs ;
Ils jettent morts sur morts, et mourans sur mourans ;
Tout frémit.... Une fille, au printems de son âge,
Sombreuil vient, éperdue, affronter le carnage :
« C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains ! »
Elle tombe à leurs pieds ; elle baisé leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! C'est peu ; doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore ;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment :
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
Du milieu des bourreaux elle enlève son père ;
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone.
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis ;
Pour admirer ton cœur tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle, à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfans l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé ?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé !

IVe. ARTICLE.

Fonctions de la vie de nutrition.

La vie attachée à l'organisation humaine; cette vie si puissante, si étendue nous présente dans les fonctions qui la constituent, deux manières d'être bien distinctes, mais subordonnées l'une à l'autre, et réunies par les rapports les plus intimes.

L'une de ces manières d'être, toute extérieure, résulte du développement de la faculté de sentir et d'exécuter des mouvemens volontaires.

C'est la vie dont nous venons de considérer les moyens, la vie de relation, l'existence proprement dite, que les progrès de la civilisation ont développée et aggrandie à un tel point, que, pour l'homme, vivre n'est plus seulement l'action de respirer, de se mouvoir, d'éprouver quelques impressions locales, et de métamorphoser, pour s'en nourrir, mille substances variées...... c'est de plus, *exister*, se tenir hors de lui, se répandre au loin; et par les desirs, et par la pensée ou par les affections, se porter vers un tems qui n'est plus, embrasser un long avenir, et dans un point donné de l'espace et

de la durée, souffrir ou jouir à l'occasion d'objets et d'événemens, dont les lieux et le tems nous tiennent vainement séparés (1).

---

(1) Rien ne rend mieux cette immense étendue de la vie extérieure dans l'homme, que le mot de Rousseau sur les négocians, dont il dit : *qu'ils peuvent crier à Paris du mal qu'on leur fait aux Grandes Indes* : quant à la distinction de ce mode du développement de la vitalité d'avec celui qui constitue la vie de nutrition, il importe de la regarder moins comme une division réelle, que comme une manière de voir et de procéder, pour embrasser successivement un grand nombre de considérations, et les ranger sous deux principaux chefs. Le C. Bichat, celui des physiologistes modernes qui s'est le plus occupé de cette distinction, a désigné ces deux modes du développement de la vitalité sous les noms de vie organique et de vie animale : ces denominations sont-elles convenables ? Le C. Bichat appelle vie animale, cette manière d'être et d'exister du corps vivant qui résulte de la faculté de sentir et de se mouvoir : il nomme vie organique un mode de vie plus profond, et dont les actes ont pour objet de préparer et d'opérer la nutrition. Ces divisions et ces expressions sont loin d'être exactes ; toute vie est organique, c'est-à-dire exécutée par des organes ; et si en effet, en vivant dans lui et hors de lui, un animal nous présente les deux manières d'être que nous distinguons par les mots existence et vie proprement dite, qui ne sont pas synonimes, il n'en est pas moins vrai

Nous venons de considérer dans les deux sexes les principaux moyens de la vie extérieure ; et nous avons vû ressortir de notre parallèle des différences, dont l'observation conduit à des connaissances plus positives sur les habitudes intellectuelles et morales qui dérivent du mode d'organisation et de la constitution physique des femmes.

La vie intérieure, cette manière d'être qui a pour objet d'opérer des transformations variées,

---

qu'il est impossible d'admettre avec le C. Bichat une division tranchée entre ces deux modes du développement de la vitalité, sans désunir ce que la nature n'a point séparé.

Dans le cas même où cette remarque ne serait pas fondée en raison, les dénominations et la classification employées par notre collègue seraient toujours vicieuses, puisque plusieurs animaux sont dépourvus de la vie animale qui résulte seulement de la sensation et de la locomotion ; et que dans sa vie organique, commune à toute la matière animée, nous trouvons la digestion, dont la présence, comme l'a très-bien observé le citoyen Cuvier, est un attribut caractéristique pour les animaux. Du reste, la division adoptée par le C. Bichat, et sur laquelle nous osons nous permettre ces réflexions, lui appartient toute entière, et ne se retrouve pas, comme l'ont prétendu quelques critiques injustes sur ce point, dans Aristote, Buffon et Grimaud.

de fournir à l'accroissement des diverses parties, ou de réparer les pertes qu'entraînent leurs mouvemens continuels et leur action ; cette vie, qui nous est commune avec les autres animaux, qui lie même notre organisation, d'ailleurs supérieure, avec celle de la plante. Cette vie, qui est toute de digestion, cette vie, dont le foyer n'est plus dans le cerveau, mais dans l'estomac, ne diffère pas autant dans les deux sexes que la vie de relation, que les surfaces, que les parties extérieures. C'est ici

---

Ce dernier, dont je possède la physiologie inédite, dans laquelle on prétend que le C. Bichat a puisé sans en avertir, s'est borné, comme Buffon, à quelques apperçus vagues et indéterminés sur les forces sensitives et digestives ; ce qui est loin de ressembler à la distribution méthodique, à la division suivie avec détail de la vie organique et de la vie animale, présentées comme les deux grandes classes dans lesquelles doivent être compris tous les phénomènes de la vie individuelle. Blane, dans un Mémoire ayant pour titre : *A Lecture on muscular motion*, avait aussi divisé la vie, en vie sensitive ou extrinsèque, et vie intrinsèque ; mais, comme les précédens, il s'est borné à une vue superficielle, à une simple indication.

Voyez *Décade Philosophique* an X, n°. 8, l'extrait que j'ai donné de l'anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine par Xavier Bichat.

l'occasion d'appliquer à l'homme et à la femme une grande loi, d'après laquelle, suivant la remarque philosophique de Buffon, les animaux, en général, diffèrent d'autant plus les uns des autres, qu'on les compare dans des parties superficielles par les extrémités, ou relativement à des phénomènes qui tiennent moins à l'essence de la vie qu'à son développement extérieur et à son éclat : cependant, l'empreinte sexuelle est si profonde, si universelle, qu'à l'aide d'une observation scrupuleuse et détaillée, on parvient encore à en découvrir quelques traces dans la vie de nutrition. On retrouve ces traits plus ou moins prononcés du sexe dans les derniers replis, dans les profondeurs de l'organisme; on les saisit même jusque dans les produits séparés du corps vivant, jusque dans l'atmosphère propre à chaque individu, et composée de ses débris volatilisés, de sa transpiration et de ses émanations.

Afin de considérer l'homme et la femme sous ce nouveau point de vue, avec tout le développement nécessaire, nous opposerons successivement les dispositions particulières qu'ils présentent dans l'exercice respectif des actes dont se compose la vie de nutrition.

Parmi ces actes, qu'on appelle aussi des

fonctions, les uns s'exécutent par des appareils d'organes distincts et séparés ; les autres sont plus généraux, et se produisent avec différens degrés de force, dans toutes les parties de l'organisation.

Les premiers de ces actes, que je nomme fonctions spéciales, parce qu'ils résultent, comme la locomotion et la sensation, de l'action propre à une série d'organes, à un ensemble de parties, nous offrent trois ordres de fonctions, savoir : I°. la digestion proprement dite ; II°. l'absorption ; III°. la circulation, dont les trois tems sont : 1°. l'action des veines ; 2°. la respiration ; 3°. l'action des artères.

Les fonctions générales sont la transformation et la nutrition proprement dite, qui comprend, 1°. l'accroissement et la réparation de toutes les parties ; 2°. la calorisation, suivant les vues ingénieuses du C. Bichat ; 3°. l'expulsion générale de produits grossiers et hétérogènes, expulsion, *départ*, que les physiologistes ont désigné sous le nom d'*excretions*.

§ I. *De la Digestion.*

La digestion commence dans la bouche par l'action concurrente des trois sortes de dents (1), des lèvres et de certaines glandes, où s'élabore une liqueur particulière qui se mêle aux alimens pour en préparer la dissolution.

La digestion continue ensuite ; les alimens, par la déglutition, sont portés dans l'œsophage, arrivent dans l'estomac, y sont dissous par l'action pénétrante du suc gastrique, et passent dans les intestins grêles, où ils reçoivent en tribut les sucs dont le foie et un autre organe appelé pancréas, sont les sources fécondes : enfin, le chile est formé, et l'expulsion du résidu grossier des alimens, termine cette série de phénomènes, dont l'ensemble constitue la digestion. La structure, et sur-tout l'action des organes de cette fonction, diffèrent d'une manière assez remarquable, dans les deux sexes. La mastication est d'abord moins énergique chez la femme, qui manque plus souvent que l'homme des deux dernières molaires, appelées dents de sagesse ; d'autres particularités distinguent les organes

(1) Les incisives, les canines et les molaires.

intérieurs de la digestion. L'estomac, chez les femmes, est beaucoup moins volumineux; leur foie est très-gros, et tout le canal digestif jouit d'une irritabilité et d'une sensibilité telle, que la dose des purgatifs, qui toutes choses égales d'ailleurs convient à l'homme adulte, serait beaucoup trop forte pour l'autre sexe.

La digestion, chez les femmes, se fait avec une grande rapidité; cependant leur consommation d'alimens est beaucoup moins considérable, et le besoin de la faim ne paraît pas les presser et les tourmenter d'une manière aussi impérieuse. En Angleterre, où tout est calculé, les résultats de la statistique, appliquée à l'économie, portent, pour les hôpitaux et les prisons, la dépense d'un homme beaucoup au-dessus de celle d'une femme.

D'un autre côté, ces prodiges de digestion, ces êtres qui jouissent de la faculté de dévorer rapidement une grande quantité de nourriture, ont presque toujours été de notre sexe; et par opposition, les femmes ont fourni le plus grand nombre des exemples d'abstinences prolongées: les recueils d'observations médicales et les collections le prouveront aisément à tout lecteur qui voudra les consulter; en effet, suivant la remarque du professeur Damas, si on rassemble les exemples

d'abstinence prolongée, on s'assurera qu'ils ont des femmes plutôt que des hommes pour objet (1). Deux de ces phénomènes, très-étonnans, et dont je suis porté à croire qu'aucun homme n'a jamais présenté l'analogue, se trouvent décrits avec beaucoup d'exactitude dans la Bibliothèque Britannique.

Le premier de ces exemples est tiré des Transactions philosophiques. Le fait s'est passé en Ecosse; et la personne qui le présente, Janet Macleod, était une fille âgée de 33 ans. A 15, elle avait eu une forte attaque d'épilepsie; quatre ans après, elle éprouva une seconde attaque, qui dura vingt-quatre heures : elle fut ensuite tourmentée d'une fièvre, qu'elle garda pendant plusieurs semaines, et dont elle ne guérit entièrement qu'au bout de quelques mois. Pendant cet intervalle, elle perdit l'usage des paupières, et se trouva réduite à soulever ces parties avec les doigts, pour faire encore quelque usage de sa vue. L'évacuation périodique fut remplacée par un crachement de sang et un saignement de nez.

---

(1) *Voyez* comment Bonon. sc. et arts, instit. et acad. tom. II, pag. 2, pag. 121. Com. de Rebus in sc. nat. et med. gest. lesps.

Il y a environ cinq ans que cette fille eut une nouvelle attaque fébrile, et enfin une autre rechûte ; depuis lors couchée, réduite à une sorte de végétation très-peu active, à la plus faible vitalité, elle parla très-rarement, et ne demanda plus de nourriture.

Pendant quatre ans on ne lui a rien vu avaler qu'une cuillerée d'eau médicamenteuse, et une pinte d'eau simple. Mais si le mouvement nutritif a été arrêté, le mouvement de décomposition a été également suspendu pendant trois ans. J. Macleod n'a eu aucune évacuation par les selles, ni par les urines : la transpiration a été aussi presque nulle, « Le pouls, dit le docteur Mackinszie, que j'ai eu quelque peine à trouver, est distinct et régulier, lent et excessivement faible ; le teint est bon et assez frais ; les traits ne sont point défigurés, ni flétris ; la peau est naturelle ainsi que la température ; et, à mon grand étonnement, lorsque j'ai examiné le corps, que je présumais devoir être une espèce de squelette, j'ai trouvé la gorge proéminente comme celle d'une jeune femme bien portante, les bras, les cuisses et les jambes nullement amaigris, labdomen un peu enflé et les muscles tendus. Les genoux sont pliés, les talons touchent presque le derrière : lorsqu'on lutte avec la malade pour mettre

un peu d'eau dans sa bouche, on observe quelquefois de la moiteur et un peu de sueur sur sa peau ; elle dort beaucoup et fort tranquillement ; mais lorsqu'elle est éveillée, on l'entend se plaindre continuellement, comme le fait un enfant nouveau né, et elle essaye quelquefois de tousser. Aucune force ne peut séparer maintenant ses mâchoires. J'ai passé le petit doigt par l'ouverture de ses dents, et j'ai trouvé la pointe de sa langue molle et humide. Il en est de même de la partie interne de ses joues : elle ne peut pas rester un moment sur son dos, et tombe toujours d'un côté ou de l'autre. Sa tête est courbée en avant et comme dans l'affection nerveuse appelée *emprosthonos* : on ne peut la relever.

C'étoit, continuent les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique, le 21 octobre 1767, que le D. M. faisait ce rapport. Il visita de nouveau la malade en octobre 1772, cinq ans après. Il avait appris qu'elle avait commencé à manger et boire.

Voici les nouveaux détails qu'il donne :

« Environ une année avant cette dernière date, les parens revenant un jour de leurs travaux champêtres, furent extrêmement surpris de trouver leur fille qu'ils avaient laissée au lit,

dans la même position où elle était depuis plusieurs années, assise à terre et filant avec la quenouille de sa mère. Je demandai si elle mangeait ou buvait; si elle avait quelqu'une des évacuations naturelles? On me répondit qu'elle émiettait de tems en tems dans la paume de sa main un morceau de pain d'orge, comme on le fait pour donner aux petits poulets, et qu'elle introduisait une de ces miettes dans sa bouche, où elle la promenait avec sa langue; qu'elle suçoit ensuite un peu de lait ou d'eau dans le creux de sa main; qu'elle faisait cela une ou deux fois le jour, et même seulement lorsqu'on l'y obligeait. Que ses évacuations étaient proportionnées à ce qu'elle avalait; qu'elle n'essayait jamais de parler; que ses mâchoires étaient encore serrées, ses jarrets aussi tendus qu'auparavant, et ses yeux toujours fermés. En soulevant ses paupières, je trouvai que l'iris était tourné en haut vers le bord de l'os frontal; son teint était pâle; sa peau ridée et sèche, et tout son corps amaigri ».

« On ne trouvait son pouls qu'avec la plus extrême difficulté. Elle paraissait sensée et traitable sur tous les articles, excepté sur celui de la nourriture; car, à ma demande, elle fit ses divers exercices; elle fila, elle se traîna sur son der-

rière autour des murs de la chambre en s'aidant de ses mains ; mais lorsqu'on la priait de manger, elle témoignait la plus grande répugnance ; elle pleurait même avant de céder, et lorsqu'elle obéissait, enfin, elle ne prenait qu'une miette de pain et une demi-cuillerée de lait, comme on l'a dit tout-à-l'heure. A tout prendre, son existence ne me paraissait guère moins extraordinaire cette fois que dans ma première visite, à l'époque où, pendant plusieurs années, elle n'avait pas avalé la moindre particule. J'attribuai son amaigrissement et son teint have, en un mot le changement de son apparence, à ce qu'elle dépensait trop de salive en filant du lin, et je recommandai en conséquence qu'on la bornât à filer de la laine, qu'elle filait avec autant de dextérité que le lin. Telle était sa situation en octobre 1772, et j'ai appris, il y a huit jours, d'un voisin de son père, qu'elle continue à vivre de la même manière ».

Il serait difficile de citer un exemple plus remarquable d'abstinence, de suspension et d'engourdissement du principe de la vie de nutrition dans l'espèce humaine. L'observation suivante, que les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique ont cru devoir ajouter à celle que nous venons de rapporter, est également digne de fixer

l'attention ; et en montrant toute l'étendue des ressources de la nature, prouve jusqu'à quel point un être sensible peut souffrir et être malheureux avant de mourir :

Joséphine-Louise Durand, qui fait le sujet de cette curieuse observation, est une pauvre paysanne d'un village au-delà du mont Sion, à quatre lieues de la ville. A la suite de plusieurs infirmités et maladies, cet être, dont l'état est si extraordinaire, arriva au point de vivre à-peu-près sans boire ni sans manger : du moins, elle a été pendant quatre mois sans prendre aucune nourriture, ni liquide ni solide. Ses mâchoires étaient convulsivement serrées, et s'opposaient à l'introduction de toute espèce d'aliment : l'arrachement de deux dents a ouvert seul une voie à une petite quantité de liquides, qu'on fait pénétrer avec peine et à des époques très-éloignées les unes des autres. L'action du système digestif s'est éteinte graduellement ; l'aveuglement est survenu, et une double paralysie a privé de tout mouvement et de tout sentiment les parties inférieures depuis le diaphragme, à l'exception du gros orteil, qui jouit encore d'une faible contractilité : la malheureuse, ainsi mutilée dans ses moyens d'être, ne vit plus que de l'action de quelques sens ; de

celle du cerveau, qui n'a pas subi de dérangement, de la circulation et d'une force anti-physique générale qui suspend la décomposition et la putréfaction dans ce corps à moitié mort et désorganisé (1).

---

(1) Les détails que donnent les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique des visites faites à l'infortunée dont nous venons de peindre à grands traits la triste situation, nous paraissent assez importans pour les insérer ici, et faire disparaître, par leur exposition, les doutes que doit avoir fait naître la description rapide et abrégée à laquelle nous nous sommes bornés.

Première visite faite par des Savans de Genève, à Louise Durand.

Notre première visite eut lieu le 29 juin de cette année 1790. Nous nous rendîmes, avec M. Albert, au village de Lamothe, situé à une petite lieue au sud de celui de Viri, dans la pente méridionale du mont de Sion. Personne dans la maison qu'habite Joséphine Durand, ne s'attendait à nous voir, et cette surprise était dans nos intentions; nous entrâmes de suite dans la chambre qu'elle occupe, et nous nous assîmes auprès du lit de misère dans lequel elle est depuis plus de quatre ans couchée sur le dos, dans la même attitude: elle reconnut à l'instant son chirurgien au son de sa voix, et parut lui savoir beaucoup de gré de sa visite.

Les femmes auxquelles des professions pénibles, ou des habitudes vicieuses n'ont pas enlevé

Là nous commençâmes une suite d'observations et de questions, auxquelles elle répondait avec beaucoup de justesse et de complaisance. Elle parle assez distinctement, quoique sa mâchoire soit serrée depuis long-tems; mais elle parle toujours à voix basse, c'est-à-dire des lèvres et de la langue seulement, sans que la glotte fasse aucune vibration, ni que le larynx entre pour rien dans la production des sons.

Nous nous attendions à contempler en quelque sorte un squelette, en considérant cet être infortuné, et nous fûmes très-surpris de trouver à son visage un embonpoint à-peu-près ordinaire. Nous le fûmes davantage, lorsqu'en considérant ses extrémités inférieures, frappées depuis long-tems de la double paralysie du sentiment et du mouvement, et que nous croyions attrophiées, nous leur trouvâmes une consistance musculeuse et une chaleur naturelle; et quoiqu'elle n'ait aucun sentiment à la surface de la peau depuis les côtes jusqu'aux pieds, elle se plaint souvent de la sensation du froid dans ses extrémités inférieures. Sa peau était moite; son pouls était égal, et plus élevé qu'on n'aurait pu le présumer d'après son état; il faisait quatre-vingt-huit à quatre-vingt-dix pulsations dans la minute. Elle tient ses bras hors du lit, et n'en a point perdu l'usage; nous la priâmes de nous serrer la main pour juger de sa force, qui nous parut peu considérable.

une partie de leurs attributs et de leurs charmes ;
usent aussi moins abondamment que les hommes

Son teint n'est ni livide, ni d'une pâleur extraordinaire ; elle a un goître assez apparent, et qui lui est survenu, nous dit-on, depuis sa maladie, circonstance qui, pour le dire en passant, contredit l'opinion commune, que cette difformité procède de la qualité de l'eau qu'on boit : la peau de son abdomen est fortement déprimée, et se rapproche beaucoup de la colonne vertébrale ; c'est-là le seul symptôme de maigreur qu'annonce sa personne ; mais ce symptôme même n'est pas excessivement marqué, et l'on voit des malades dans cet état après une longue abstinence.

Ses paupières sont paralysées, et ses yeux naturellement renversés ; l'iris en bas, et rapproché de l'angle interne. Il paraît que le nerf optique, loin d'être paralysé, est au contraire dans un état de sensibilité tout particulier ; car quoique la malade ait les yeux fermés et presque tournés, elle a le sentiment très-exquis pour la présence de la lumière, qui, lorsqu'on approche une chandelle, lui cause une sensation très-pénible : elle aurait probablement la faculté de voir, si ses yeux pouvaient reprendre leur faculté naturelle.

Ses nerfs olfactifs sont paralysés d'un côté et de l'autre ; elle a l'odorat très-fin : nous approchâmes une rose de haie à quelques distances de son visage sans l'en avertir, et elle s'en apperçut immédiatement. La plupart des odeurs l'affectent, et lui sont désagréables.

de boissons, et sur-tout de boissons vineuses et alcoliques. Si notre ivresse est accompagnée

Elle a l'ouïe très-fin; elle reconnaît à l'instant à leur son de voix les personnes qu'elle a entendu parler, même une seule fois.

Elle nous disait même reconnaître le pas du cheval de son chirurgien, lorsqu'il passe dans le grand chemin auprès de la maison.

Quoiqu'elle ne fasse depuis long-tems que peu ou point d'usage de l'organe du goût, il paraît que cet organe s'est conservé chez elle. Chaque fois qu'elle a essayé d'introduire quelqu'aliment par l'ouverture que forme sa dent arrachée, elle a toujours éprouvé la sensation des saveurs dans sa perfection. Ses dents sont d'ailleurs très-blanches et sans tuf; son haleine est sans odeur, et l'intérieur de ses lèvres est légèrement humecté.

Son tact s'est singulièrement perfectionné depuis qu'elle a perdu l'usage de la vue : elle reconnut fort bien au toucher diverses pièces de monnaie en cuivre et en argent.

Des douleurs habituelles la font souffrir par intervalles; ce sont tantôt des maux de tête, tantôt une douleur dans la région de l'estomac, vers laquelle on la voit porter de tems en tems péniblement les mains.

Elle nous a paru avoir un mouvement d'habitude dans les muscles des joues et des lèvres; c'est celui qu'on fait lorsqu'on veut extraire de la salive des glandes qui tapissent l'intérieur de la bouche. Elle avait une

quelquefois d'une franche gaîté et d'une sorte de plaisir, celle des femmes repousse, est hideuse....

---

fluxion accidentelle sur les dents, qui la faisait beaucoup souffrir lorsque nous la vîmes, et elle priait avec instance M. Albert de lui en arracher encore une, dans l'espérance qu'elle en serait soulagée.

Ses facultés intellectuelles n'ont pas souffert la moindre altération, malgré celle de ses organes ; sa mémoire est en particulier extrêmement fidelle ; elle se rappelle tous les détails des conversations qu'elle a entendues, et elle est pour la famille comme un almanach vivant ; elle tient registre dans sa tête des jours de la semaine, du quantième du mois, des fêtes, des faits mémorables, etc. Elle dort quelquefois, et son sommeil est souvent accompagné de songes.

Le caractère moral de cette créature malheureuse inspire un vif intérêt et une véritable admiration. Sa patience et sa résignation sont extrêmes, comme ses maux l'ont été ; gissante depuis quatre ans, couchée sur le dos dans la même attitude, tourmentée de douleurs et quelquefois de la faim et de la soif pendant des intervalles qui durent souvent plus d'un mois, réunissant en quelque sorte en sa personne l'abrégé de toutes les misères ; elle ne voulait pas que nous la plaignissions ; elle cherchait à nous prouver qu'il y avait beaucoup de gens peut-être encore plus malheureux qu'elle ; elle détournait la conversation ; elle essayait même de nous égayer par quelques plaisanteries qui n'étaient pas sans délicatesse, et l'on voyait le sourire

c'est une profanation des graces et de la beauté, un état que d'ailleurs l'extrême mobilité nerveuse

---

errer sur ses lèvres, flétries par l'habitude de la douleur.

Elle fit à notre demande l'essai d'avaler environ une demi-cuillerée d'eau pure ; expérience qui la fatigue et l'incommode toujours plus ou moins. On fit couler le liquide par l'ouverture de la dent ; la déglution en parut difficile et douloureuse, et sa présence dans l'œsophage occasionna dans l'instant une convulsion qui repoussa toute l'eau au dehors. Cette expérience fut suivie d'une sorte d'angoisse qui dura près d'un quart-d'heure, en diminuant par degrés.

Le père, la mère, l'oncle et une sœur cadette de la malade étaient dans sa chambre, ou allaient et venaient pendant notre visite : ce sont de bons paysans qui paraissent à leur aise, et qui n'acceptent jamais rien des personnes que la curiosité conduit chez eux. Nous leur fîmes diverses questions sur son état habituel ; voici les informations que nous reçûmes.

Ils affirment tous qu'elle vit sans boire ni manger, et qu'elle n'est sujète à aucune espèce d'évacuation. Lorsqu'elle a long-tems lutté contre la soif, elle se résout enfin à avaler une demi-cuillerée d'eau, qui ressort à l'instant, mais dont le contact passager dans l'œsophage appaise cependant jusqu'à un certain point le besoin qui la tourmente ; nous avons dit plus haut que l'acidité d'une cerise ou d'un grain de raisin était à cet égard plus efficace.

de la constitution féminine rend plus dangereux; et complique quelquefois d'accès d'hystérisme très-fâcheux.

A l'époque de notre visite, il y avait environ quinze jours, nous dit-on, qu'elle n'avait avalé d'eau, et elle ne se plaignait pas de la soif; elle est quelquefois deux ou trois mois sans ressentir ce besoin.

Nous avons appris que rigoureusement attachée aux pratiques de la foi catholique, elle communie assez fréquemment, environ une fois le mois. Elle reçoit alors un fragment d'hostie tel qu'il peut passer par l'intervalle de sa dent arrachée, et la présence de cette petite quantité de solide dans l'œsophage, ne paraît pas y exciter les mêmes convulsions que produit l'action du liquide. On nous dit qu'il y avait trois ans et demi qu'on n'avait fait son lit, ni changé sa chemise.

On change seulement son drap supérieur tous les deux mois; le drap de dessous est de couleur grise, ainsi que sa chemise. On n'éprouve cependant pas, ni dans la chambre, qui est très-petite, ni auprès de son lit, aucune mauvaise odeur. Elle répugne à changer de linge, parce que la dernière fois qu'on fit cette opération, son dos était écorché, et qu'une partie de sa peau resta attachée à sa chemise, ce qui accrut beaucoup les douleurs de sa situation. Elle demeure constamment couchée sur le dos, et ses parens craignent de la remuer, de peur, disent-ils, de la casser en deux, parce qu'il paraît que ses vertèbres sont ankilosées.

Les femmes, considérées relativement au choix et à la préférence de certains alimens, diffèrent

---

Deuxième visite.

Quelques-uns des faits que nous avions vus, nous parurent devoir offrir aux médecins des observations intéressantes sous plusieurs rapports, et nous formâmes au retour de cette première visite, le projet d'inviter quelques membres de la Faculté de Genève à venir visiter avec nous cette malade une seconde fois. Nous nous y transportâmes le 11 juillet, et nous fîmes en sorte, comme la première, que notre visite fût inattendue. Nous trouvâmes la malade précisément dans l'état où nous l'avions laissée quinze jours auparavant; elle nous reconnut à l'instant au son de notre voix. On répéta la plupart des observations dont nous avons donné le détail, et elles se trouvèrent d'accord avec ce que nous avions vu la première fois : seulement son pouls était plus agité, et allait jusqu'à cent pulsations dans la minute, ce qui pouvait provenir de l'émotion que lui causait la présence de plusieurs personnes qui lui étaient étrangères, et dont la chambre était presque remplie.

Nous lui fîmes faire l'essai d'avaler une demi-cuillerée d'eau, et nous prîmes la précaution de la recevoir dans un verre à boire, à l'instant où elle la rejeta comme à l'ordinaire. On remarqua que la quantité était la même; mais qu'elle était légèrement blanchie, et renfermait un corps étranger qui avait l'apparence d'un fragment de grain de bled.

M. Maunoir, l'un de nos chirurgiens les plus habiles,

encore beaucoup de l'homme par des particularités bien sensibles. Leurs appétits sont beaucoup plus variés. Le désordre, la perversion de la puissance nerveuse leur donnent, dans

---

s'était muni d'une seconde sonde, pour s'assurer, au cas que la malade voulût s'y soumettre, s'il n'y avait pas d'urine dans la vessie. Cette opération fut le sujet d'une négociation avec les parens, qui y consentirent; mais on ne put point y déterminer la malade. Vous ne pouvez, nous dit-elle, ni me guérir, ni me soulager; à quoi bon me tourmenter? Il était difficile de répondre à cet argument; il fallut y renoncer. On essaya vainement de passer un ruban de fil sous ses reins, pour mesurer exactement la circonférence de son abdomen; elle était comme adhérente à son lit, et on craignit d'enlever sa peau, par les efforts qu'on faisait pour insinuer ce ruban. L'abdomen était très-comprimé; mais il parut cependant aux gens de l'art, qu'il restait place à la rigueur pour les viscères du bas ventre, en les supposant vuides ou à-peu-près.

Son pouls, après les diverses épreuves, était à cent dix-huit, et ses inspirations et expirations au nombre de cent par minute.

Nous examinâmes ses ongles, qu'on ne coupe point, et qui ne croissent cependant pas.

Ses cheveux sont en quantité ordinaire; il en tombe chaque fois qu'on change sa coïffe, ce qui n'arrive pas fréquemment : elle n'est sujète à aucune vermine.

(*Extrait de la Bibliothèque Britanique.*)

plusieurs circonstances, des caprices, des goûts bizarres, que le médecin respecte et satisfait autant qu'il est possible de le faire sans nuire à la santé.

Certaines qualités d'alimens que dédaignent les hommes, sont aussi recherchées par les femmes; et l'on peut donner comme résultat d'observation, qu'en général elles préfèrent les mets agréables et légers aux substances qui nourrissent beaucoup sans flatter le palais de leur parfum et de leurs saveurs.

D'autres goûts, d'autres appétits ne paraîtraient pas naturels; et d'après notre manière d'être affecté désagréablement par le spectacle d'une jeune femme qui mange et boit avec excès, qui dévore des alimens grossiers et les engloutit avec avidité, il semblerait que la beauté, digne d'un régime moins terrestre, moins matériel, dût se nourrir d'encens, et ne vivre que d'arome et d'ambroisie. C'est ainsi que pour arriver au sublime de l'idéal, le style grec perfectionnait la nature et déifiait ses chefs-d'œuvre, en les dépouillant de toute expression capable de rappeler la partie matérielle et les besoins de l'humanité. Cette délicatesse, ce rafinement, que l'imagination voudrait supposer dans l'objet de son culte, sont presque réalisés chez ces femmes

nerveuses et réduites, par le luxe et la mollesse, à ne plus exister, pour ainsi dire, que par la sensibilité.

C'est sur-tout à l'organisation de la femme ainsi modifiée, que s'applique la remarque d'Hippocrate : *Nam corpus muliebre minus dissipatur quam virile. Les déperditions du corps de la femme sont moins considérables que celles de l'homme.* En effet, ces êtres faibles et sensibles dont nous parlons, transpirent à peine; leurs urines sont claires et limpides, toutes les excrétions sont presque nulles; le dégagement de chaleur est sans énergie; les alimens sont peu substanciels et en petite quantité : en un mot, la vie de nutrition paraît presque suspendue, se trouve réduite à son minimum d'action; tandis que la vie générale semble s'être réfugiée dans les sens, dans le cerveau, et en général dans les foyers de l'action nerveuse, dont les irradiations brusques et peu ménagées occasionnent alors une longue suite d'affections douloureuses et d'indispositions.

§ I I. *L'Absorption.*

L'ABSORPTION est une continuation, une suite, un complément de la digestion : l'appareil d'organes qui lui est affecté, vaste, répandu

dans tous les replis de l'organisation, est nommé par les anatomistes appareil des vaisseaux lymphatiques. Ce systême d'organes, dans la composition duquel s'apperçoivent aussi à différentes distances de petits renflemens, que l'on appelle des glandes lymphatiques, prend son origine à toutes les surfaces intérieures et extérieures des organes par de petites racines; par des bouches avides et sans cesse occupées à absorber les substances fluides qui les touchent; d'où le nom d'absorption donné à l'action de cet ordre de vaisseaux (1).

Les vaisseaux lymphatiques vont toujours en augmentant, à mesure qu'ils s'éloignent de leur point de départ : dans l'intérieur de l'abdomen, ils saisissent, sous le nom de vaisseaux lactés, les matériaux frais que fournit la digestion. Ce nouveau produit, réuni aux substances apportées de tous les points du corps par les autres lymphatiques, arrive, après avoir traversé un très-grand nombre de renflemens glanduleux (2), dans le systême sanguin, où il va ensuite éprouver de nouvelles modifications.

---

(1) *Voyez* la Table Synoptique des vaisseaux lymphatiques du citoyen Chaussier.

(2) Ce que les anatomistes appellent le mésentère; c'est-à-dire, partie placée entre les intestins.

Cette marche, cette action sont à-peu-près semblables dans les deux sexes ; et de tels phénomènes tiennent de trop près à l'essence de la vie, en général, pour différer même dans des organisations séparées d'ailleurs par les plus grandes diversités : les traits, les caractères que l'absorption peut nous fournir, se réduisent donc à des nuances dans le volume, l'étendue et l'activité de l'appareil d'organes affectés à cette fonction.

Les femmes, comme les enfans, dont elles conservent long-tems quelques attributs, ont des vaisseaux lymphatiques beaucoup plus developpés et qui jouissent d'une vitalité plus active : cette différence est un des traits les plus remarquables du tempéramment qui est le plus naturel à la constitution des femmes ; les glandes lymphatiques répondent aux vaisseaux, et prédominent également dans la même constitution.

Les circonstances de grossesse et d'allaitement paraissent encore augmenter le développement et l'énergie des vaisseaux lymphatiques.

Ces dispositions, cette sorte d'empire de l'absorption, en laissant une moindre quantité de substance animale s'évaporer ou se porter dans les filtres de la surface, peut-elle expliquer ainsi

par cette sorte d'économie, pourquoi les femmes ont besoin d'une nourriture moins abondante, et pourquoi, tandis que leur transpiration est plus faible, leur peau est en même-tems moins épaisse, ne fournit pas aussi facilement à une végétation active de poils nombreux et durs comme dans l'homme?

Les faits, les résultats précis de l'expérience, ne permettent pas de répondre positivement à cette question (1).

Les mêmes particularités d'organisation, cette prédominance des vaisseaux lymphatiques et de leurs glandes, nous expliquent mieux pourquoi les femmes sont plus sujettes aux maladies de cet organe, sur-tout dans les affections lentes, et qui, comme les scrophules, le cancer, les phtysies tuberculeuses, etc., etc., envahissent quelquefois une partie de l'organisation par leur développement, et par la succession prolongée de leurs symptômes funestes.

La phtysie de l'espèce que nous venons d'indiquer, est sur-tout bien plus commune chez les femmes, comme les médecins ont souvent

(1) *Voyez* Physiologie de Dumas, tom. 1er., p. 408.

l'occasion de l'observer (1) ; c'est une suite nécessaire, un résultat de la constitution, dans laquelle le système absorbant est toujours plus prêt à s'exalter généralement ou en partie (2).

§. III. *L'action du système sanguin, circulation, respiration et voix.*

L'ACTION DU SYSTÈME SANGUIN présente, comme nous l'avons indiqué, trois actes distincts dans son exercice. D'abord, le sang séjourne dans les veines, qui le reçoivent de toutes les parties où d'autres vaisseaux l'ont porté, et dans lesquelles il paraît avoir perdu ses propriétés vivifiantes et des matériaux qui servent à la nutrition. Dans cet état, il est porté au cœur, d'où il passe dans le poumon : alors commence le deuxième acte, celui qui doit rajeunir le sang, lui faire perdre sa couleur charbonneuse et sombre, lui donner de nouvelles propriétés ; un troisième acte succède à ces phénomènes de la respiration. Le sang,

---

(1) *Voyez* Essai sur la nature et le traitement de la phtysie, part. 2, traduit par Dumas.

(2) *Voyez* le même ouvrage, note 2, par Dumas, page 371.

devenu ce que les physiologistes appellent sang artériel, est conduit à la partie du cœur chargée de son impulsion, entre dans les artères, et y remplace la quantité que celles-ci cèdent à leurs extrémités, et qu'elles font pénétrer dans les vaisseaux capillaires. Il est inutile de faire remarquer que dans les deux sexes la nature n'apporte aucun changement notable dans ces grandes opérations de la vie : mais ce qu'il importe d'observer, ce sont quelques particularités dans les rapports entre les veines, les artères et la respiration. Dans l'organisation mâle les veines sont plus développées, plus grosses, plus remplies, et les maladies qui dépendent de leur circulation laborieuse dans l'abdomen et dans le cerveau, sont beaucoup plus fréquentes. La mélancolie des hommes, leur ambition, leurs transports furieux, leurs habitudes moins expansives, la violence de leurs passions en général, et peut-être la nature de leur esprit, sont en partie comme leurs affections maladives, des résultats de cette plénitude de veines, que les anciens avaient prise, quand elle est portée au plus haut degré, pour le tempéramment bilieux, duquel il importe de la distinguer.

Dans les femmes, au contraire, les artères jouissent d'une plus grande énergie ; le poumon,

qui en est le centre, à plus de sensibilité et d'irritabilité, et s'affecte aisément sous l'influence d'une multitude de causes physiques et morales (1). D'un autre côté, le pouls est moins ample, plus prompt, plus serré : à l'époque où l'organisation toute entière paraît prendre part au travail de la menstruation, il a une plénitude bien marquée ; il est, comme l'a bien observé Bordeu, inégal, dur, fréquent, assez dilaté, quoique tremblotant, et marqué de rebondissemens légers (2).

Les physiologistes qui ont profondément observé les constitutions des deux sexes pour les comparer, ont encore remaqué que les femmes paraissaient avoir une plus grande quantité de sang, qu'elles ont des hémorragies plus fréquentes, plus considérables, et qu'en général

---

(1) C'est principalement chez les femmes que la réaction de cet organe, pendant le développement de la phtysie, augmente d'une manière si étonnante les appétits vénériens et la soif du plaisir.

(2) C'est ce que ce médecin célèbre appelle le pouls des règles et des hémorroïdes, combiné avec celui des autres hémorragies, et principalement avec le nasal. *Voyez* son *Traité du pouls*, l'édition en quatre volumes.

leur sang se porte moins abondamment à la surface et aux extrémités, où d'ailleurs les vaisseaux blancs sont plus développés, et la peau présente ce coloris plus délicat, cette blancheur, ces ombres légères, ces demi-teintes et cet azur qui, suivant la réflexion d'Hogarth, ajoutent tout le charme de la variété à l'harmonie des formes et à la beauté des proportions.

A toutes ces différences, quelques médecins ont cru devoir ajouter, que chez les femmes les poumons étaient moins étendus et plus divisés; que le cœur avait moins de volume; que le tissu des artères et des veines était moins serré; enfin, que la grosseur plus considérable de laorte descendante, et une augmentation sensible dans le nombre des vaisseaux artériels qui se distribuent aux différentes parties du bassin, montraient au physiologiste les sources du sang, dont l'utérus fait une si grande consommation; et expliquaient en même-tems pourquoi, chez les femmes, les membres inférieurs étaient plus volumineux et plus développés (1). Ces vues,

(1) *Voy.* la thèse, *an preter genitalia sexus inter se discrepent*, soutenue sous la présidence de Thiéri. *Voy.* aussi Dumas, *Physiologie*, tome I.

plus brillantes que solides, ont besoin d'être confirmées par un grand nombre d'observations et par les résultats d'une nouvelle anatomie comparée, non moins utile et féconde que celle qui, jusqu'à l'époque présente, a eu les différentes espèces d'animaux pour objet (1).

Au milieu des phénomènes que nous venons de comparer, et qui appartiennent bien évidemment à la vie de nutrition, il en est un que nous n'avons pas encore indiqué, et qui, relatif à la vie intellectuelle, à la vie de relation, prouve jusqu'à quel point nos divisions des productions et des actes de la nature sont exactes : ce phénomène, cette fonction, c'est la voix, qui, par la plus sage économie dans les moyens, est produite par les vibrations imprimées à l'air dépouillé de ses principes vivifians, et modifié, au moment de son expulsion, de manière à

(1) On s'occupe beaucoup, dans les travaux qui s'exécutent à l'École de Médecine, pour servir aux progrès de la physiologie de cette branche d'anatomie comparée. Nous avons eu occasion d'en indiquer déjà un des principaux corollaires dans le parallèle du squelette des deux sexes. Si les autres systêmes d'organes peuvent devenir également le sujet d'observations comparatives aussi suivies, on doit s'attendre à des résultats d'un grand intérêt et d'une utile application.

exprimer toutes les formes du sentiment, toutes les nuances de la pensée.

Ce nouvel acte de la vie diffère sensiblement dans les deux sexes. Les hommes ont ordinairement la voix forte, grave, moins flûtée et moins flexible : pour eux, l'apprentissage du parler paraît présenter beaucoup de difficultés. Les femmes, au contraire, ont les organes de la voix plus flexibles, articulent et prononcent beaucoup plus vîte ; leur voix, en même-tems est plus aiguë ; et l'observation a démontré que dans les temples que le peuple remplit de ses cantiques, les femmes chantent réellement à l'octave des hommes dans ces bruyans concerts (1). Les femmes ont en outre une qualité de son, un timbre, une physionomie de voix qu'il serait difficile de méconnaître, et dont la puissance magique, la douce séduction suffisent pour ins-

(1) De toutes les voix aigues, dit Rousseau, il faut convenir, malgré les préventions des Italiens pour les castrati, qu'il n'y en a point d'espèces comparables à celle des femmes, ni pour l'étendue, ni pour la beauté du timbre. Rousseau, *Dictionn. de Musique*, *art. voix*.

pirer les sentimens les plus tendres et les plus douces impressions. Chez quelques femmes, cet attrait, ce charme produisent un effet au-dessus de toute expression.

Le timbre de Mlle. Gaussin était un de ses principaux moyens; et une actrice moderne, Mlle. Wanhove, possède également cette voix enchanteresse, cet accent pathétique qui vont chercher le cœur et le remplissent d'une longue émotion. Méhul avoue que toutes les fois qu'il a eu besoin de composer une mélodie pure et touchante, il a été entendre cette aimable actrice (1).

Il y a quelques années, je fus forcé de renoncer au plaisir d'aller voir jouer une autre actrice également célèbre, afin d'arrêter les symptômes d'une passion violente, que le seul charme de sa voix avait fait naître.

Ne demandez pas à l'anatomiste la cause de toutes ces différences; il vous répondrait seulement, pour en expliquer quelques circonstances, que la glotte chez les femmes ne s'aggrandit pas à l'époque de la puberté dans la même

---

Voy. le journal de la *Clef du Cabinet*, VIe. Année, No. 1765.

proportion que dans l'homme (1) ; que le larynx est moins volumineux ; et que la langue, les muscles et les organes de la parole, en général ; étant comme toutes les autres parties, moins rigides, moins serrés et plus dociles, les jeunes filles doivent parler plutôt que les enfans mâles ; et opposer moins d'obstacles à vaincre dans ce genre d'éducation.

Il faut aussi indiquer, comme disposition particulière et extérieure des organes de la voix chez les femmes, la forme du cartilage *tyroïde* (2) ; elle est moins prononcée, et n'offre pas un relief saillant et âpre comme dans l'homme.

§ IV. *De quelques sécrétions spéciales ; savoir : la transpiration et la sécrétion urinaire.*

LES physiologistes modernes donnent le nom de sécrétion à l'élaboration et à la formation de certaines liqueurs animales qui contribuent à

---

(1) *Voy.* Richerand, *Mémoires* de la Société Méd. d'Émulation, IIIe. Année, p. 228.

(2) Vulgairement la pomme d'Adam.

l'exercice de plusieurs fonctions (1) ; ou qui, produits grossiers et repoussés par la vie, sont rejetés par une action particulière, l'excrétion (2).

On a pensé pendant long-tems que ces liquides animaux, que l'on appelle ordinairement des humeurs, existaient tous formés dans le sang, d'où les différens organes les séparaient, comme l'indique le mot sécrétion, qui est très-inexact, et que l'on devrait bannir du vocabulaire physiologique. Aujourd'hui, ces phénomènes, sur lesquels il reste un grand nombre de connaissances à acquérir, sont rapportés à un travail particulier, à une préparation exécutée par les différens organes où se fait la sécrétion, et qui sont regardés comme autant de filtres actifs et animés, dont

(1) La secrétion des larmes, de la salive, du suc gastrique, de la bile, du lait, de la semence, sont évidemment des phénomènes dont l'examen doit faire partie de l'histoire particulière de chacune des fonctions, à l'exercice desquelles l'usage de ces différentes liqueurs contribue.

(2) La transpiration pulmonaire, la transpiration cutanée, l'action des organes urinaires sont des excrétions.

on peut modifier et changer à volonté les produits par l'application de différentes causes d'irritation (1).

Presque toutes les grandes fonctions, telles que la sensation, la locomotion, la digestion, la respiration, la génération, etc., présentent des sécrétions ; et l'on ne peut guère regarder comme sécrétions spéciales et susceptibles d'être examinées isolément, que la transpiration cutanée et la sécrétion urinaire.

La transpiration, à laquelle nous rapporterons dans la suite plusieurs considérations d'hygiène

---

(1) Lorsque par divers stimulans l'action des organes secréteurs est augmentée, les qualités du produit de cette action annoncent ce changement d'une manière bien sensible. Ainsi un accès de colère imprime à la salive d'un animal des caractères vénéneux, une irritation mécanique de la glande lacrymale fait verser des larmes brûlantes : dans le corrisa (vulgairement rhume de cerveau), le mucus nasal est corrosif ; le lait d'une très-bonne nourrice s'altère subitement par l'influence d'une violente émotion ; et souvent dans les femmes qui ont des fleurs blanches, le liquide, plus abondamment sécrété par la membrane muqueuse du vagin, change subitement de nature par le seul effet du coït, et acquiert alors une propriété assez irritante pour occasionner une gonorrée éphémère.

très-importantes, ne présente, relativement à la physiologie comparée de l'homme et de la femme, qu'un très-petit nombre de résultats.

L'appareil affecté à cette fonction, la peau, sert d'enveloppe à toutes les parties extérieures du corps : ce tissu, compacte, serré chez les hommes, paraît plus blanc, plus épanoui chez les femmes ; les brunes, sur-tout, présentent cette souplesse, ce poli de la peau qui donnent des impressions si voluptueuses à l'organe du toucher ; et Winckelmann a eu raison de dire que les personnes qui préfèrent les brunes aux blondes, se laissaient prendre par le toucher plutôt que par les yeux. Il faut aussi remarquer que chez les femmes la peau est plus transparente et cache moins les veines, dont la couleur, affaiblie par l'épiderme, donne ces nuances d'azur que l'œil charmé suit avec tant de plaisir à la surface du sein et de toutes les parties où le derme a moins d'épaisseur.

Les différentes parties que l'anatomiste retrouve dans la composition de la peau sont profondément le chorion ou cuir, le tissu réticulaire, les papilles et l'épiderme.

Le chorion forme essentiellement l'enveloppe qui protège nos parties. Ce tissu particulier a une vitalité très-bornée, et paraît, comme le

remarque Bichat (1), étranger à presque tous les phénomènes qui se passent à la surface de la peau, et qu'il faut principalement rapporter aux papilles ou au tissu réticulaire.

Le chorion, suivant l'observation du même anatomiste (2), a beaucoup moins d'épaisseur chez les femmes; et le tissu cellulaire, qui lui correspond, a plus d'expansion et d'élasticité, ou se trouve rempli d'une quantité plus considérable de graisse (3).

Le tissu réticulaire est, relativement à la transpiration, la partie la plus importante de l'organe de la peau. C'est un réseau que composent

---

(1) Bichat, *Anatomie générale*, sec. Part., tom. IV, p. 654.

(2) Ouvrage déjà cité, vol. id., p. 647.

(3) Dans l'état ordinaire, le tissu réticulaire contient chez les hommes de la race cocasienne une humeur blanchâtre, et chez les noirs, une substance noire qui teint la peau de sa couleur. Le sang ne pénètre pas habituellement dans le tissu réticulaire, il y est appelé par différentes irritations; mais plus facilement à la face, dont le système capillaire paraît uni par de nombreuses sympathies avec la plupart des organes intérieurs. *Voy.* Bichat, ouvrage déjà cité, tom. IV, p. 659 et 661.

les vaisseaux les plus délicats, les plus déliés, et dans lesquels la nature dépose l'albâtre et l'azur dont est formé le coloris de la jeunesse et de la beauté. Ce tissu semble avoir plus d'épanouissement et de turgescence chez les femmes, sur-tout au visage, où sous l'influence de diverses émotions, il livre si aisément un passage au sang (1); comme on le voit dans la rougeur subite et passagère que font naître les impressions de la pudeur, de la colère, du dépit, de l'amour et du plaisir.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit sur les papilles dans notre parallèle des organes des sensations. Nous remarquerons seulement qu'il ne faut pas les confondre avec de petites saillies cutanées (2) qui se dessinent fortement sous l'épiderme, et altèrent le poli et la douceur de la peau. Les femmes ont beaucoup moins de ces aspérités, sur-tout à la surface du sein, au côté interne des cuisses, du

(1) Dans la jeunesse, cette turgescence, cette expansion du tissu cellulaire se manifestent et font place, dans un âge plus avancé, à une sorte d'obesité à laquelle les hommes sont moins sujets.

(2) Bichat remarque que ces saillies sont formées par de petits paquets cellulaires, vasculaires ou nerveux, etc. *Voy.* son *Anatomie générale*, t. IV, p. 666.

bras et de l'avant-bras, où la peau est sensiblement plus unie.

L'action de l'organe dont nous venons d'indiquer quelques particularités chez les femmes, constitue ce que l'on appelle la transpiration, c'est-à-dire, l'extraction, et peut-être la combinaison de différens produits hétérogènes (1), qui, ne pouvant faire partie de l'organisation, sont déposés à la surface, où la chaleur vitale et la force dissolvante de l'air achèvent leur expulsion.

La transpiration paraît beaucoup moins abondante chez les femmes ; elle a sur-tout, dans certaines parties, une odeur qu'il serait difficile d'exprimer, mais qu'un odorat exercé parvient aisément à distinguer chez les femmes qui jouissent avec plénitude de tous les attributs de leur sexe, et qui sont femmes jusque dans leur atmosphère.

---

(1) La division extrême des capillaires de la peau et de ses vaisseaux exhalans, cette division si favorable aux changemens de composition et au développement de l'affinité ; la diversité de la transpiration dans les diverses parties, ses changemens d'odeur et d'activité dans plusieurs cas, permettent de regarder la transpiration comme une élaboration, une formation très-active de différens produits, et non comme une simple exhalation.

Les organes de la reproduction paraissent avoir une grande influence sur la qualité des liqueurs qui sont excrétées par la peau.

» Les bons mâles, dit Bordeu, sont plus velus, plus odorifères que les eunuques. L'odeur de certaines femmes, qu'un médecin de Paris comparait à celle des singes, ne rebute que les tièdes. On sait qu'elle n'étonnait pas Henri IV. Les femmes plus instruites que cette dame Romaine, qui croyait que tous les hommes puaient comme son mari, ne craignait pas l'odeur des mâles. Il est vrai d'une autre part, que ceux qui vivent dans la continence ne prennent point assez garde que leur négligence et leur malpropreté ne sont pas les seuls moyens de repousser les tentations. La nature se fortifie, et l'amour germe sous la haire.

Les ongles et les poils, que l'on rapporte ordinairement à la peau, ne présentent qu'un très-petit nombre de différence dans la femme.

Les ongles sont plus élégamment disposés, et leur couleur, plus rosascée, semblerait démontrer que leur tissu a moins de densité et plus de transparence.

Les poils, dans l'homme, poussent avec une plus grande activité et plus abondamment : mais chez les femmes, les poils les plus longs, ceux

qui, sous le nom de cheveux, couvrent et décorent la tête, sont plus beaux, blanchissent et tombent beaucoup plus tard. Dans les deux sexes, ces parties, sur lesquelles nous aurons occasion de revenir, ont des usages très-importans : leur pousse plus ou moins active, leur coupe dans certaines circonstances de maladie; les diverses modifications qu'on leur fait subir par la coëffure, ne sont pas des choses indifférentes : et les médecins physiologistes ne pouvaient voir avec plaisir il y a quelques années, ces cheveux étrangers et hétérogènes, ces dépouilles, pour la plupart dérobées à la tombe, et ces perruques de toutes couleurs sous lesquelles nos Athéniennes modernes cachaient, et rendaient presqu'inutiles des organes auxquels la nature a assigné des fonctions, dont la cessation ou la perversion doivent nécessairement porter quelques atteintes à la santé.

L'APPAREIL URINAIRE, que nous devons maintenant considérer d'une manière rapide et générale, est composé de deux parties bien séparées, 1°. l'organe élaborateur et sécréteur ou les reins et les urtères; 2°. l'organe excréteur ou la vessie et le canal de l'urètre. Cette dernière partie diffère seule dans la femme, où elle est isolée, beaucoup plus courte, moins tortueuse et moins étroite : elle

se prête facilement à l'expulsion des petites concrétions de la vessie, et les femmes doivent à cette disposition, d'être beaucoup moins exposées que les hommes aux maladies cruelles qui résultent des calculs urinaires.

L'urine, en outre, est beaucoup moins chargée; et plus souvent rapprochée des caractères particuliers que lui impriment les affections spasmodiques. Chez les nourrices, elle contient une quantité de phosphate de chaux beaucoup moins considérable. La suppression des règles et la grossesse les rendent plus épaisses,

§ V. *Fonctions générales de nutrition.*

CES fonctions, qui sont la nutrition proprement dite, la calorisation et la transpiration générale offrent, dans l'organisation propre à la femme, des différences qui prouvent jusqu'à quel degré de profondeur le cachet du sexe paraît avoir pénétré.

Le siége et l'instrument de ces grands phénomènes de la vie ne consistent pas dans un appareil distinct et isolé, comme les systêmes d'organes auxquels nous avons rapporté la digestion, la respiration, la sensation, etc., etc.; ils sont formés, suivant toutes les probabilités physiologiques, par un parenchisme nutritif,

jeté, répandu par la nature dans tous les organes dont il forme la base. On regarde ce tissu comme un canevas cellulaire, vasculaire et nerveux (1) dans lequel la matière, sans cesse divisée, agitée et tourmentée par des forces dont le chimiste ne peut imiter les opérations, s'élabore, se tamise et se prête aux combinaisons les plus variées.

Ce canevas cellulaire, et formant ce que Buffon appelle un moule actif et élaborateur, paraît plus abondant chez les femmes : il est plus dilaté, et plus rempli de liquides : pendant la plus belle saison de leur vie il jouit d'une tonicité plus marquée, et d'une force expansive qui donne à la jeunesse ces formes si doucement arrondies, et ces contours qui flattent si agréablement les yeux et le toucher.

Cette disposition de l'organe nutritif chez les femmes, donne à toutes leurs parties cette souplesse, cette flexibilité qui les rend susceptibles

---

(1) Ce tissu nutritif, qui forme la trame de toutes les parties, résulte de l'enlacement des systêmes que Bichat appelle systêmes généraux, parce qu'universellement distribués, et par-tout présens, ils forment en dernier résultat, les parties constituantes de tous les organes. *Voy. l'An. gén.* tom. Ier., pag. 1 et 2.

de supporter impunément, et en cédant avec souplesse, les grands changemens et les révolutions orageuses qui marquent les différentes périodes de leur vie.

Cette disposition paraît déterminée par la nature même, et tient essentiellement au caractère physique et au mode de vitalité de la femme. Il est certain, au moins, disent les partisans des causes finales, que ce sexe est assujéti à des crises, qui bouleverseraient tous les organes s'ils offraient une trop forte résistance. Certaines parties du corps de la femme sont exposées à des distensions, des chocs et des compressions considérables; et ces effets ne pouvaient avoir impunément lieu que par cette circonstance de structure, qui rend les parties propres à céder à l'impulsion des causes qui peuvent agir fortement sur elles, et à se suppléer réciproquement lorsque leurs fonctions respectives sont dérangées. La nature, dans l'organisation propre à l'homme, surmonte les obstacles par une violente réaction; dans l'organisation de la femme, elle paraît éviter ou détruire tout effort nuisible, en cédant de proche en proche, en décomposant et affaiblissant les chocs au moyen de la souplesse générale des différens organes. Si la vigueur, le tissu compact et résistant sont essentiels

à l'homme, il semble qu'une certaine faiblesse contribue à la perfection de la femme. *Voy. Roussel*, *o. c.*

La nutrition proprement dite, l'accroissement, la destruction des différentes parties, leur réparation et l'entretien d'une température uniforme, malgré la chaleur ou le froid extrêmes des milieux, tels sont les différens résultats généraux de l'action de l'organe nutritif. Les circonstances de sexe leur impriment, ainsi qu'au tissu où ils sont produits, des caractères assez remarquables.

La nutrition proprement dite nous offre une véritable assimilation, une métamorphose de la matière nourricière qui, diversement préparée dans les différens organes, devient partie musculaire dans le muscle, substance vasculaire dans les vaisseaux, liqueur laiteuse dans les mamelles, partie cérébrale, et peut-être fluide éthéré dans le cerveau. Cette fonction de nutrition commence immédiatement après la conception : depuis cette époque jusqu'au moment où l'ébauche humaine se dessine dans l'embryon, elle est moins active, suivant Hippocrate, chez l'individu mâle que dans l'individu de sexe opposé (1).

(1) Si l'opinion d'Hippocrate était confirmée, l'embryon mâle serait formé trente jours après la

Cette opinion ne paraît pas fondée. Après la naissance, au moins, cette marche prétendue du premier développement serait changée, puisque la nutrition et l'accroissement se font avec beaucoup plus de rapidité chez les femmes. Leur structure intérieure, leurs formes externes, leurs facultés, tout se développe d'une manière très-prompte ; la nutrition fait des progrès rapides, et le corps de la femme est ordinairement, à 20 ans, aussi formé que celui de l'homme l'est à 30.

La beauté et les grâces demanderaient-elles donc en effet moins de travail et de tems à la nature que les attributs, de grandeur, de force et de majesté ?

La nutrition, chez plusieurs femmes, languit quelquefois jusqu'à l'époque où les organes sexuels entrent en action et déterminent un ébranlement, sous l'influence duquel l'accroissement s'accomplit.

Après la puberté, diverses circonstances occasionnent chez les femmes des différences dans la marche du travail nutritif. Plusieurs femmes,

---

conception, et l'individu femelle quarante jours après la même époque. *Voyez* Hippocrate, *de Natura Pueri*, Sect. X.

par exemple, maigrissent sensiblement, et perdent leur fraîcheur pendant la grossesse et l'allaitement. Ces deux états produisent, dans un plus petit nombre de cas, un effet contraire chez d'autres femmes, auxquelles ils donnent pendant toute leur durée, une fraîcheur et un embonpoint qui disparaissent aussitôt après.

Des dispositions particulières dans l'action des systèmes nutritifs de l'homme et de la femme paraissent avoir une grande influence sur la nature et la marche des dérangemens organiques. Chez les hommes, les maladies sont ordinairement plus violentes, plus aigues, et se terminent plus souvent par des crises. Les femmes, au contraire, sont plus sujettes à ces maladies, que leur longue durée a fait nommer chroniques par les médecins. Leurs maladies aigues ont une marche lente, irrégulière, douteuse; et des phénomènes critiques en marquent plus rarement la terminaison.

Les affections morbifiques qui sont propres aux femmes, et qui sont en très-grand nombre, les révolutions périodiques de la menstruation, ainsi que les phénomènes de la gestation, de l'accouchement et de l'allaitement, peuvent expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi la nutrition chez les femmes ne se prête que

très-difficilement aux maladies goutteuses et aux rhumatismes, qui tourmententt si cruellement les hommes (1).

Pendant tout le tems où la femme n'est pas rendue à la vie individuelle et solitaire, son organisation est trop occupée par tous les grands événemens de la vie de l'espèce, pour souffrir le développement de ces différentes maladies.

Après la dernière et la plus orageuse époque de la vie, lorsque la révolution appelée tems critique a rendu à leur calme primitif les organes de la reproduction, les femmes qui différaient moins des hommes pendant leur premier âge, s'en rapprochent dans leur dernière saison,

(1) Les chimistes attribuent la goutte à la présence de l'acide phosphorique : cet acide, en effet, peut occasionner plusieurs phénomènes secondaires de la maladie ; mais l'en regarder comme la cause primitive, n'est-ce pas prendre l'effet pour la cause ? Cette dernière semble préparée par un dérangement dans la nutrition ; et l'acide phosphorique qui se trouve dans les urines au moment de la terminaison des accès goutteux, n'a pas concouru davantage à la formation de cet accès, que les matières expulsées de l'organisation, à la fin de certaines maladies aigues, n'avaient contribué à la production de ces maladies. Du reste, cette question mériterait un plus long examen.

et perdent avec leurs charmes une partie de leurs caractères. Alors elles sont plus sujettes aux maladies dont nous venons de parler ; leurs traits n'ont plus la même finesse, la peau perd de son poli et de sa douceur ; quelquefois des poils assez nombreux viennent ombrager le menton ; les muscles de la face se prononcent davantage, et, en général, les différences qui distinguent les deux sexes perdent chaque jour un peu de leur expression : cependant, si on remarque que les cheveux tombent et blanchissent plus tard chez les femmes ; que les mailles de leur tissu cellulaire se remplissent ordinairement, et se chargent d'une plus grande quantité de graisse ; enfin, que leur nutrition conserve plus longtems un certain degré de force, et que leur longevité sur-tout a beaucoup plus d'étendue, on sera conduit à voir, que malgré les similitudes établies par l'âge entre les hommes et les femmes, celles-ci conservent toujours en grande partie une constitution particulière, et qu'elles vieillissent, déclinent et meurent à leur manière.

La calorisation comparée dans les deux sexes ne nous fournit aucun trait remarquable pour notre parallèle. Nous parlerons d'ailleurs avec détail de cette importante fonction dans la IIe. Partie de cet ouvrage.

Ve. ARTICLE.

De la Génération.

Les organes et les actes de la vie, dont nous venons d'indiquer les principaux traits dans l'homme et dans sa compagne, ne constituent qu'une existence personnelle, une manière d'être isolée et solitaire. Il est un autre mode d'existence plus étendu, plus important, une vie de l'espèce que la nature dispose, prépare avec lenteur, et dont elle manifeste la faculté avec une sorte de luxe et de pompe réservés à ses plus grandes opérations.

Les deux sexes, considérés dans ce nouveau développement de leur vitalité, doivent maintenant nous occuper, et deviennent le sujet d'un examen qui va déterminer enfin ce parallèle physiologique.

Chez les individus mâles et femelles, les organes de la génération sont pendant long-tems dans un état d'imperfection et d'ébauche : cependant, l'exquisse de ces organes commence à se distinguer même dans le fœtus, déjà développé à la vérité, et assez éloigné de cette époque où, faible embryon, il n'offrait à l'observateur

qu'un rudiment gélatineux, dans lequel de simples linéamens faisaient à peine deviner et reconnaître les premiers traits de l'organisme et la distribution de ses différentes parties.

L'époque où les marques du sexe sont observables, ne peut être assignée d'une manière positive et avec exactitude. Stahl l'a fixée entre le 2e. et le 3e. mois. Levret prétendait reconnaître le sexe beaucoup plutôt (1) ; et Riolan dit avoir observé sur un fœtus d'un mois une scissure qu'il a prise pour la vulve.

Hippocrate a donné pour signes du sexe, de l'enfant que la mère porte dans son sein, des phénomènes dont il est impossible de déduire aucune espèce de présage ni de conclusion (2).

Après la naissance, et chez les sujets bien conformés, les marques extérieures du sexe sont faciles à reconnaître, et n'ont une expression incertaine et capable de donner lieu à de singulières méprises, que dans des circonstances d'anomalie ou de monstruosités, dont différens exemples ont été pris quelquefois par des ob-

---

(1) Levret prétendait distinguer le sexe sur le fœtus à la fin du 1er. mois. Voyez son *Traité d'Accouchement*.

(2) Mulier pregnam si quidem marem gestat, bene colorata, si vero fœminam male colorata. Aphos. 42, sect. 5.

servateurs superficiels pour des véritables hermaphrodites. Au moment de la puberté, tous les attributs se prononcent davantage ; et les formes, jusqu'alors équivoques, prennent un caractère qui ne laisse aucun doute sur le sexe : c'est à cette époque qu'il faut observer les organes de la reproduction, et qu'il importe de les comparer 1°. relativement à leur composition ; 2°. relativement à leur influence sur les autres parties.

§ I. *Analyse anatomique des organes de la génération.*

Dans l'homme, tout l'appareil sexuel peut se rapporter à deux divisions : 1°. aux organes d'élaboration du principe prolifique ; 2°. aux organes de fécondation.

L'organe d'élaboration, cet organe où se travaille lentement, et à l'aide de circonstances de structure convenables, le fluide prolifique, est composé d'une partie glanduleuse (1) ; de ses canaux (2), qui conduisent la liqueur séminale dans un réservoir (3), où elle est recueillie

(1) Les testicules.

(2) Le canal déférent.

(3) Les vésicules séminales.

et se conserve jusqu'au moment de son emploi pour la reproduction.

L'organe d'émission se réduit au membre viril et au réservoir dont nous venons de parler. Le membre viril nous offre principalement dans sa structure, un conduit excréteur chargé d'une double fonction (1), et sur les côtés de ce conduit, un tissu particulier nommé corps caverneux par les anatomistes.

Appelé par le stimulant du plaisir, retenu par un resserrement spasmodique, le sang afflue dans les nombreux vaisseaux capillaires du tissu caverneux, et produit le phénomène de l'érection. L'irritation augmente ensuite et se propage, le spasme général arrive au plus haut degré ; et pressée par une action musculaire, chassée de plus par les parois contractiles de son réservoir, la semence jaillit au loin, et opère la fécondation au milieu des transports de l'amour et du plaisir.

Malgré les rapprochemens que l'on a voulu établir entre les organes mâles et les organes femelles, d'autres phénomènes et une structure différente nous sont présentés dans la manière dont la femme contribue à la reproduction :

---

(1) Le canal de l'urètre.

moyens, événemens, résultats, tout diffère; le plaisir lui-même a sa nuance propre, son caractère; il n'est sans doute ni plus faible ni plus fort, il est autre; il varie comme l'organisation des individus qui en éprouvent la délicieuse impression.

L'appareil féminin nous offre trois divisions, savoir: 1°. l'organe de la germification; 2°. celui de la gestation; 3°. les parties extérieures, ou les organes de préparation.

Les organes de la germification, les ovaires, que l'on a sans fondement comparés aux testicules, sont profondément situés: leur structure intime, comme celle de plusieurs parties, est entièrement inconnue; mais leur emploi, ainsi que celui des fleurs femelles, paraît consister dans la formation de germes ou corpuscules, auxquels il ne manque pour vivre et se développer, que l'impulsion, le stimulant fourni par le sexe opposé.

Les ovaires ne paraissent pas avoir d'autres fonctions. En vain Buffon, dans ses paradoxes physiologiques, a cherché à les comparer aux testicules: la différence de ces organes est tranchée; rien qui puisse être comparé à la sécrétion séminale ne se rencontre dans l'appareil sexuel de la femme, et la liqueur dont le plaisir ouvre plus

ou moins abondamment les sources dans cet appareil, est d'une nature différente, et ne sert point à la reproduction.

Les trompes utérines font partie de l'organe de la germification; elles en sont les conduits excréteurs : ébranlées, émues dans la secousse générale de l'amoureux plaisir, elles appliquent, au moment de la conception, leur pavillon contre l'ovaire, et conduisent ensuite le germe fécondé dans l'organe de la gestation, avec lequel elles communiquent.

Ces trompes, trop irritées, et, livrées à une excitation fréquente et habituelle, se désorganisent, s'obstruent même, et alors ne peuvent plus remplir les fonctions que la nature leur avait assignées. Il paraît que c'est à une semblable cause qu'il faut attribuer souvent la stérilité des courtisannes et des femmes qui s'abandonnent sans pudeur et sans économie à tous les excès d'une fureur érotique.

L'*utérus*, constitue seul l'organe de la gestation. Sa structure, son développement pendant la grossesse, ses hémorragies périodiques après l'époque de la puberté; enfin, son mécanisme dans l'accouchement et ses nombreuses influences sur la santé, les maladies, les goûts, les mœurs, les appétits de la femme,

tout se réunit pour intéresser dans l'histoire de cet organe.

Cette partie, que la nature tient long-tems en réserve, et qu'elle laisse ensuite s'éteindre et se flétrir après l'avoir fait servir à ses vues impérieuses; livre passage au principe prolifique émané du mâle, se referme ensuite, reçoit le produit de la conception, se développe, sert de premier asile au germe fécondé, lui fournit ses matériaux nutritifs, et le chasse ensuite avec effort et douleur, lorsque devenu fœtus à terme, il peut vivre de sa vie propre, et exercer toutes les parties de son organisation.

La réaction, l'influence de l'*utérus* sont des phénomènes bien remarquables, et dont l'observation n'a point échappé aux anciens médecins, ni aux philosophes. Frappé de ces effets, Platon a regardé la matrice comme un corps animé d'une vie particulière, comme une sorte d'animal, auquel il suppose des goûts, des mœurs, des appétits et des passions.

Vanhelmont a adopté aussi cette manière de voir, qu'il exprime de la manière suivante: *propter solum uterus mulier est, id quod est.*

Les autres parties du même appareil concourent nécessairement à plusieurs des effets que

l'on a rapportés exclusivement à l'*utérus* ; et tout expliquer par les irradiations de cet organe, dont la sphère d'activité est sans doute très-étendue, c'est exagérer ses sympathies, son empire et ses relations.

L'observation suivante paraît au moins prouver que le défaut de matrice ne s'oppose pas entièrement au besoin de l'amour, et aux nouveaux sentimens que font naître les changemens qui s'opèrent à l'époque de la puberté. Cette observation est consignée dans les *Mémoires de la Soc. Médic. d'Émulation*. La personne qui en est le sujet se montra, pendant les premières périodes de la vie, avec les apparences de tous les caractères du sexe féminin. A 20 ou 21 ans, elle voulut user des organes dont elle se croyait pourvue : vains desirs, essais stériles, efforts superflus ; cet être, d'ailleurs véritablement monstrueux, n'avait rien au-delà d'une vulve bien conformée ; et les recherches les mieux dirigées ne purent faire trouver une matrice. Tout se réduisait à l'ouverture extérieure, qui faisait illusion, et à un petit canal terminé en cul-de-sac, et présentant un vagin à peine ébauché.

Les parties extérieures de la génération, dans les femmes, forment les organes que nous avons appelés organes de préparation, parce que leur

excitement est le premier degré de la secousse générale qui doit opérer la conception. Ces parties jouissent d'une extrême sensibilité : l'une d'elles, la seule qui dans l'appareil féminin rappelle quelques traits de l'appareil mâle, est sur-tout sensible au plus haut degré ; elle paraîtrait bornée à former un organe de volupté, si le plaisir lui-même n'entrait pas comme un des moyens de la nature dans l'opération par laquelle les espèces se perpétuent et se renouvellent.

La partie dont nous venons de parler varie beaucoup dans les femmes ; et ses différentes dimensions, ainsi que ses divers degrés de sensibilité déterminent une foule de nuances et de diversités dans la manière de jouir. Son prolongement extraordinaire a présenté quelquefois les apparences de l'hermaphrodisme. Cette circonstance d'organisation paraît aussi avoir une grande influence sur les goûts et les penchans de certaines femmes qui, chérissant d'autant moins les hommes, qu'elles leur ressemblent davantage, se livrent à des habitudes stériles, à des plaisirs sans résultats, et pour parler la langue de Rousseau, tournent au préjudice de l'espèce, l'attrait donné pour la conserver.

§ II. *Sphère d'activité des organes de la Reproduction.*

RIEN n'est isolé dans l'économie vivante ; toutes les pièces, toutes les parties font système, se prêtent un mutuel appui, agissent les unes sur les autres, et entretiennent, exécutent ainsi par un commerce actif de mouvemens et de sentimens, le brillant phénomène de la vie : cependant, le département, la sphère d'activité des différens organes n'ont pas une égale étendue ; les uns, comme le cœur, le cerveau, le poumon, l'estomac règnent au loin, embrassent dans leur empire toutes les parties de l'organisation ; et quelque soit le moyen de leurs vastes sympathies, ont un pouvoir auquel celui d'aucun autre organe ne peut être comparé ; il faut peut-être, néanmoins, en excepter les organes reproducteurs ; du moins, à l'époque où leur développement est achevé, ces organes sont puissances du premier ordre, et leur empire, leur règne, alors dans tout son éclat, s'annoncent par une suite de phénomènes, dont la connaissance appartient à une physiologie comparée de l'homme et de la femme.

La première influence des organes de la reproduction dans les deux sexes, se révèle en partie par plusieurs des symptômes de la puberté : ces phénomènes, ces changemens qui dérivent de l'action d'un centre de vitalité jusqu'alors oisif et borné dans ses relations, paraissent à la surface, ou impriment une nouvelle direction, un nouveau caractère aux organes profondément situés, et aux fonctions dont ces organes sont les instrumens.

Les changemens opérés à la surface consistent, pour les hommes, dans une expression plus décidée, moins adoucie de tous les traits, dans la saillie des muscles, et sur-tout, dans la teinte un peu rembrunie de la peau, dans la pousse de la barbe, et des poils en général qui couvrent plus ou moins abondamment différentes parties du corps, suivant les divers tempérammens. Tous ces effets n'ayant pas lieu chez les mâles que l'on a privés très-jeunes des attributs de la virilité, on peut raisonnablement conclure qu'ils dépendent d'une impulsion et d'une direction données par les organes reproducteurs à toutes les parties du corps.

Dans la femme, les changemens que la même cause détermine à la surface, se manifestent sur-tout par un épanouissement général

du tissu cellulaire, qui se trouve comprimé et resserré dans l'homme; par le fini de tous les contours, la délicatesse, le coloris de la peau, et le nouvel état du sein, qui, cependant, demeure dans un état d'ébauche et d'imperfection, si l'*utérus* languit, et se décide lentement à remplir les fonctions qui lui sont assignées.

Relativement à ces divers changemens de la surface du corps, on peut aisément remarquer que dans l'homme, la force, la majesté et une beauté plus sévère remplacent les graces juveniles, et que la femme perd aussi les graces du premier âge, mais pour en acquérir de nouvelles et de plus séduisantes.

Les changemens moins superficiels que l'influence des organes de la reproduction établit, et qui sont communs aux deux sexes, s'annoncent par une altération remarquable dans la voix, et par la sensation d'un engourdissement et d'une douleur particulière aux aînes, à d'autres parties glanduleuses et dans les articulations.

Une certaine confusion dans les idées qui a été bien observée par les instituteurs philosophes, des goûts, des habitudes nouvelles, et quelquefois le développement de certaines maladies, ou leur guérison par une forte crise, peuvent

aussi être regardés comme des effets profonds et intérieurs de l'influence des organes de la reproduction. Les suites de la castration pratiquée à différentes époques de la vie, sur l'homme ou sur les animaux, nous démontrent d'une autre manière combien les irradiations de ces mêmes organes sont puissantes.

Voici, à ce sujet, le résultat de plusieurs expériences que Russel a faites sur les cerfs.

Si cet animal, dont la puberté et les amours brillent d'un si bel éclat et se manifestent par un luxe et par une exubérance de vitalité si remarquables, est privé très-jeune des attributs de son sexe, tout languit; sa chair est molle et sans consistance; son bois est arrêté dans sa végétation, ou se trouve réduit à une ébauche, qui annonce la faiblesse et l'impuissance de l'animal (1). Ainsi, chez l'homme,

---

(1) EXPÉRIENCES DE RUSSEL.

1re. *expérience*. Un cerf très-jeune fut soumis à la castration; dans la suite, point de bois.

2e. *expérience*. Un cerf plus âgé subit la même opération; il eut seulement un bois ébauché.

3e. *expérience*. Un cerf encore plus âgé fut châtré d'une manière incomplète; son bois se développa mieux

les bulbes, d'où doivent jaillir les poils, sont oisifs, inactifs, si un acier destructeur a tari pour jamais les sources de la vie reproductive. Bordeu, dans son analyse médicinale du sang, ouvrage immortel, et dont toutes les pages sont marquées au coin d'un esprit supérieur qui appelle et prépare les progrès de la postérité, Bordeu a décrit aussi, mais à sa manière et avec quelque détail, les effets de la castration et la modification nouvelle de l'organisme à la suite de cette opération. Nous croyons devoir, à ce sujet, lui emprunter le fragment suivant :

« Les eunuques perdant la vertu d'engendrer, perdent aussi cette vertu particulière propre aux mâles ; leurs forces diminuent ; leur pouls perd de son ressort, leur ame perd de son activité : cependant ils grandissent comme les autres hommes, et même plus à proportion ; ils deviennent plus gras ; leurs chairs sont plus mollettes ; ils

---

la partie qui répondait au testicule du même côté qu'on avait respecté en poussa avec plus d'activité.

4e. *expérience.* Deux cerfs adultes furent châtrés : leur bois poussa cependant après cette opération ; mais ses rameaux furent moins longs, et dans la suite, ni la membrane villeuse, ni le bois lui-même ne tombèrent.

sont moins constipés ; ils ont la vue moins perçante. On connaît le phénomène arrivé à leur voix ; et on observe à-peu-près les mêmes changemens dans les animaux qu'on châtre. Dans les hommes, au contraire, qui jouissent de tous leurs droits naturels, et dans lesquels la sécrétion de la semence se fait aisément, cette liqueur rentre dans la masse des humeurs ; elle est gélatineuse, spiritueuse ; elle a la vertu de consolider les parties et de les nourrir ; elle irrite et stimule toutes les fibres ; elle est la cause de cette odeur fétide qui s'exhale des mâles vigoureux ; elle produit des effets admirables ; elle doit enfin être regardée comme un *stimulus* particulier de la machine ».

« La semence qui reflue des testicules renouvelle et remonte la vie et le tempéramment ; elle entretient le ton de vigueur qui lui est propre. Les eunuques manquent de ce viatique journalier, et ils sont par-là privés d'un grand nombre de propriétés réservées pour les mâles bien conformés. Les eunuques roulent et passent leur vie sur les effets du premier jet de semence qui les vivifia : semblables, à cet égard, aux enfans, ils n'ont d'activité mâle et séminale que celle de leurs pères ; la puberté et le developpement du *stimulus* séminal est une époque

perdue pour eux, de même que les effets journaliers de ce *stimulus*.

Il est vraisemblable que des phénomènes analogues seraient produits chez la femme, si l'on pouvait également anéantir avant l'époque de la puberté le foyer de vitalité qu'elle recèle dans son sein : on pourrait même l'assurer, en appliquant à l'histoire de l'espèce humaine, les résultats de différentes expériences faites sur les animaux. « Une femme eunuque n'est pas un phénomène inconcevable, dit Bordeu. On a coutume, dans quelques provinces, de chaponer, comme on dit, les jeunes poulardes. Cette opération les met hors d'état de faire des œufs, et leur fait fuir le coq. (On leur a coupé les cornes flottantes de la matrice qui vont aboutir et se joindre à l'ovaire pendant le travail de l'amour et de la ponte). Il est vérifié que les œufs de ces volailles, le goût de leur chair et leur graisse se ressentent sensiblement de l'opération qu'on leur a faite, de même qu'aux jeunes truies. Cette opération paraît équivalente à celles qu'on fait sur les mâles en les châtrant.

« Ces femelles mutilées mènent, comme les chapons, une vie triste, solitaire et mélancolique : elles fuient la société, et passent leurs jours en récluses ; elles ne servent pendant leur

vie, ainsi que les chapons, qu'à élever les enfans des autres. J'en ai vu, que les coqs les plus bouillans fuyaient et dédaignaient ; il y en a pourtant de plus traitables, et qui ne paraissent pas fâchés de travailler une terre ingrate et stérile. Ces phénomènes prouvent que les femelles sont sujettes, ainsi que les mâles, à recevoir des parties de la génération un surcroît de vie qui les ranime et les échauffe. Les femmes sont certainement dans le même cas ».

L'état le plus convenable et le plus naturel, après la puberté, c'est l'état de mariage. Si les vues de la nature ne sont pas remplies ; si en refusant de satisfaire le besoin impérieux de l'amour on contrarie, on détourne cette surabondance de vie qui cherche à se propager et à se répandre, les organes de la reproduction acquièrent alors, dans les deux sexes, une énergie trop considérable, se dérangent par une accumulation du principe de l'irritabilité, et dans leur réaction violente et désordonnée bouleversent, agitent de leur trouble tous les points de l'organisation.

Cette action des organes reproducteurs sur le système nerveux, cette sensation intérieure qui constitue l'amour physique, les effets généraux de son intensité dans les cas de célibat

forcé, et de virginité par la contrainte des préjugés, ne sont pas exactement semblables dans les deux sexes, et présentent des phénomènes qui méritent d'être comparés. Dans plusieurs animaux, le besoin de se reproduire, le rut et les actions qui en dépendent, ont généralement un caractère remarquable de violence et d'énergie : dans plusieurs espèces, les mâles n'expriment même le nouveau besoin qui les tourmente que par des courses impétueuses, des fureurs, et même souvent par des convulsions; les oiseaux, sur-tout, présentent des exemples d'un amour aussi violent :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Les perroquets, les bouvreuils, les sereins vont jusqu'à éprouver des accès d'une véritable épilepsie, lorsqu'ils sont séparés de leur femelle, que le même besoin ne paraît pas affecter d'une manière aussi violente. On a pu remarquer ces effets dans les sereins : si privés de leurs femelles, ils la voient sans pouvoir l'approcher, ils chantent continuellement, et ne cessent qu'au moment où cette scène d'amour et de désespoir se termine par un accès d'épilepsie.

Le besoin de l'amour est rarement accompagné pour l'homme de circonstances semblables.

« Il y a des hommes, dit Buffon, auxquels la chasteté ne coûte rien. J'en ai connu qui jouissaient d'une bonne santé, et qui avaient atteint l'âge de 25 à 30 ans, sans que la nature leur eût fait sentir des besoins assez pressans pour les déterminer à les satisfaire en aucune façon ». Cependant, si l'action des parties génitales domine au point de former un tempéramment érotique bien caractérisé ; si une imagination ardente et un célibat forcé ajoutent à la force de ce tempéramment, ses irradiations deviennent bientôt excessives, et déterminent un désordre général, des fureurs, du délire, et quelquefois même un état continu d'aliénation.

On a cité plusieurs exemples de ces effets physiologiques de l'amour.

Celui du soldat que l'on pendit, il y a environ 60 ans, à Montpellier, est assez généralement connu. Cet homme, absorbé par un amour physique dont la violence était extrême, rencontre presque dans un moment d'accès une jeune fille qui portait tranquillement sur sa tête un vase rempli d'eau. Cette vue l'enflamme, une fureur érotique le saisit : la fille, son vase, tout est renversé ; et sans penser à la publicité du lieu ; sans avoir égard aux cris et à la défense de sa victime ; malgré les clameurs et les coups

de la multitude qui l'accable, ce soldat, véritablement réduit à un état momentané d'aliénation, ne fut point arrêté dans son dessein, et continua ses tentatives pour satisfaire le besoin dont il était tourmenté (1).

De semblables effets dépendent quelquefois des dispositions primitives, et appartiennent à une organisation où la nature a mis tous les actes de la vie sous l'empire de l'amour physique. Bordeu a eu occasion de connaître trois jeunes Satyres qui, dès l'âge de 10 à 11 ans, étaient sans cesse harcelés par un continuel prurit, et par les autres phénomènes qui précèdent les préparatifs de la génération. Ils avaient les organes destinés à cette fonction d'une excessive grosseur pour leur âge : c'étaient des enfans déjà plus que pubères et de petits hommes faits, prêts à la génération, et affectés de la cachexie séminale; l'abondance précoce de l'*aura séminalis* dirigeait et nuançait déjà toutes leurs fonctions : la crue de ce côté avait même été si considérable, que l'action de l'organe intellectuel en était restée en arrière. Ces trois

(1) *Anecdotes de Médecine*, seconde édition, année CXCI.

Satyres avaient quelque chose de stupide, de triste et de sauvage; ils ne pensaient qu'au plaisir physique de l'amour; ils ne semblaient avoir d'autre sensation que celle de cette passion; ils se fondaient, pour ainsi dire, en sperme; ils tiraient leur caractère individuel de l'organisme séminal. Les éclats de la puberté, dont on a journellement des exemples sous les yeux, prouvent la réalité de l'effet impérieux et tyrannique de cet organisme, de même que la fureur du rut bien observée dans les animaux. La fièvre chaude et séminale s'empare des bons mâles à l'âge de la puberté; les organes de la génération, sans cesse en jeu, raniment et échauffent toutes les parties, ou leur communiquent quelques nuances du feu qui les dévore elles-mêmes. C'est le moment où les forces sensibles ne s'occupent que des préparatifs pour la génération. La passion de se reproduire gagne l'homme intérieur : combien de faux jugemens! combien de fausses sensations! quels désordres corporels ne procure pas cette fièvre! Ses accès se terminent par une manière de convulsion générale, et presqu'épileptique, suivant la remarque de Démocrite. Ses symptômes sont, outre le prurit continuel des parties séminales, la morosité, la férocité même, la taciturnité, les transports du

sang et ses éclats vers la tête, les lassitudes, le dégoût de tout ce qui peut distraire l'ame de l'ivresse qu'amène le développement de la semence (1).

Une continence absolue, et que la voix pressante du besoin désavoue, peut occasionner d'autres effets dont il serait facile de citer des exemples. Buffon parle de celui d'un ecclésiastique qu'il a connu, et qui, désespéré de manquer trop souvent aux devoirs de son état, se fit lui-même l'opération d'Origène. Un autre ecclésiastique, cité par le même naturaliste, lui adressa un mémoire, dans lequel il décrivait lui-même les longs tourmens de son cruel célibat, et toutes les sensations et les idées que lui occasionna un délire érotique de six mois, qui fut pour lui une véritable crise, une révolution, à la suite de laquelle il s'écria avec Job: *Cur data lux misero!* (1) Les irradiations,

---

(2) *Voy.* Bordeu, *An. Méd.* du sang.

(2) Nous croyons devoir donner dans la note suivante l'extrait du Mémoire, dans lequel l'ecclésiastique dont nous citons ici l'exemple s'est fait lui-même l'historien des effets singuliers de son célibat forcé.

Cet ecclésiastique, Mr. M***, présentait tous les attributs d'un tempérammennt érotique, dont le développement prématuré commença dès l'âge de 11 ans. Pouvoir, ou mieux despotisme paternel, direction

la réaction puissante des organes de la reproduction ont encore plus d'empire sur la constitution des femmes. Du moment où cet appareil

---

d'études, d'affections, habitudes superstitieuses, etc., régime pythagoricien, jeûnes et macérations, tout fut employé pour changer, pour étouffer, pour mutiler la nature.

A 32 ans, Mr. M., lié par le serment d'un éternel célibat, sentit plus vivement l'action des organes reproducteurs, et sa santé fut altérée.

A cette époque, raconte-t-il lui-même, tout-à-coup ma continence forcée porta dans tous mes sens une sensibilité, ou plutôt une irritation que je n'avais jamais éprouvée. Je portai mes regards sur deux femmes, qui firent sur mes yeux, et de-là dans mon imagination une si forte impression, qu'elles me parurent vivement enluminées, et resplendissantes d'un feu semblable à des étincelles électriques : je me retirai brusquement, croyant que cette apparence était un prestige du démon.

. . . .

. . . .

Quelques jours après, je sentis tout-à-coup dans tous mes membres une contraction et une tension violente, accompagnées d'un mouvement affreux et convulsif, semblable à celui dont sont suivies les attaques d'épilepsie : le délire succéda à cet état. Mon imagination fut ensuite assaillie par une foule d'images obscènes que lui suggérait le besoin de la nature. A ces chimères se mêlèrent bientôt des fureurs guerrières,

est entré en fonction, et qu'il jouit de la vitalité qui lui est propre, il envahit en quelque sorte toute l'organisation, la gouverne, la modifie,

---

dans lesquelles je pris les quatre colonnes de mon lit, dont je ne fis qu'un faisceau, et j'en lançai une contre la porte de ma chambre avec tant de force, que je la fis sortir des gonds. . . . .

Dans la suite de mon délire, je dessinais des plans et des compartimens sur le sol de ma chambre; j'avais le coup-d'œil si juste et la main si assurée, que sans aucun instrument je les traçais avec une justesse étonnante. . . . .

J'eus de nouveau des fureurs guerrières, dans lesquelles j'imaginai être successivement Achille, César et Henri IV. . . . .

Peu de tems après, je déclarai que je voulais me marier; il me semblait voir devant moi des femmes de toutes les nations et de toutes les couleurs. . . . .

J'en choisis d'abord quelques-unes, qui répondaient au nombre des différentes nations que j'imaginais avoir vaincues : il me semblait devoir épouser chacune de ces femmes suivant les lois et les coutumes de sa nation. Il y en avait une que je regardais comme la reine de toutes les autres : c'était une demoiselle que j'avais

et quelquefois la dérange et la bouleverse ; soit parce que non convenablement exercé, il végète et languit, soit parce qu'irrité, exalté, il communique à toutes les parties, et notamment au système nerveux, le trouble et les fureurs dont il est tourmenté. Dans ce dernier cas, et lorsque cette exaltation de l'appareil est au plus haut degré, il en résulte ce qu'on appelle fureur utérine, maladie dont nous aurons occasion de parler dans une autre partie de cet ouvrage. Dans un plus grand nombre de cas, cet état d'exacer-

---

vue quatre jours avant le commencement de ma maladie; j'en étais dans ce moment éperduement amoureux; j'exprimais mes desirs tout haut de la manière la plus vive et la plus énergique; je n'avais cependant de ma vie jamais lu aucun roman d'amour; je n'avais fait aucune caresse, ni même donné un baiser à une femme; je parlais cependant très-indécemment de mon amour à tout le monde, sans songer à mon état de prêtre.

J'étais fort surpris de ce que mes parens blâmaient mes propos et condamnaient ma conduite. Un sommeil assez tranquille suivit cet état de crise amoureuse, pendant lequel je n'éprouvai que du plaisir : ma raison, qui revint, me rendit tous mes maux. Je méditai sur leur cause; je la reconnus, et sans oser la combattre, je m'écriai avec Job : *Lux cur data misero?* ..

bation et de surabondance vitale des organes de la reproduction, sans être poussé aussi loin, occasionne une foule de symptômes spasmodiques et nerveux, qui, sous le nom d'hystérisme, constituent plusieurs maladies et indispositions qui dérivent évidemment des circonstances de célibat et des effets d'une douloureuse virginité. Cette vive réaction, que l'on attribue plus spécialement à l'*utérus*, va même jusqu'à produire une sorte d'épilepsie utérine qui se guérit par le mariage, dont les effets rétablissent l'équilibre entre toutes les fonctions, au moyen de l'exercice convenable et de l'emploi d'un organe dont l'excès d'irritabilité portait le trouble dans tout le système.

D'autres phénomènes très-variés peuvent être rapportés à la même cause; et quelques médecins qui ont rassemblé dans des dissertations particulières différentes observations sur les maladies occasionnées par le célibat, ou par les jouissances incomplètes et superficielles du cloître, en ont présenté un catalogue effrayant.

On pourrait multiplier ici les exemples.

Hoffmann nous a conservé dans ses ouvrages, l'histoire d'une religieuse qui fut sujète pendant long-tems à des accès d'hystérisme, qui ne cessaient que par un excitement des organes

primitivement affectés, et dont la force d'irritabilité accumulée et concentrée par la continence, avait besoin d'être employée et dépensée par les impressions du plaisir. Tissot a cité un autre exemple non moins remarquable : c'est celui d'une jeune fille qui, forte de sa religion et de ses préjugés, résistait au tempéramment le plus érotique, mais qui était sujète à des jouissances involontaires, et souvent déterminées par la seule odeur de son confesseur, que d'ailleurs sa décrépitude et son aspect hideux rendaient moins propres à rallumer les feux de l'amour qu'à les éteindre.

Malgré la destruction des ordres religieux et les changemens opérés dans les mœurs, les médecins ont encore souvent l'occasion de constater par plusieurs exemples, les effets dangereux et le désordre qui résultent d'une oisiveté absolue, ou d'un emploi non convenable des organes de reproduction chez les femmes. D'un autre côté les premières jouissances, la conception, la grossesse, l'accouchement deviennent souvent des phénomènes critiques pour plusieurs maladies : quelquefois même l'appareil féminin acquiert à l'insçu de plusieurs femmes un empire, un excès de vitalité qui devient pour elles la source de plusieurs indispositions. Cet appareil, dans d'autres

circonstances, réagit plus fortement à différentes époques, au moment de la puberté, lors de chacune des révolutions menstruelles, dans le tems critique : enfin si, comme l'a dit Thomas, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujéties à des maux qui ne sont que pour elles, c'est en partie à la réaction des organes générateurs, et principalement aux irradiations de l'*utérus* qu'il faut attribuer ce surcroît d'infirmités : c'est aussi de la même cause que nous ferons dépendre, dans la suite, plusieurs particularités de l'intelligence et des passions des femmes; et nous ne craignons point d'assurer, que dès le moment où les organes qui caractérisent essentiellement ces êtres si aimables et si sensibles, jouissent avec plénitude de toutes leurs forces vitales, la femme ne cesse d'être en leur puissance qu'au moment où, devenue inhabile à la vie de l'espèce, elle a subi impunément la révolution de son dernier âge, et use paisiblement alors la vie individuelle que la nature lui abandonne, et pendant la durée de laquelle les femmes diffèrent moins, sous tous les rapports, du sexe opposé.

Ici se termine notre parallèle et notre physiologie comparée des deux sexes. Les différences, les traits particuliers qu'ils ont fait ressortir sont

très-nombreux ; et il résulte évidemment de leur exposition, que la femme, comme nous l'avions d'abord avancé, est femme par toutes ses parties, sous tous les points de vue ; que son type et ses caractères, mieux exprimés à la vérité dans la structure et les fonctions des organes reproducteurs, se retrouvent néanmoins dans ses formes extérieures, dans ses mouvemens, dans son mode de sensibilité, dans le son de sa voix, dans son atmosphère ; enfin, dans sa manière de jouir et de souffrir, dans le rythme et les traits de ses maux physiques, de son intelligence, et de ses passions.

ADDITION AU CHAPITRE II.

DE L'HERMAPHRODISME ET DE SES APPARENCES.

Après avoir comparé les deux sexes, et fait connaître les traits les plus remarquables de l'organisation qui est propre à chacun d'eux, il nous reste à examiner si la nature, dont la puissance ne saurait être, sans doute, ni bornée ni calculée, a réuni et confondu quelquefois les attributs de l'homme et de la femme dans le même individu, et formé un androgyne humain, un véritable hermaphrodite? Cette question est loin d'être étrangère à notre sujet; elle en fait évidemment partie, et son examen, qui ne doit pas se borner à satisfaire une vaine curiosité, intéresse également le naturaliste et le philosophe, et peut d'ailleurs servir à éclairer la médecine légale sur la grande et importante question de l'impuissance et de la stérilité.

Les artistes grecs, cherchant à combiner les beautés et les propriétés des deux sexes dans un même sujet, pour ajouter, sans doute, à l'effet de leurs compositions, ont présenté avec toute la magie du ciseau des figures d'hermaphrodites.

On distingue sur-tout, parmi ces sortes de productions idéales, les deux belles statues couchées de la galerie de Florence. On cite également la petite statue d'hermaphrodite de la villa Albani, celle de la villa Borghese, qui est la plus admirable, et aussi une autre statue debout, dans une attitude obscène, et occupée à montrer qu'elle participe des deux sexes (1).

Ces monumens ne fournissent, sans doute, aucune preuve décisive en faveur de l'existence des androgynes humains. Produits heureux, créations admirables de l'art, aucun fait, aucune observation bien constatée ne prouvent qu'ils aient eu leurs analogues ou leurs modèles dans la nature. Winckelmann lui-même, qui d'ailleurs admet l'hermaphrodisme, classe les chef-d'œuvres que nous venons de citer parmi les beautés idéales, en avouant que, suivant les apparences, peu d'artistes auraient pu avoir à leur disposition de semblables modèles.

---

(1) Toutes ces statues d'hermaphrodites sont hommes par les apparences extérieures des organes de la génération, et femmes par la forme d'un sein virginal, par les traits du visage, l'élégance de la taille, la mollesse et la douceur des contours. *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, éd. *in-4°.*, tom. Ier. pag. 364.

La fable d'hermaphrodite et de Salmacis n'est pas plus concluante : on peut la regarder comme un emblême, comme une allégorie, et même peut-être comme une simple fiction. . . . Des exemples d'hermaphrodisme ont cependant été rapportés par différens auteurs.

Suivant Favorin, d'Arles, le rhéteur Philostrate, qui vivait du tems de l'empereur Adrien, réunissait les attributs des deux sexes. Mollerus croit aussi aux androgynes humains, et prétend appuyer son sentiment par des observations. Sculrig, dans sa spermatologie, rapporte également des cas d'hermaphrodisme. L'auteur d'un journal anglais ayant pour titre : *The Critical Review*, assure avoir lu la description authentique d'une réunion bien complète de tous les caractères de l'un et de l'autre sexe dans le même individu : enfin, deux anatomistes, membres de l'Académie des Sciences, ont, suivant le D. Pinel qui les cite, observé une fois et constaté l'exemple d'un androgyne dont les organes doubles étaient habiles à une double fonction.

Le véritable hermaphrodisme, la faculté d'engendrer seul, ou même de figurer tour-à-tour comme mâle et comme femelle dans l'œuvre de reproduction, auraient-ils donc réellement existé ? Et la nature qui, dans le tableau de ses productions, présente tous les possibles,

aurait-elle réalisé cette singulière réunion d'attributs, et rendu quelques espèces susceptibles d'une génération solitaire ?

On peut répondre affirmativement à cette question pour plusieurs espèces placées hors de la grande série que composent les animaux à sang rouge et à squelette intérieur ; en commençant ces observations par les plantes, qui sont les êtres vivans dont l'organisation est la moins compliquée, les exemples d'hermaphrodisme se présentent en foule.

C'est à cette extrémité de la chaîne des êtres animés que tous les moyens et tous les modes de génération sont employés. Ici des reproductions s'opèrent par bouture ; plus loin, un petit nombre d'époux environnent un pistil ; dans d'autres cas, c'est une sultane que pressent des étamines sans nombre. Souvent les deux sexes sont rassemblés dans une même corolle ou couche nuptiale ; quelquefois séparés par de grandes distances, ils ne communiquent entr'eux que par le ministère des vents ; et les fleurs sont réellement fécondées par les zéphirs. Seul enfin, dans plusieurs espèces désignées sous le nom de *monoïques*, le même individu, complètement hermaphrodite, rassemble des organes mâles et femelles. Presque toutes les cryptogames, dont

Linné n'a pu dévoiler les amours, sont dans ce cas, selon Necker.

Dans les animaux à sang blanc, dont plusieurs espèces sont, comme les plantes, susceptibles de tous les modes de reproduction, les exemples d'hermaphrodisme sont également nombreux. Le limaçon est dans ce cas : des organes mâles et femelles, bien conformés, sont réunis dans le même individu ; mais si cette conformation le dispense du besoin d'une femelle, elle ne le rend pas néanmoins capable de se féconder seul, et sans le secours d'un accouplement et des spasmes du plaisir, qui en sont l'heureux effet. Cet animal singulier, auquel la nature n'a pas donné de compagne, recherche un compagnon, l'épouse, et une fécondation réciproque se trouve le résultat de cette union. Cette variété d'hermaphrodisme devrait être distinguée par une dénomination particulière.

Les huîtres, les étoiles de mer, les oursins, etc. sont plus complètement hermaphrodites, et se reproduisent sans le concours d'aucune espèce d'accouplement : dans les pucerons, comme une seule fécondation suffit pour plusieurs générations, les individus procréés jusqu'à l'époque où un nouvel accouplement devient nécessaire,

sont aussi des androgynes ; et dans cette circonstance, l'histoire de la nature nous présente des vierges-mères et des parens célibataires.

Dans les animaux à sang rouge, et principalement dans l'homme, tout change sous le rapport de la génération, comme sous le rapport des autres fonctions qui constituent la vie des individus. L'hermaphrodisme complet ne s'observe plus. Des déplacemens d'organes, des conformations vicieuses, différentes monstruosités, des organes mâles à peine ébauchés, ou quelques parties de l'appareil féminin trop saillantes, peuvent à la vérité en imposer, simuler l'hermaphrodisme, tromper même des observateurs instruits; comme dans le cas des auteurs que nous avons cités, et qui prétendent avoir rencontré le prodige dont, jusqu'à l'époque présente, aucun fait bien constaté ne prouve la réalité. L'esprit de critique fait apprécier à leur juste valeur ces singularités, desquelles l'ignorance, l'amour du merveilleux et la crédulité déduisent les plus ridicules conséquences. J'ai vainement consulté, dit le philosophe Diderot, les Aldrovandes, Gaps-Bauhin, Zachias, Hoffhayen, etc. pour m'éclairer sur la question importante de l'hermaphrodisme; Riolan et Parsons m'ont seuls présenté cet objet sous son véritable point de

vue : et en effet, la conséquence à tirer des ouvrages de ces deux anatomistes, est que dans l'homme il n'a point encore existé de véritable hermaphrodite. On pourrait peut-être ajouter que sa production n'est pas même dans l'ordre des possibles. A un certain degré de l'échelle des êtres organisés, la nature a un type plus constant ; elle le modifie de toutes les manières, mais sans jamais l'altérer en totalité ; fidelle à des lois qu'elle s'est elle-même prescrites, elle ne confond pas les attributs des êtres et leurs marques distinctives. Dans l'homme, elle déguise assez souvent, pendant un certain espace de tems, la physionomie sexuelle d'un individu ; mais les dispositions, les formes équivoques disparaissent à une époque de la vie à laquelle tous les caractères du sexe se prononcent davantage ; où même des dispositions qui avaient trompé le vulgaire sont appréciées par les hommes instruits, et rapportées au type dont, souvent, elles ne sont qu'une modification légère, une simple altération. Alors, comme dans plusieurs autres circonstances, le merveilleux disparaît et s'évanouit à la lumière d'un examen approfondi et d'une sage observation.

Des faits nombreux et variés ont souvent constaté ces différentes méprises, et dévoilé les

véritables attributs sexuels des individus que l'on avait regardés comme androgynes, ou auxquels on avait supposé un sexe différent de celui dont la nature leur avait départi les organes et les facultés.

Voici quelques-uns de ces phénomènes qui nous ont paru dignes de piquer la curiosité et de fixer l'attention : leur exposition est en partie un extrait de l'ancienne Encyclopédie, à l'article *hermaphrodite.*

Que la nature puisse cacher quelquefois la femme sous le dehors d'un homme, ce dehors, cette écorce extérieure, cette apparence n'en impose point aux gens éclairés, et ne constitue point dans cette femme le sexe masculin. Qu'il y ait eu des hommes qui ont passé pour femme, c'est certainement par des caractères équivoques; mais la surabondance de vie, source de la force et de la santé, ne pouvant plus être contenue au dedans, dans l'âge qui est la saison des plaisirs, cherche dans cet âge heureux à se manifester au dehors, s'annonce et y parvient effectivement. C'est ce qu'on vit arriver à la prétendue fille Italienne qui devint homme du tems de Constantin, au rapport d'un Père de l'Eglise. Dans cet état vivifiant de l'humanité, le moindre effort peut faire sortir des parties qu'on n'avait

point encore vues : témoin Marie Germain, dont parle Paré, qui, après avoir sauté un fossé, parut homme à la même heure, et ne se trouva plus du sexe sous lequel on l'avait connue.

Les prétendus hommes hermaphrodites qui ont l'écoulement menstruel, ne sont que de véritables filles, dont Colombus dit avoir examiné les parties naturelles internes, sans y avoir rien trouvé d'essentiel qui fût différent des parties naturelles des autres femmes. Ce petit corps rond, caverneux, si sensible, qui est situé à la partie antérieure de la vulve, a presque toujours fait qualifier d'hermaphrodites des filles qui, par un jeu de la nature, avaient ce corps assez long pour en abuser. Le même Colombus dont nous avons parlé a vu une Bohémienne qui lui demanda de retrancher ce corps, et d'élargir le conduit de sa pudeur, pour pouvoir, disait-elle, recevoir les embrassemens d'un homme qu'elle aimait.

L'hermaphrodite nègre, d'Angola, qui a fait tant de bruit à Londres au milieu de ce siècle, était une femme qui se trouva dans le cas de la Bohémienne de Colombus ; et ce cas est moins rare dans les pays brûlans d'Afrique et d'Asie que parmi nous.

La fameuse Marguerite Malaure eût passé

pour un hermaphrodite indubitable, sans Saviard. Elle vint à Paris en 1693, en habit de garçon, l'épée au côté, le chapeau retroussé, et ayant tout le reste de l'habillement de l'homme; elle croyait elle-même être hermaphrodite; elle disait qu'elle avait les parties naturelles des deux sexes, et qu'elle était en état de se servir des unes et des autres. Elle se produisait dans les assemblées publiques et particulières de médecins et de chirurgiens, et elle se laissait examiner pour une légère gratification à ceux qui en avaient la curiosité.

Parmi ces curieux qui l'examinaient, il y en avait sans doute plusieurs qui, manquant de lumières suffisantes pour bien juger de son état, se laissèrent entraîner à l'opinion la plus commune qu'elle leur inspirait de la regarder comme un hermaphrodite. Il y eut même des médecins et des chirurgiens d'un grand nom qui assurèrent hautement qu'elle était réellement telle qu'elle se disait être, et justifièrent par leurs certificats, que l'on peut avoir acquis beaucoup de réputation en médecine et en chirurgie, sans avoir un grand fonds de connaissances solides et de véritable capacité.

Enfin, M. Saviard se trouvant presque le seul homme de l'art qui fût incrédule, se rendit

aux pressantes sollicitations que lui firent ses confrères d'examiner ce prodige en leur présence. Il ne l'eut pas plutôt vu, qu'il leur déclara que ce garçon avait une descente de matrice ; en conséquence, il réduisit cette descente, et la guérit parfaitement. Ainsi l'énigme inexplicable d'hermaphrodisme dans ce sujet se trouva développée plus clair que le jour. Marguerite Malaure, rétablie de sa maladie, présenta au roi sa requête très-bien écrite, pour obtenir la permission de reprendre l'habit de femme, malgré la sentence des capitouls de Toulouse qui lui enjoignait de porter l'habit d'homme.

Dans plusieurs circonstances, certaines conformations où les types ordinaires sont beaucoup plus altérés, de véritables monstruosités simulent, jouent davantage l'hermaphrodisme, et présentent une ébauche, un exemplaire imparfait d'un double appareil d'organes de reproduction : le sexe mâle prédomine néanmoins le plus souvent chez ces sortes d'individus, et l'ambiguité dépend ordinairement d'une séparation des testicules, du dérangement de quelques autres pièces de l'appareil masculin, et quelquefois de l'addition d'une cavité cellulaire, d'une sorte de poche qui paraît répondre au vagin et à l'*utérus*. On

a rencontré aussi dans l'intérieur de l'abdomen un assemblage bizarre d'organes mâles et d'organes femelles, sans que les apparences extérieures fissent soupçonner de monstruosité. Tel est l'exemple du soldat observé par Petit, de Namur. Cette espèce de prodige offrait l'apparence d'un hermaphrodisme intérieur ; et une dissection soignée y fit découvrir des testicules qui n'étaient pas sortis de l'abdomen, une apparence d'*utérus*, de vagin et de trompes utérines; enfin, des rudimens, un simulacre d'appareil féminin.

Ces conformations vicieuses, ces monstruosités qui présentent toutes les apparences d'une réunion bizarre d'attributs sexuels, se présentent plus ordinairement à l'extérieur, où elles occasionnent des méprises, et déguisent le type dont elles sont un accident et une dégradation. Parmi ces cas, un des plus fréquens est celui où le prétendu hermaphrodite n'est qu'un mâle impuissant dont le canal de l'urètre a subi une déviation, et vient s'ouvrir à la région du périné, pour s'y terminer par une fente tendre, rouge, et assez étendue pour avoir quelque analogie avec un des caractères extérieurs de l'autre sexe. Cette sorte de monstruosité a été bien observée par Aristote dans les boucs, et se rencontre assez souvent parmi les béliers, qui sont une

espèce voisine et affiliée. Des individus de l'espèce humaine l'ont aussi présentée ; et alors, comme la verge est imperforée, et que les routes de la liqueur séminale ne répondent point aux voies qu'elle doit parcourir pour opérer la fécondation, ces monstres ne peuvent engendrer ; et la stérilité de leurs mariages, s'ils en contractent malgré leur conformation vicieuse, dépend sûrement de cette monstruosité.

Les béliers qui se trouvent dans ce cas, et qui sont également stériles, paraissent encore plus analogues à leurs femelles par la réunion des conduits de la semence, qui forme un canal plus large que dans l'état naturel, et qui simule de cette manière une sorte de vagin dont l'ouverture répond à l'urètre. On trouvera quelqu'analogie entre cette disposition et celle que le citoyen Pinel a fait connaître dans le Mémoire dont nous avons déjà parlé, et dont nous croyons devoir emprunter le fragment qui suit :

« On n'a aucuns faits avérés, dit Buffon, au sujet des hermaphrodites ; et la plupart de ceux qu'on a cru être dans ce cas, n'étaient que des femmes dans lesquelles certaines parties avaient pris trop d'accroissement : l'exemple suivant va faire connaître un de ces jeux singuliers de la nature, qui est d'un genre bien

différent de ceux dont parle Buffon. Le sujet est un jeune homme d'environ seize ans, qui est venu à Paris en 1785, et qui était né en Bourgogne. Il se rendit à des séances particulières de plusieurs académies de Paris, et même dans des sociétés particulières. Je l'examinai avec soin, et voici les principales singularités qu'il m'offrit dans sa conformation sexuelle extérieure ».

» Le membre viril a la forme ordinaire de celle d'un jeune homme de son âge, à cela près qu'il n'a point d'ouverture à son extrémité, et qu'on doit présumer qu'il manque de conduit intérieur. Ce membre viril a peu de longueur, par une circonstance particulière de la situation des deux testicules. En effet, ces deux corps glanduleux ne se trouvent point dans la capacité destinée à les recevoir, qui est le *scrotum*; mais ils sont comme retenus, après leur sortie des anneaux abdominaux, et forment aux deux côtés du pubis deux éminences saillantes. Le *scrotum*, par l'absence de ces deux organes, a peu de capacité; mais ce qu'il y a de singulier, et ce qui donne à ce mâle une apparence de sexe féminin, c'est la division de ses bourses en partie gauche et en partie droite, par une fente qui a l'étendue ordinaire de la vulve dans la femme, et qui a plus d'un pouce de profondeur ».

» En séparant les lèvres de cette division contre nature, pour en examiner l'intérieur, on ne voit aux deux côtés aucune inégalité, ni aucune des parties qui caractérisent le sexe de la femme, comme le clitoris, les nymphes, l'ouverture du vagin ; mais le fond de cette fente paraît terminé par une espèce de couture ou de raphé, excepté dans la partie du fond de la fente la plus voisine de l'anus, car c'est-là qu'on trouve le méat urinaire. Ce conduit de l'urine, au lieu donc d'être vers la partie supérieure du sillon qui divise les bourses, ce qui offrirait une ressemblance de plus avec les parties naturelles de la femme, est situé vers la commissure inférieure de la fente, et n'est guère qu'à un pouce de distance de l'anus : on voit donc que l'urètre, au lieu de s'ouvrir à l'extrémité du membre viril comme dans l'état naturel, n'a que très-peu d'étendue, et que ce jeune homme rend l'urine comme les femmes, à cela près que le conduit est situé beaucoup plus inférieurement. Il est bien naturel que des personnes qui n'ont point de connaissances précises d'anatomie se soient méprises sur le vrai caractère du sexe de cet individu, et on ne doit point être surpris qu'il ait porté des habits de femmes avant

d'arriver à Paris, pendant qu'il a pris des habits d'hommes dans la capitale ».

» Cet individu n'a point encore de barbe ; mais le poil dont le pubis commence à être ombragé, annonce l'époque de la puberté. Il rapporte qu'il éprouve souvent des desirs à l'approche des personnes du sexe avec le signe extérieur de la virilité ; mais on voit en même-tems qu'il est inhabile à propager son espèce, car en supposant que les testicules, les canaux déférens, et les vésicules séminales, soient dans l'état naturel, ce qu'on ne pourra reconnaître avec certitude qu'après sa mort, la liqueur spermatique ne peut point avoir d'issue, puisque la verge est imperforée, ou que si on suppose que le conduit par lequel il rend l'urine est vraiment l'urètre, il s'agirait encore de savoir si on y trouve le *montanum* avec les orifices des conduits éjaculateurs. Dans ce dernier cas même, la semence ne serait propre à s'écouler que par une espèce de suintement, et ne pourrait être nullement dardée suivant les vues de la nature, pour la reproduction de l'espèce ; au reste, il y a une foule de points sur la forme et la disposition intérieure des organes de la génération, sur lesquels on ne pourra acquérir des

lumières qu'après sa mort. On ne peut même avoir de certitude qu'à cette époque, sur le caractère exclusivement mâle, que tous les signes semblent maintenant annoncer ».

Maret, de Dijon, a fait connaître un autre exemple assez remarquable d'une combinaison, d'un mélange d'organes mâles et femelles dont la réunion et le monstrueux assemblage déterminaient une impuissance bien décidée.

L'exemple de monstruosité que le C. Giraud, chirurgien en second au grand Hospice d'Humanité, a fait modeler, et dont il a donné la description dans le journal de la Société de Médecine du Louvre, se rapproche du fait exposé dans l'observation de Maret; il paraît seulement plus bizarre. L'individu qui l'a fourni était essentiellement un individu mâle, et offrait les apparences du sexe opposé, moins par une addition d'organes, que par la distribution inaccoutumée des pièces diverses de l'appareil masculin. Il fut reçu dans la société comme femme, et se trouva uni par un lien volontaire avec un homme qui a rempli long-tems auprès de lui les fonctions de mari. Ce singulier personnage vint au grand Hospice d'Humanité pour s'y faire traiter d'une maladie dont il mourut. Livré alors

aux recherches anatomiques, il offrit à l'extérieur un assemblage monstrueux de caractères mâles et femelles. Le buste était entièrement masculin ; des poils durs et très-analogues à la barbe couvraient le menton ; le cou était gros, la poitrine large, le sein légèrement renflé, et les mamelons parfaitement semblables à ceux des hommes.

L'autre moitié du corps, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, faisait contraste avec le buste ; les formes de toute l'extrémité moins exprimées et plus délicates, les fesses mieux arrondies, le bassin plus évasé, et les cuisses, plus écartées, présentaient un assemblage de caractères féminins très-marqués. Les parties extérieures de la génération offraient un membre viril imperforé, deux testicules, une apparence de vulve qui conduisait à un canal vulvo-utérin, dont l'entrée était garnie de tubercules qui semblaient former les débris de l'hymen.

En se bornant à cet examen superficiel, on aurait pu conclure que l'individu qui en faisait le sujet était complètement hermaphrodite. L'observation de Maret présente un phénomène analogue.

Une recherche plus approfondie donna pour

résultat, que les testicules étaient bien organisés; que les vésicules séminales manquaient d'une partie importante (1); que le vagin se terminait par un cul-de-sac, et qu'enfin toutes les particularités de cette conformation monstrueuse, loin de donner un double sexe à l'individu qui la présentait, le condamnaient au contraire à une triste neutralité (2).

---

(1) Les utricules.

(2) *Voy.* le journal de *Médecine*, rédigé par Sédillot, tome II, page 319, et la description de la Planche que nous avons consacrée à l'exposition de cette monstruosité.

véritables attributs sexuels des individus que l'on avait regardés comme androgynes, ou auxquels on avait supposé un sexe différent de celui dont la nature leur avait départi les organes et les facultés.

Voici quelques-uns de ces phénomènes qui nous ont paru dignes de piquer la curiosité et de fixer l'attention : leur exposition est en partie un extrait de l'ancienne Encyclopédie, à l'article *hermaphrodite*.

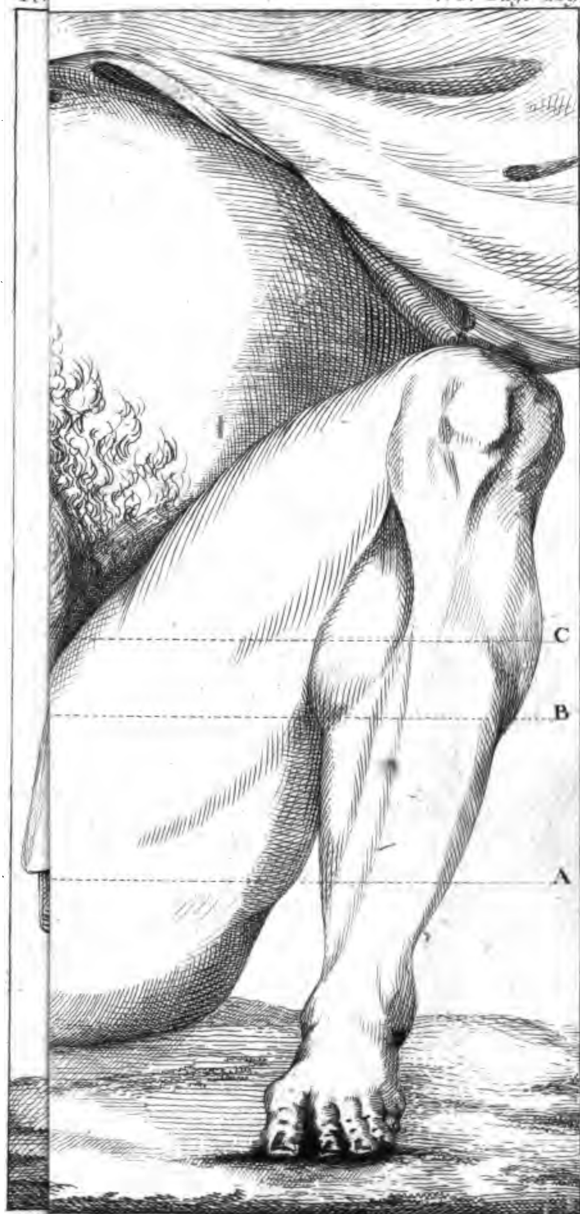
Que la nature puisse cacher quelquefois la femme sous le dehors d'un homme, ce dehors, cette écorce extérieure, cette apparence n'en impose point aux gens éclairés, et ne constitue point dans cette femme le sexe masculin. Qu'il y ait eu des hommes qui ont passé pour femme, c'est certainement par des caractères équivoques; mais la surabondance de vie, source de la force et de la santé, ne pouvant plus être contenue au dedans, dans l'âge qui est la saison des plaisirs, cherche dans cet âge heureux à se manifester au dehors, s'annonce et y parvient effectivement. C'est ce qu'on vit arriver à la prétendue fille Italienne qui devint homme du tems de Constantin, au rapport d'un Père de l'Eglise. Dans cet état vivifiant de l'humanité, le moindre effort peut faire sortir des parties qu'on n'avait

point encore vues : témoin Marie Germain, dont parle Paré, qui, après avoir sauté un fossé, parut homme à la même heure, et ne se trouva plus du sexe sous lequel on l'avait connue.

Les prétendus hommes hermaphrodites qui ont l'écoulement menstruel, ne sont que de véritables filles, dont Colombus dit avoir examiné les parties naturelles internes, sans y avoir rien trouvé d'essentiel qui fût différent des parties naturelles des autres femmes. Ce petit corps rond, caverneux, si sensible, qui est situé à la partie antérieure de la vulve, a presque toujours fait qualifier d'hermaphrodites des filles qui, par un jeu de la nature, avaient ce corps assez long pour en abuser. Le même Colombus dont nous avons parlé a vu une Bohémienne qui lui demanda de retrancher ce corps, et d'élargir le conduit de sa pudeur, pour pouvoir, disait-elle, recevoir les embrassemens d'un homme qu'elle aimait.

L'hermaphrodite nègre, d'Angola, qui a fait tant de bruit à Londres au milieu de ce siècle, était une femme qui se trouva dans le cas de la Bohémienne de Colombus ; et ce cas est moins rare dans les pays brûlans d'Afrique et d'Asie que parmi nous.

La fameuse Marguerite Malaure eût passé



J. M.

présente les apparences de l'hermaphrodisme.

CHAPITRE III.

ANALYSE DE LA BEAUTÉ.

INVOCATION A LA BEAUTÉ, par *Delille*. Son éloge par *Montagne*. Existe-t-il des combinaisons de formes et d'effets auxquelles on puisse rapporter invariablement l'idée du beau ? Développement de l'opinion de quelques philosophes qui ont pensé que cette idée était relative et arbitraire.

Réfutation de cette opinion, objet d'un 1er. ARTICLE, dans lequel on indique, 1°. la situation convenable pour juger le beau ; 2°. les causes de diversité et d'erreur dans les jugemens relatifs à la beauté.

Ces causes sont rapportées à l'ignorance, aux préjugés, à l'effet des premières habitudes, à l'influence de l'association des idées, à celle de l'âge, et enfin à l'état morbifique de l'organe intellectuel.

ARTICLE II. *Modèles qui réunissent tous les élémens, tous les attributs de la beauté.* Description de l'Apollon : traduction libre de Winckelmann : un passage de Dupaty sur le même chef-d'œuvre ; de la Vénus de Médicis par le même. Sentiment profond, réfléchi, éclairé de Winckelmann sur cette Vénus.

ARTICLE III. *Élémens et conditions de la beauté.*

De ces élémens et de ces conditions, considérés dans les attributs généraux de position, de grandeur, de proportion, de couleur, d'expression. Quelques vues sur l'effet de la nature des lignes qui se dessinent à la surface du corps, et sur l'effet des caractères extérieurs de l'âge le plus favorable à la beauté.

Des autres élémens de la beauté fournis par la conformation régulière des différentes parties. Développement très-étendu du crâne; son effet, et ce qu'il indique au physiologiste. Beauté de la tête en général et de ses différentes parties. De la beauté du col; du torse. De l'heureuse conformation de la poitrine chez les femmes; des proportions et de la forme du sein. Des dispositions que doivent présenter les épaules, l'abdomen et la taille. Des membres. De la beauté des mains, de celle du bras et de l'avant-bras; du genre d'attrait des membres inférieurs, des pieds, de la jambe, de la cuisse et des reliefs qui unissent cette dernière avec le torse par des formes, dont les deux grands défauts sont communément la sécheresse et l'exagération. Fragment de l'Arioste sur la beauté d'Alcine et sur celle d'Olimpie.

ARTICLE IV. *Du beau idéal, et de ce qui paraît essentiellement constituer la beauté.*

Du beau idéal. Progrès successifs de l'art pour arriver à cet idéal; des dispositions qui en forment le caractère sublime. Les anciens artistes se sont-ils bornés à une

imitation choisie de la nature? Trait principal, angle facial, qu'ils ont agrandi; ce qui en est résulté. Distinction des têtes idéales et des têtes individuelles.

Examen de ce qui paraît essentiellement former le sentiment de la beauté, soit individuelle, soit idéale. Sensation directe, jouissance optique déterminées d'abord par les lignes, les formes, les combinaisons de lignes et de formes auxquelles se rapporte l'idée de la beauté.

1°. De la nature des lignes et des formes qui dans un tems donné font éprouver à l'œil un plus grand nombre de sensations agréables.

Combinaison de ces lignes et de ces formes, d'où résultent les principes fondamentaux de la beauté; savoir la convenance, la symétrie, la variété, la simplicité, l'unité et la complication : tous ces principes de beauté dans le type de la femme et de l'homme bien conformés.

De quelle manière on les fait valoir, ou on les augmente par les costumes.

Appel des idées qui naissent à l'aspect de la beauté, considéré comme une autre source du plaisir que cet aspect fait éprouver.

Rapports de la perfection extérieure avec la perfection générale et le développement des plus admirables facultés. Ce que serait un individu dont le mode d'existence répondrait à la beauté sublime de l'Apollon.

ARTICLE V. *Patrie de la beauté.* Effets du clima sur la perfection des formes. Entre quels degrés de

latitude la nature finit-elle avec plus de soin le type de l'homme : points principaux de cette zone propice à l'espèce humaine ; où l'on rencontre plus généralement des modèles d'une beauté accomplie.

Circonstances qui influent sur le développement de la beauté.

INVOCATION A LA BEAUTÉ.

TOI que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis du ciel et règnes sur les mondes ;
Toi qu'après la bonté l'homme chérit le mieux ;
Toi qui naquis un jour du sourire des Dieux,
Beauté, je te salue! . . . .
. . . .
Source de volupté, de délices, d'attraits,
Sur trois règnes divers tu répands tes bienfaits ;
Tantôt loin de nos yeux, dans les flancs de la terre,
En rubis enflammés tu transformes la pierre ;
Tu donnes en secret leurs couleurs aux métaux,
Au diamant ses feux, et leur lustre aux cristaux.
Au sein d'Antiparos, tu filtres goutte à goutte
Tous ces glaçons d'albâtre ornement de sa voute,
Edifice brillant, qui dans ce noir séjour
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour ;
Tantôt nous étalant ta pompe éblouissante,
Pour colorer l'arbuste, et la fleur et la plante,
D'or, de pourpre, d'azur tu trempes tes pinceaux ;
C'est toi qui dessinas ces jeunes arbrisseaux,

Ces élégans tilleuls, et ces platanes sombres
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.
Dans le monde animé quelles sont tes faveurs !
L'insecte dans la fange est fier de ses couleurs.
Ta main du paon superbe étoila le plumage :
D'un souffle tu créas le papillon volage,
Ta main au tigre horrible, au lion indompté
Donna leur menaçante et sombre majesté.
Tu départis aux fleurs la souplesse, la grace.
Tu te plus à parer le coursier plein d'audace,
Qui relevant sa tête et cadençant ses pas,
Vole, cherche les prés, l'amour et les combats.
A l'aigle, au moucheron tu donnas la parure ;
Mais tu traitas en roi, le roi de la nature.
L'homme seul eut de toi ce front majestueux,
Ce regard tendre et fier, noble, voluptueux,
Du sourire et des pleurs l'intéressant langage ;
Et sa compagne, enfin, fut ton plus bel ouvrage.
Pour elle tu choisis les trésors les plus doux,
Cette aimable pudeur qui les embellit tous,
Tout ce qui porte au cœur, l'attendrit et l'enflamme,
Et les graces du corps, et la douceur de l'ame (1).

C'est ainsi que s'exprime le poëte ; mais ce beau qu'il fait sentir, et dont il proclame les

(1) Fragment du poëme de l'*Imagination*, par Delille. Le passage suivant, de Montagne, présente

charmes et l'empire, quelles en sont la nature, l'essence, et comment le définir?

On peut appliquer à la beauté, dit Winckelmann, ce mot de Cicéron sur la divinité : « Qu'il est plus aisé de s'expliquer sur ce qui

---

un autre éloge de la beauté, beaucoup plus direct : « Je ne puis dire assez souvent, combien j'estime la beauté, qualité puissante et advantageuse. Socrate l'appelait une courte tyrannie ; et Platon le privilége de nature : nous n'en avons point qui le surpasse en crédit. Elle tient le premier rang au commerce des hommes ; elle se présente au-devant, séduit et préoccupe notre jugement, avec grande authorité et merveilleuse impression. Phryne perdoit sa cause entre les mains d'un excellent advocat, si ouvrant sa robbe, elle n'eust corrompu ses juges par l'esclat de sa beauté ; et je trouve que Cyrus, Alexandre, César, ces trois maîtres du monde ne l'ont pas oubliée à faire leurs grands affaires. Non à pas le premier Scipion. Un même mot embrasse en grec le beau et le bon. Et le St.-Esprit appelle souvent bons, ceux qu'il veut dire beaux. Je maintiendrois volontiers le rang des biens selon que portoit la chanson, que Platon dit avoir été triviale, prinse de quelqu'ancien poëte ; la santé, la beauté, la richesse. A celuy qui luy demandoit, pourquoi plus long-temps et plus souvent on hantoit les beaux : Cette demande, répliqua Aristote, n'appartient à être faite que par un aveugle ».

n'est pas elle, que de déterminer avec précision ce qui la constitue ».

Cette difficulté, l'inconstance, la variété des goûts et des sentimens sur les attributs et les caractères de la beauté ont déterminé plusieurs philosophes à refuser d'admettre qu'il existât certaines combinaisons de formes et d'effets auxquelles l'idée du beau dût être invariablement attachée (1). Voici leurs plus fortes objections.

(1) Montagne paraît avoir été déterminé par ces opinions diverses sur le genre d'attrait et de beauté, à ne regarder les idées du beau que comme des idées relatives et arbitraires. Voici comme il s'exprime : « Il est vraysemblable que nous ne sçavons guère, ce que c'est que beauté en nature et en général, puisque à l'humaine et notre beauté, nous donnons tant de formes diverses : de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous enfanterions les formes à nostre appétit.

Turpis romano belgicus ore color.

Les Indes la peignent noire et bazanée, aux lèvres grosses et enflées, au nez plat et large : et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les naseaux, pour le faire pendre jusqu'à la bouche, comme aussi la balieure de gros cercles enrichis de pierreries, si

Les idées du beau sont arbitraires, relatives. Elles varient chez les différens peuples, et changent comme les passions, les mœurs, les habitudes et les climats.

---

qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents jusques au-dessous des racines. Au Pérou, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les étendent autant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'aujourd'hui dit avoir veu en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel crédit, et de les charger de poisants joyaux; qu'à tous coups, il passait son bras vêtu au travers d'un trou d'oreille. Il est d'ailleurs des nations qui noircissent les dents avec grand soin, et ont à mépris de les voir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non-seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase, mais assez ailleurs, et qui plus est en certaines contrées glaciales, comme dit Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautéz, la petitesse du front, et où elles se font le poil par-tout le reste du corps, elles le nourrissent au front et peuplent par art; et ont en si grande recommandation la grandeur des tétins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans pardessus l'espaule ».

Plusieurs autres philosophes ont partagé cette opinion de Montagne; et tout en reconnaissant des beautés morales absolues, ils ont refusé d'admettre un beau physique réel et indépendant du caprice, des premières habitudes ou de la prévention. Voltaire, sur-tout, a

Ce qui nous paraît beau en Europe, déplaît dans d'autres lieux ; et des dispositions que nous regardons comme monstreuses, sont pour certains peuples des caractères de beauté.

Interrogez, dit Voltaire, un Nègre de Guinée ; le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épatté.

La coquetterie de plusieurs peuplades les porte à se mutiler, à se défigurer, à agrandir leurs

---

adopté ce sentiment, et l'a défendu d'une manière plus piquante que persuasive. Le fragment suivant de son *Dictionnaire Philosophique* pourra nous en convaincre :

BEAU. DICT. PH.

« Puisque nous avons cité Platon sur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer ? On sera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans ».

« L'homme expert dans les mystères sacrés, quand » il voit un beau visage décoré d'une forme divine, » ou bien quelque espèce incorporelle, sent d'abord » un frémissement secret, et je ne sais quelle crainte » respectueuse ; il regarde cette figure comme une » Divinité. . . . . Quand l'influence de la beauté entre » dans son âme par les yeux, il s'échauffe ; les ailes » de son âme sont arrosées ; elles perdent leur dureté » qui retenait leur germe ; elles se liquéfient ; ces

bouche, leurs oreilles, à applatir leur front, à noircir leur peau, à la couvrir des stigmates d'un supplice volontaire.

Nous ferions ainsi la laideur, dit Montagne.

Chez les nations civilisées différentes causes peuvent aussi faire varier les opinions sur l'ensemble des traits qui constituent la beauté. La célèbre Ninon regardait la Place Royale comme une très-belle place, parce que son amant y avait un hôtel: tous les jours des figures irrégulières, et même communes, sont préférées à celles qu'il

---

» germes, enflés dans les racines de ses aîles, s'ef-
» forcent de sortir par toute l'espèce de l'ame, (car
» l'ame avait des aîles autrefois) etc. »

« Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de Platon; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau ».

« Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le tokalon? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun ».

« Interrogez le diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimathias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence au tokalon ».

plaît à l'amateur éclairé de juger belles et sublimes. Les artistes eux-mêmes font de semblables choix. Des dispositions qui nous paraissent défectueuses, sont des charmes, des attraits pour certaines personnes ; et l'on sait que Descartes préférait les femmes qui louchaient aux beautés les plus accomplies, parce que le strabisme était un des traits les plus remarquables de la femme qui fut le premier objet de ses tendres affections. Comment, au milieu de ces vicissitudes, de ces goûts divers, de ces opinions opposées, admettre des idées absolues de beauté ? Ne serait-ce pas donner une existence réelle à un fantôme qui prend les formes, les aspects les plus divers, et qui suit dans ses changemens tous les accidens et tous les caprices de l'imagination ?

Telles sont les plus fortes objections contre la réalité des combinaisons essentiellement belles. Pour les réfuter, il suffira, 1°. d'examiner les conditions nécessaires pour apprécier convenablement l'impression de ces combinaisons ; 2°. de rechercher les principales circonstances qui s'opposent à la rectitude de nos opinions et de nos jugemens sur la beauté.

ARTICLE Ier.

Conditions pour juger le beau, et analyse des causes d'erreur et de diversité d'opinion sur ce qui constitue la beauté.

Les conditions nécessaires pour prononcer sur les véritables attributs de la beauté, sont d'abord des organes, des sens et un cerveau bien disposés, une ame paisible, un jugement sain et entièrement soustrait à l'empire des illusions et à la tyrannie de certaines idées associées qui tendent à l'égarer. Il faut encore un esprit éclairé, une civilisation très-avancée, un goût formé par l'habitude des rapprochemens et de la comparaison ; enfin, les circonstances d'un climat tempéré, et sous l'influence duquel la nature moins variable, moins féconde en accidens, élabore, murit toutes ses productions, et donne à leurs formes en général, et à celles de l'homme en particulier, tout le développement, toute la perfection dont elles sont susceptibles (1).

(1) *Voy.* Winckelmann, *Histoire de l'Art*, t. Ier., *in*-4°., éd. de Jensen.

Il est évident qu'aucunes de ces conditions ne se rencontre dans les jugemens et les goûts bizarres que nous venons de citer, et que l'on oppose à la réalité des types essentiellement capables de faire naître l'idée de la beauté.

Les causes qui ne permettent pas à l'esprit de prononcer convenablement sur ces types, sont principalement l'ignorance, les préjugés et les premières habitudes; l'appel, la naissance involontaire de certaines idées latérales qui ont plus d'effet que la sensation directement occasionnée par les objets; enfin, la perversion et l'état morbifique de l'organe intellectuel.

L'influence de ces trois premières causes est sensiblement marquée dans les opinions et les sentimens des peuplades sauvages ou des nations encore très-peu civilisées, et chez lesquelles ce qui nous paraît repoussant et hideux, constitue des attributs et des caractères de beauté. Il est évident que des jugemens semblables ne prouvent rien contre la réalité du beau: et par exemple, quelle que soit la variété et la différence de ces jugemens, on ne pourra se refuser à regarder comme contraires à une nature humaine bien développée, et manifestée à l'extérieur par une heureuse combinaison de formes, les yeux obliquement situés des Chinois et des Japonais,

les formes volumineuses des Égyptiennes, les mamelles pendantes et prolongées qui distinguent les femmes chez plusieurs nations sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, les pommettes saillantes des Tartares, le nez écrasé et le profil affreux des Kalmoucs, les grosses lèvres et les yeux ronds des Négresses, ou la taille grossière et ramassée des habitans de ces régions glacées dans lesquelles, privés de l'action vivifiante de la chaleur, tous les corps animés ne se montrent que dans un état de difformité et d'altération (1).

(1) Les premières habitudes et le préjugé peuvent également influer sur les jugemens que portent de la beauté des hommes qui vivent dans les pays arrivés au plus haut degré de civilisation.

Les artistes eux-mêmes ne sont pas exempts de semblables erreurs. Doyen, peintre fougueux, incorrect, et prévenu par la manière et le mauvais goût de l'ancienne Académie, disait, en parlant de l'Apollon Pythien : que c'était *un navet ratissé*, parce que des muscles durement exprimés n'apparaissaient point à la surface : d'autres circonstances du même ordre peuvent pervertir le jugement; les artistes eux-mêmes, dit Winckelmann, n'ont pas toujours un sentiment exquis de la beauté ; leurs premières impressions ont souvent une influence qu'ils ne peuvent maîtriser, ni même affaiblir, surtout lorsqu'éloignés des productions admirables des anciens, ils ne peuvent rectifier leurs premiers jugemens.

L'association, la production involontaires de certaines idées qui affaiblissent la sensation proprement dite, et changent le point de vue des objets, qui pervertissent ainsi le jugement et nuisent à l'effet de la beauté, peuvent dépendre d'un grand nombre de causes.

Les plus fréquentes sont l'effet des premières habitudes et des tendres souvenirs, des émotions et des passions plus ou moins vives, des circonstances de profession ou de l'influence de l'autorité.

L'INFLUENCE DES PREMIÈRES HABITUDES et les tendres souvenirs peuvent, sans doute, modifier d'une manière très-remarquable la préférence que nous donnons au physique de différentes personnes. L'exemple de Descartes en est une preuve évidente.

Des sons d'ailleurs sans agrément, mais qui rappellent un timbre et des accens chéris; des traits communs et même irréguliers, mais qui font naître, au moyen de l'expression, des émotions délicieuses et des réminiscences mélancoliques, sont préférés à la musique la plus agréable et aux beautés les plus accomplies.

Si parmi les formes et les traits que l'on compare, quelques-unes agissent comme signes, par leur liaison particulière avec certaines qualités

ou certains sentimens qui nous plaisent, ils nous déterminent également à une sorte de prédilection : alors la figure la moins belle, la plus commune est préférée aux traits les plus sublimes et à la beauté. Il est facile de voir, sans être un profond *idéologiste*, que dans cette circonstance l'imagination a perverti le jugement et dérangé la raison : ce n'est plus la beauté qui charme, c'est la volupté qui séduit ; les traits, irréguliers et pourtant préférés, cette figure qui doit tout son effet à la puissance de l'expression, font naître mille impressions accessoires de desir, d'espérance, de plaisir et d'amour. La beauté, comparée à tant de moyens d'émotion, n'est que la beauté. Ce n'est plus l'esprit qui dirige le cœur dans son choix ; c'est le cœur qui trouble l'esprit, qui le subjugue et l'égare par le nombre et la force de ses impressions.

Les jeunes gens, comme l'observe judicieusement Winckelmann, sont plus exposés à de semblables erreurs : placés sous l'empire du sentiment et des illusions, ils regardent souvent comme très-belles des femmes qui n'ont pour charmer qu'une physionomie animée, et où respire les desirs, la volupté et la langueur.

Les artistes éclairés savent bien distinguer ces différences ; leurs émotions ne détruisent pas la

rectitude de leur jugement, et telle femme qu'ils préfèrent pour le boudoir, est souvent loin de rassembler tous les caractères de beauté qu'ils veulent trouver dans leurs modèles.

LES CIRCONSTANCES de profession peuvent aussi donner lieu à des associations d'idées capables de nous tromper dans nos jugemens sur la beauté. Que d'imitateurs du critique d'Apelle, qui, avec leurs notions bornées sur la chaussure, prononcent néanmoins sur tous les points de la figure et de la draperie !

On rapporte tout à son art et à ses connaissances exclusives. Le *qu'est-ce que cela prouve* du mathématicien qui juge les plus heureux produits de l'imagination, est passé en proverbe; et l'on sait en général jusqu'à quel point la personnalité peut nuire à la rectitude de nos jugemens et de nos opinions.

L'INFLUENCE de l'autorité considérée comme cause d'association d'idées qui ne permettent pas de juger convenablement la beauté, n'agit ordinairement que lorsqu'il est question de prononcer sur les produits des beaux arts. Ainsi nous admirons quelquefois différens tableaux, seulement parce que nous savons qu'ils sont du Corrége, de Michel-Ange ou de Raphaël. Telle

pièce nous plaît, parce qu'elle est d'un auteur célèbre; et les noms de tel acteur ou de tel compositeur ajoutent souvent beaucoup à l'effet de leurs talens réels, ou leur prête même quelquefois une perfection dont ils sont éloignés. L'association des idées est ici dans toute sa force.

Les ages apportent aussi des différences dans les jugemens dont la beauté est l'objet, et occasionnent des erreurs, lorsque l'œil et l'esprit ne sont pas suffisamment exercés. Wieland, dans ses lettres d'Aristippe, a bien signalé ces diversités.

« La sage nature diversifie nos goûts, comme elle diversifie nos traits; mais outre cette variété naturelle, il en existe encore une autre qu'amène l'âge ou plutôt l'expérience; et je vais te rapporter à ce sujet, ce que j'entendis avancer l'autre jour dans le bois sacré de Jupiter par l'Éléen, qui accompagnait Antisthène.

« J'ai remarqué, disait-il, que le jeune homme, l'homme fait et le vieillard, indépendamment des goûts personnels et des circonstances, ont encore des opinions différentes sur la beauté des femmes. Le premier est toujours séduit par une jolie

figure, s'enflamme par des traits agréables ou réguliers, et ne voit la beauté que là. Comme il n'a pas joui, il ignore qu'une belle tête est la chose au monde dont un amant est le plutôt las ; il ignore que de toutes les beautés, c'est elle qui offre le moins de ressources, le moins d'aiguillons au plaisir ; il ignore enfin qu'elle est pour le public, tandis que les formes sont pour l'amant.

» L'homme fait, trompé plusieurs fois, a appris à ses dépens qu'une figure agréable ne doit être regardée que comme une belle enseigne, qui attire, mais qui bien souvent trompe le voyageur ; il sait que ce qui ne trompe point, ce sont les grâces ; une taille moëlleuse et des contours voluptueusement arrondis ; il sait sur-tout que la seule chose qui ne fatigue pas, qui paraisse toujours neuve, qui procure chaque jour de nouvelles jouissances, et dont le charme ne s'use jamais (ou du moins bien tard), même par la possession, est une enveloppe douce et satinée, des formes que l'œil ne peut se lasser d'admirer, la main de caresser, et à qui semble réservé le pouvoir magique de réveiller sans cesse au fond de l'ame le desir, qui y semblait engourdi ou même éteint. Quant aux vieillards, ajoutait l'habitant d'Elis, désabusés aussi du culte des

figures, mais contraints en même-tems à déserter malgré eux celui des formes, ils s'attachent en général aux physionomies qui leur promettent de la bonté, des complaisances, de l'esprit, c'est-à-dire, toutes les choses dont ils ont besoin, tous les agrémens dont ils peuvent jouir encore ».

Wieland a parlé sur ces goûts de la vieillesse, d'après le raisonnement, et non d'après l'expérience : en effet, celle-ci nous démontre tous les jours que les très-jeunes personnes sont pour les vieillards les objets de la plus tendre prédilection : dans un âge très-avancé, on est bien plus disposé à accorder le sceptre de la beauté à des charmes à peine ébauchés, qu'à cette expression aimable de la physionomie, qui promet à la vérité tous les sentimens d'une tendre sollicitude, mais qui n'a plus aucune puissance d'émotion pour un cœur et des sens flétris et presque sans réaction. Dans cette circonstance, la loi des contrastes s'exerce dans toute sa force ; et vers l'âge de retour, on pourrait donner comme mesure du déclin des forces amoureuses, l'intensité du penchant qui fait préférer les beautés les plus jeunes à celles dont tous les moyens de plaire sont développés.

Des altérations, des changemens dans les fonctions des organes des sens et de la pensée

forment, comme nous l'avons indiqué, une troisième source d'erreurs dans les jugemens relatifs à la beauté. Quelquefois ces causes n'agissent que pendant un certain tems, et déterminent en quelque sorte une aliénation locale et momentanée : un jour, comme l'observe Diderot, on n'a point d'yeux, un autre point d'oreilles, et toutes les perceptions et idées qui se rapportent à ces deux sens sont mal jugées dans leur ensemble et dans leurs détails (1).

La maladie de l'organe peut, dans d'autres cas, durer plus long-tems, devenir habituelle, et former un des traits principaux du tempérамment. Lamothe, dit-on, préférait les caricatures les plus grossières aux chef-d'œuvres de Raphaël. On ne peut sans doute attribuer un gout aussi bizarre qu'à un vice d'organisation. L'œil, la vue, l'organe intellectuel peuvent avoir aussi bien que plusieurs autres organes (2), leurs aberrations et leurs anomalies de sensibilité. Ces causes organiques, mieux observées et mieux appréciées, expliqueraient souvent différens phénomènes de l'intelligence et de la volition qui

(1) Diderot, *Encyclopédie*, article *Beau*.

(2) L'organe du goût, celui de l'odorat, l'estomac, etc., etc.

nous paraissent incompréhensibles, ou qui, malgré l'obscurité de leurs causes, font quelquefois naître injustement les impressions variées du mépris, de la haine ou de l'indignation, et nous montre souvent comme ridicule ou criminel, tel homme qui n'est que malade et vicieusement organisé.

Concluons de ces réflexions, que ce qui nous plaît n'est pas toujours beau; que certaines conditions sont indispensables pour porter un jugement sur la beauté, et qu'enfin des causes nombreuses peuvent former autant de sources de diversité et d'erreur à ce sujet, sans qu'il soit possible d'en conclure que les idées du beau sont relatives, arbitraires, et qu'il n'existe pas hors de nous des chef-d'œuvres de l'art, ou des productions de la nature auxquelles ces idées se rapportent d'une manière invariable.

Quels sont, maintenant, le type, le modèle de ces combinaisons sublimes d'où résulte la beauté?

Pour nous disposer à répondre à cette question, et préparer l'intelligence de plusieurs vérités abstraites et générales sur le beau, reportons nos pensées vers l'observation des chef-d'œuvres où brille avec plus d'éclat une perfection extérieure de l'humanité: décomposons ensuite les conditions, les élémens du

beau ; et arrivons ainsi, par la voie analytique, à des idées générales et à une bonne définition.

ARTICLE II.

Modèles qui réunissent tous les élémens, toutes les conditions de la beauté.

PARMI les grands modèles et les chef-d'œuvres qui présentent avec plénitude, et dans leur développement le plus accompli, tous les élemens, tous les caractères, tous les attributs de la beauté, nous choisirons l'Apollon Pythien et la Vénus de Médicis. Winckelmann décrit ainsi l'Apollon (1) :

De toutes les statues antiques que le tems et les fureurs des barbares ont épargnées, la statue d'Apollon est, sans doute, la plus *sublime* : on dirait que l'artiste a composé une figure entièrement idéale, et qu'il n'a employé de matière que ce qui était rigoureusement nécessaire pour exécuter et représenter sa pensée.

---

(1) Cette description est une traduction libre que nous avons faite de l'italien et du mauvais français des différens traducteurs de Winckelmann dans notre langue.

Autant la description d'Apollon par Homère l'emporte sur celle de tous les autres poëtes, autant le monument que nous décrivons l'emporte sur les autres statues du même Dieu.

Sa taille est plus élevée que celle d'un mortel: son attitude semble annoncer une grandeur divine : un printems éternel anime de l'éclat de la jeunesse toute la surface de ce corps admirable, et brille avec douceur dans la conformation de tous ses membres. Pour contempler ce chef-d'œuvre, portez votre esprit dans un monde intellectuel ; que l'imagination s'élève à la contemplation d'une nature supérieure, car dans l'Apollon il n'y a rien de mortel, rien qui rappelle les besoins de l'humanité. A la surface de son corps, on n'a signalé par aucune saillie, ni les veines, ni les contractions des muscles : un esprit céleste, un principe vital l'anime seul, et vapeur légère, fluide éthéré circule doucement dans tous ses contours.

Le dieu vient de poursuivre Python, contre lequel il a tendu pour la première fois son arc redoutable. Le monstre, atteint, vaincu, est tombé percé d'un coup mortel.

Furieux de la conscience de ses forces ; enivré du sentiment d'une joie concentrée, Apollon

dirige son regard et sa pensée vers l'infini, et les étend bien au-delà de sa victoire.

Le dédain habite sur ses lèvres ; son indignation a gonflé ses narines, et monte jusqu'à ses sourcils : mais son front est calme et son œil plein de douceur.

De toutes les têtes de Jupiter, aucune n'approche de la grandeur que le génie d'Homère a imprimée au Père des Dieux. Mais dans l'Apollon du Belvédère, tous les genres de beautés des autres Dieux sont rassemblés et réunis par la plus heureuse combinaison.

Son front est le front de Jupiter, *et décèle une haute sagesse, une intelligence supérieure.* Ses sourcils annoncent la volonté toute puissante ; ses yeux, dans leur orbite ceintré, ne sont-ils pas les grands yeux de la reine des Déesses ; sa bouche est la bouche qui faisait naître le sentiment de la volupté dans l'ame de Branchus. Plus flexibles que les rameaux ondoyans de la vigne, ses cheveux flottent négligemment, et paraissent agités par l'haleine des zéphirs. Ils semblent exhaler l'ambroisie ; et l'on dirait que la main des Grâces les a négligeamment attachés sur le sommet de sa tête.

A l'aspect de ce prodige de l'art, j'oublie tout l'univers, je m'éfforce moi-même de prendre

une attitude plus noble pour le contempler avec dignité. Saisi d'un respect religieux, je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève : ma respiration est plus accélérée ; et je me crois animé d'un sentiment semblable à celui qu'éprouvent les personnes qui sont remplies de l'esprit des prophéties.

Je suis à Delos, dans les bois sacrés de la Lycie, asile qu'Apollon honorait de sa présence ; la beauté que je contemple me paraît s'animer, recevoir le mouvement.

Comment pouvoir te décrire, ô monument inimitable !... Il faudrait que l'art sublime dont tu es une création pût m'inspirer et conduire ma plume (1).

---

(1) *Voy.* Winckelmann, éd. de Jansen, tom. II, pag. 427 et 430, la note 1, où l'éditeur discute les différentes opinions des savans sur le sujet de l'Apollon du Belvédère. Une question plus directement liée à l'objet qui nous occupe, est celle de savoir : quel peut avoir été le motif de l'artiste dans la conformation des cuisses et des jambes, qui sont trop longues et trop grosses ? Voici la réponse d'Hogarth, dans son analyse de la beauté, à l'article des *proportions :*

« Dans un ouvrage aussi admirablement soigné, l'on ne saurait supposer que ce soit là une négligence de l'artiste. Il est probable que cette disproportion a été

La faible image que je viens d'esquisser, je la dépose à tes pieds : ainsi les mortels qui ne peuvent arriver jusqu'à la divinité, objet de leur culte, laissent sur ses autels la guirlande dont ils voulaient la couronner.

Winckelmann s'exprime de la manière suivante dans un autre endroit de son ouvrage (1) :

La plus heureuse combinaison de jeunesse

---

préméditée ; et en examinant bien les beautés de cette figure, on se convaincra que le grand et inexplicable effet de l'ensemble est principalement dû à ce défaut même.

« Les belles statues colossales ont toujours plus d'effet que les statues de grandeur naturelle, à cause du prestige de la quantité ; mais cela ne suffit pas pour expliquer l'impression de respect et l'idée de grandeur que produit la vue de l'Apollon : on aurait beau donner dix pieds de haut à une figure dont l'ensemble est ignoble, on ne réussirait pas à lui donner un caractère de grandeur. Ce caractère ne saurait résulter que de l'addition de la quantité aux parties du corps dont dépendent essentiellement la grace et la noblesse des mouvemens, telles que le cou qui, étant plus long, donne plus de jeu et de variété aux airs de tête, et les parties inférieures qui, étant plus considérables, donnent l'idée d'un empire plus étendu exercé par les parties supérieures ».

(1) *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, Ier. v. *in*-4°.

et de virilité se fait remarquer dans l'Apollon. Ce Dieu réunit la force et le développement de l'adulte aux graces et à la délicatesse du jeune homme. Ses formes sont grandes, et d'une admirable simplicité. Ce ne sont pas les formes d'un favori de Vénus, qui ne connaît que la fraîcheur des ombres, et que cette Déesse a élevé sur un lit de roses; tous ses traits annoncent l'adolescent destiné à exécuter de généreux desseins; la jeunesse, la vigueur, la santé sont répandues sur tout son corps et y brillent de tout leur éclat.

Dupaty, dont le style aimable et rapide ne fait pas toujours oublier les observations inexactes et les jugemens superficiels, a décrit aussi, et à sa manière, le chef-d'œuvre que nous avons choisi, pour arrêter d'abord notre esprit sur un modèle de beau dont aucun homme éclairé ne peut contester l'effet et la perfection. L'auteur des *Lettres sur l'Italie* suppose que Polidore, jeune statuaire qui veut conquérir l'admiration de ses contemporains et de la postérité, a conçu le projet de représenter Apollon avec tous les attributs de sa puissance et de sa divinité. Tout entier à cette grande pensée, l'artiste a volé à son attelier au premier rayon du jour. Il fixe le regard sur un bloc de marbre. Il est là, dit-il,

je le vois (son génie venait de l'y faire passer) ; il faut maintenant qu'il en sorte.

« Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc : mais sitôt que Polidore croit voir la place où est le Dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves et prend le sien ».

« Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon ».

« Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout-à-la-fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres ».

« Mais la tête cependant reste cachée ; et si le corps doit être Dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête, sur-tout, qui doit montrer le dieu de la Lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Python ».

« Le ciseau de Polidore tremble en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler ; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense ; il appuie sur les sourcils, et des yeux s'échappe un regard qui a devancé la

flèche : enfin, il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale ».

« C'est-là cet Apollon du Belvédère ! C'est-là ce marbre fait dieu par un de ces ciseaux créateurs qui, en choisissant ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature ! »

« Qu'il est beau ! qu'il est noble ! qu'il est imposant et touchant tout-à-la-fois ».

« Comme ce corps parfait se développe ! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part ».

« Quel artiste que Polidore ! »

« On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre, pour penser qu'il est d'un homme ».

« C'est un bonheur que le tems ait respecté cette étonnante combinaison de forces humaines les plus parfaites ! »

« Sans cesse je viens de la voir ; je viens l'étudier sans cesse ; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre ».

Le même auteur décrit de la manière suivante la Vénus de Médicis, cet autre modèle d'un autre genre de beauté, dont nous ferons connaître la différence ».

LETTRE XXX.

« VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. Je voudrois pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole. Il n'existe aucune langue au monde qui puisse modeler tant de charmes. Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis dont je parle ».

« Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau, de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est-là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus, en effet, tout est Vénus ».

« Tout ce que vous distinguez en elle est une grace ».

« Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité ».

« Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ! »

« Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égare ! Il descend, ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grace en grace, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir jamais s'arrêter ! Il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats ; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur ! »

« Vous dites : Quels sens pourraient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis ? ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe ; elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse pure encore de tout desir, dont le cœur est si doucement animé lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour ».

« Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur ? »

« Quelle pensée occupe Vénus ? Elle ne pense point : Vénus ne fait que sentir ».

« Que la molle inclinaison de ce corps me plaît !

Avec quelle grace se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou! Vénus est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas ».

« A force de contempler cette Vénus, je crois quelquefois que c'est elle : j'éprouve je ne sais quel embarras ».

« On a dit qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime; on peut dire qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme ».

Winckelmann s'est exprimé avec moins d'enthousiasme : son admiration est un sentiment profond, réfléchi et éclairé.

La Vénus de Florence ressemble à une fleur qui s'épanouit doucement au lever du soleil. Elle paraît sortir de sa première saison, pour entrer dans cet âge où tous les charmes se développent et se perfectionnent. C'est du moins ce que paraissent annoncer l'élégance de ses formes, la grace de ses contours, et le volume du sein, plus rempli et mieux exprimé que celui d'une jeune fille. Quand je la contemple dans son attitude enchanteresse, je me représente cette Laïs qu'Apelle instruisit dans les mystères de l'amour. Je crois la voir dans cette situation où, laissant tomber ses vêtemens, elle parut pour

la première fois sans voile aux yeux de l'artiste transporté de plaisir et d'admiration ».

Si on examine la Vénus de Médicis avec beaucoup d'attention, on verra aisément que ses yeux sont pleins de douceur, que son regard est languissant et amoureux, sans être lascif. Ces deux vers d'Ovide semblent faits pour expliquer sa situation :

> Ipsa Venus pubem quoties velamina ponit
> Protegitur læva semi reducta manu.

ARTICLE II.

Élémens et conditions de la Beauté.

Les deux chefs-d'œuvres sur lesquels nous venons d'arrêter notre attention présentent, avec une extension idéale, le développement le plus heureux des formes humaines, et le type de cette perfection extérieure qui, en révélant les facultés les plus sublimes, doit nécessairement faire naître l'idée de la beauté. Cherchons maintenant à démêler et à décomposer les élémens du beau, ses attributs et ses conditions.

§ I. *Attributs généraux.*

NOUS rangeons sous ce titre tout ce qui a rapport à la position et aux attitudes, à la grandeur, aux proportions, à la couleur, à l'expression, à tous les attributs et à tous les élémens de beauté que l'on observe plutôt dans l'ensemble que dans la conformation des diverses parties.

LA POSITION est, de tous ces attributs, celui qui produit le plus d'effet.

Une attitude perpendiculaire, une pose droite et inflexible ne sont pas rachetées par l'ensemble et la combinaison des formes les plus agréables: un léger abandon, une souplesse gracieuse, une douce mollesse ajoutent au contraire toute la séduction des graces à la puissance de la beauté.

La raison de cet effet est facile à expliquer. Un repos absolu, un à-plomb inflexible sont trop symétriques, et ne varient pas convenablement nos sensations. Nous voulons des aspects moins réguliers, et des combinaisons qui reproduisent sans cesse le spectacle du mouvement et de la vie. C'est d'après ces principes, et comme l'observe Hogarth, dans l'intention d'éviter une

fastidieuse uniformité, que l'on peint ordinairement une belle femme de trois quarts et la tête un peu penchée ; c'est ce qu'on appelle un air de tête gracieux. L'effet de cette disposition sera bien mieux senti, si l'on compare la roideur et la perpendicularité des cariatides et des figures égyptiennes avec l'attitude surbaissée, l'inflexion légère de la Vénus de Médicis, modèle admirable de tous les genres d'attraits, de grace et de beauté.

Les avantages qui résultent de la position et des attitudes sont assez difficiles à acquérir. Les maîtres de danse, qu'on appelle aujourd'hui des professeurs, ne parviennent pas toujours à les donner, et souvent ils conservent eux-mêmes un air de roideur que n'ont pas les gens du monde.

Les premières habitudes, l'imitation et surtout un sentiment de supériorité peuvent accoutumer de bonne heure à des mouvemens faciles et à des positions pleines de graces et de dignité: le changement de scène ou de rôle apportent de grandes modifications dans ces manières d'être. Ainsi les gens du monde, si bien développés dans un cercle, seraient, peut-être, lourds, embarrassés sur un théâtre, à une tribune ; et on

peut tous les jours observer que des actrices célèbres ne retrouvent pas leurs graces et leur pantomime séduisante dans les salons.

Hogarth, qui a si bien analysé tous les élémens de la beauté, fait remarquer que dans les mouvemens relatifs aux besoins physiques, les lignes décrites par le corps et par les membres, sont droites ou circulaires, et que les lignes ondoyantes ne résultent que des mouvemens étudiés (1) ou exécutés avec l'intention d'exprimer des sentimens de respect, d'amour, de bienveillance et de courtoisie.

La grandeur contribue à la beauté, elle en est même un élément nécessaire ; et quelles que soient d'ailleurs les graces et les proportions, des formes non développées ne présentent qu'une esquisse agréable, et ne peuvent exciter cette admiration que fait naître le prestige de la quantité. Dans les beautés individuelles dont la taille s'élève de beaucoup au-dessus de la taille commune, il y a environ une demi-face de plus dans la partie du corps qui est entre les mammelles et la bifurcation du tronc ; alors la taille est extrêmement svelte et légère.

---

(1) Comme ceux de la danse, de l'escrime.

L'Apollon a un trentième de plus au-dessus de la mesure ordinaire entre les mammelles et l'ombilic, et un soixantième entre l'obilic et le pubis. En général, les figures idéales sont toujours plus grandes que les individuelles : mais, suivant la remarque d'Hogarth, cette différence, pour produire tout son effet, doit principalement être marquée par un aggrandissement des parties dont les attritudes contribuent davantage aux graces et à la beauté.

Ces parties sont le col et les membres inférieurs. L'Antinoüs, dit cet artiste philosophe, étant reconnu pour la plus parfaite des statues, sous le rapport des proportions, essayons de lui donner plus de grandeur. A quelle partie pourrons-nous ajouter, pour atteindre ce but ?

Essayerons-nous de rendre la tête plus grosse, nous nuirons d'autant à la grace et à la noblesse. Ajouterons-nous quelque chose aux pieds et aux mains, la figure perdra de sa légèreté. Allongerons-nous les bras, nous donnerons un air gauche et embarrassé : ajouterons-nous à la longueur et à la grosseur du buste, la figure deviendra lourde. Il n'y a donc que le col, les cuisses et les jambes dont les dimensions puissent être augmentées sans inconvénient : non-seulement l'aggrandissement de ces parties ne nuira point

à l'ensemble, mais il lui donnera au contraire un caractère de grandeur qui devient le complément de la beauté humaine, et le triomphe de l'artiste dans l'Apollon.

Dans les procédés plus ou moins heureux de la toilette, on a souvent cherché à s'aggrandir d'une quantité empruntée, et à l'aide de l'ampleur quelquefois considérable de la draperie. La quantité donne en effet une sorte de dignité et de noblesse à la grace ; mais on a quelquefois abusé de ce moyen, au point d'en rendre l'emploi ridicule, comme on l'a vu, lors du renflement extrême des hanches par les paniers. D'autres parties ont également présenté un volume démesuré par la disposition des vêtemens ; et l'on se rappellera, sans doute, que pendant le règne de la reine Elisabeth, on rendit une loi pour arrêter l'énorme accroissement des fichus.

Dessiner les formes, les montrer, ou au moins les laisser voir, tels sont les avantages qui doivent se concilier avec l'effet des habillemens, au moyen desquels on cherche à augmenter les dimensions naturelles du corps, ou de quelques-unes de ses parties.

DES PROPORTIONS. Les différentes proportions du corps de l'homme admettent en général la plus grande variété de mouvemens. Mais on

parvient difficilement à les déterminer avec précision, et d'une manière géométrique : les difficultés deviennent même insurmontables, si l'on prétend pousser ses divisions dans les plus grands détails, et assigner aux diverses formes des dimensions précises et arrêtées. Plusieurs circonstances s'opposent à l'exactitude de ces mesures, et occasionnent une foule de variétés qu'il est impossible de soumettre au calcul. Ainsi dans la même personne, rarement une partie est en tout semblable à la partie correspondante ; les proportions changent aux différentes époques de la vie ; et on est plus grand au matin, après un sommeil réparateur, que le soir après les fatigues et les exercices auxquels on s'est livré pendant le jour. Chez les différens individus, les diversités sont encore bien plus sensibles ; la nature n'assujétit pas ses opérations à la règle ni au compas ; elle agit en liberté, procède en quelque sorte par accidens, et sans pervertir ni altérer le type principal, paraît inépuisable dans les modifications qu'elle lui fait subir. Les circonstances de l'état social ajoutent à ces différences. Habitudes, métiers, professions, tout se réunit pour s'opposer à cette régularité dans les proportions, qu'on ne peut déterminer que pour les parties principales. Ce qui a été fait

de plus, appartient plutôt à l'histoire de l'art qu'à celle de la nature. « Ce n'est pas, dit Buffon, par la comparaison du corps d'un homme avec celui d'un autre homme, ou par des mesures actuellement prises sur un grand nombre de sujets, qu'on a pu acquérir cette connaissance (celle des proportions); c'est par les efforts qu'on a faits pour imiter et copier exactement la nature; c'est à l'art du dessin qu'on doit tout ce que l'on peut savoir en ce genre; le sentiment et le goût ont fait tout ce que la mécanique ne pouvait faire; on a quitté la règle et le compas, pour s'en tenir au coup-d'œil; on a réalisé sur le marbre toutes les formes, tous les contours de toutes les parties du corps humain, et on a mieux connu la nature par la représentation que par la nature même. Dès qu'il y a eu des statues, on a mieux jugé de leur perfection en les croyant qu'en les mesurant ».

« C'est par un grand exercice de l'art du dessin et par un sentiment exquis, que les grands statuaires sont parvenus à faire sentir aux autres hommes les justes proportions des ouvrages de la nature. Les anciens ont fait de si belles statues que, d'un commun accord, on les a regardées comme la représentation exacte du corps humain le plus parfait. Ces statues, qui n'étaient

que des copies de l'homme, sont devenues des originaux, parce que ces copies n'étaient pas faites d'après un seul individu ; mais d'après l'espèce humaine entière bien observée, et si bien vue, qu'on n'a pu trouver aucun homme dont le corps fût aussi bien proportionné que ces statues : c'est donc sur ces modules que l'on a pris les mesures du corps humain ».

Ces considérations générales sont aussi applicables à la conformation de la femme qu'à celle de l'homme.

Dans la conformation de la femme, on a même observé que la nature approchait bien plus rarement, pour l'ensemble et les diverses parties, des proportions déterminées d'après les modèles réguliers que nous devons à la sculpture et au dessin.

Du reste, dans la société nous entendons tous les jours des femmes prononcer des jugemens très-exacts sur les proportions du col, du sein, des mains et des bras d'une autre femme, qu'elles ont intérêt d'observer avec sévérité : on sent aisément que pour un semblable examen, l'œil doit être capable de saisir avec une grande précision les rapports de grandeur et de grosseur, et de suivre les sinuosités légères, les renflemens, les dépressions presqu'insensibles et continuellement variables de la surface des parties observées.

Le savant et l'artiste chercheraient en vain à saisir ces nuances légères et ces détails. Voici les principaux résultats de leurs mesures appliqués à des objets moins difficiles à apprécier :

Dans la femme bien conformée, la largeur de l'abdomen est à sa profondeur comme 11 et demi à 7 et demi. La moitié du corps ne répond pas, comme dans l'adulte mâle bien conformé, à la région du pubis, mais un peu au-dessus ; la taille est en conséquence plus longue, plus svelte et plus légère.

La poitrine est aussi plus longue, et sa partie supérieure est plus élevée, en sorte qu'ordinairement la capacité de la poitrine, formée par les côtes, a plus d'épaisseur dans les femmes et plus de largeur dans les hommes. Le col est beaucoup plus allongé. Les proportions des différentes parties du visage sont les mêmes pour les deux sexes : ainsi, dans la conformation la plus heureuse de l'homme et de la femme, les yeux sont placés sur une ligne qui partage la face en deux parties égales ; le nez a un tiers de face, etc., etc.

Plusieurs artistes anciens paraissent avoir né-

gligé quelquefois, et à dessein, les proportions. Nous avons déjà, à ce sujet, rappelé les idées d'Hogarth sur l'Apollon du Belvédère. Suivant la remarque de Winckelmann, d'autres artistes paraissent également avoir subordonné par calcul les proportions à la beauté des formes : ainsi, par exemple, la poitrine, depuis la fossette du cœur jusqu'au creux de l'estomac, ne devrait avoir qu'une face ; mais très-souvent, pour avoir une belle convexité, on a donné un pouce de plus à cette région (1) : on a également donné un peu plus d'une face à la région com-

---

(1) Les parties ordinairement prises pour servir de mesure, sont la tête, la face et le nez : ainsi on dit d'une figure, qu'elle a 7 têtes, 7 têtes et demie ou 8 têtes ; d'une partie, qu'elle a une, deux faces, etc. La tête a la longueur d'une ligne prolongée du vertex jusqu'au dessous du menton. La face a la longueur d'une autre ligne commençant au sommet du front, et abaissée jusqu'à la partie supérieure du menton.

Le nez est la troisième partie de la face, et lui-même se subdivise en quatre parties égales nommées modules. Les artistes déterminent avec la plus grande exactitude les longueurs comparées des différentes régions du corps. Voici quelques résultats principaux de leurs observations :

prise entre le creux de l'estomac et l'ombilic, afin de rendre la taille plus svelte.

De la couleur. Sans constituer un élément de la beauté, la couleur donne plus d'effet aux formes régulières et accomplies ; et comme le blanc est la couleur qui renvoie un plus grand nombre de rayons lumineux, il est évident que

---

Le corps d'un adulte mâle, bien conformé a 8 têtes ; la tête et le torse font à-peu-près la moitié de la longueur totale du corps. Dans le beau idéal, les yeux sont placés, comme l'observe Camper, sur une ligne qui partage la face en deux parties égales.

Du menton à la fossette inter-claviculaire, on compte deux nez, et de cette fossette au bas des mammelles, une face ; du bas des mammelles à la bifurcation du torse, il y a deux faces. Les bras étant écartés et étendus, l'espace entre l'extrémité du doigt médius de chaque main est égal à la longueur du corps. Le genou fait une demi-face ; les longueurs égales de la cuisse et de la jambe, réunies à celle du genou et de l'espace compris entre le coude-pied et la partie inférieure du talon, forment cinq faces, ou la moitié de la longueur du corps. Ces différentes proportions varient dans les individus, d'une taille au-dessus de la taille commune.

cette couleur contribue davantage à assurer le triomphe du beau, en lui donnant une sorte de *grandiose* qui paraît augmenter la noblesse et la dignité des figures : plusieurs types ont néanmoins une beauté indépendante de cet accessoire favorable ; et l'on se fait très-bien l'idée d'un bel homme et d'une belle femme noirs ou bazanés. Winckelmann, à ce sujet, observe que la tête de Scipion l'ancien, au palais Rospigliosi, exécutée en bazalte d'un verd foncé, est très-belle. Cook a aussi remarqué que plusieurs habitans des îles de la mer du Sud offraient, malgré la teinte rembrunie de leur peau, un genre de beauté digne de servir de modèle aux plus grands artistes.

Dans les beautés individuelles et animées, la couleur contribue bien davantage à la beauté, et par son éclat et par l'heureux mélange de ses nuances, d'où résulte une infinie variété.

Ce tissu transparent, dont un sang vif et pur
Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur (1).

Telle est l'enveloppe enchanteresse sous laquelle les différentes parties sont cachées et dessinées.

(1) Légouvé, poëme déjà cité.

A l'époque de la jeunesse, une des parties constitutives de cette enveloppe, *le tissu réticulaire*, est beaucoup plus épanoui, sur-tout chez les femmes. Ce tissu se remplit alors d'un sang moins sombre et dont la couleur, d'ailleurs tempérée par la peau, forme le coloris de la jeunesse.

La couleur vermeille du sang, modifiée diversement par l'épiderme, donne le pourpre, le jaune, le bleu, et toutes les nuances formées par le mélange de ces couleurs, ainsi que les teintes intermédiaires. Les plus légères émotions de surprise, de crainte, de pudeur, d'amour ou de plaisir contribuent en même-tems à diversifier toutes ces nuances; et ces variétés de couleurs, jointes aux changemens qui résultent des ombres, produisent tous ces effets si favorables à la beauté, et que nous observons avec tant de plaisir chez les femmes qui ont la peau très-fine et le teint délicat (1).

DE L'EXPRESSION. L'expression, pour les artistes, consiste dans une imitation des phénomènes organiques qui marquent à l'extérieur les modifications internes et profondes de la pensée,

(1) *Voy.* Hogarth, *O. C.*

des passions et des affections. Elle se borne le plus souvent, dans le style grec, aux airs de tête et à des mouvemens modérés de la physionomie : poussée trop loin, elle altère les formes, et le signe des passions douces et bienveillantes contribue seul à la beauté. D'après cette considération, les anciens artistes ont donné le plus souvent à leurs figures une attitude tranquille, calme, et toutes les apparences d'une situation paisible : c'est sur-tout dans les figures divines que ce repos, cette quiétude d'un être supérieur se font davantage remarquer (1).

Le dédain, exprimé par la lèvre inférieure, et la colère rendue par le gonflement des narines, sont la seule expression de l'Apollon, et ne dérangent point l'harmonie ni la beauté de ses traits (2).

Dans le sentiment profond, dans la stupeur qui résultent d'une douleur très-vive ou d'une frayeur extrême, l'expression ne change point les formes, n'altèrent pas leur combinaison, et se concilie avec la beauté.

Niobé et ses filles, qui ont ce mode d'ex-

(1) *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, Ier. vol. *in*-4°., édit. de Jansen.

(2) Winckelmann, *id.*

pression, seront à jamais des modèles du vrai beau (1).

Si des émotions trop vives, telles que la fureur, la colère, la joie nuisent à la beauté, l'habitude des passions généreuses, et un grand développement de la pensée perfectionnent les formes par leur effet extérieur; suivant les remarques de Lavater, la beauté morale et la beauté physique se correspondent (2).

Parmi les émotions dont l'effet porte une atteinte funeste à la beauté, on distingue sur-tout la gaîté qui produit le rire aux éclats. L'habitude de cette expression, qui consiste dans un mouvement convulsif, finit par donner au plus beau visage le caractère de la sottise, en formant aux deux angles des lèvres deux lignes courbes qui

---

(1) *Voy.* encore Winckelmann, *O. C.*

(2) La physiognomonie s'occupe à démêler, reconnaître et interpréter pendant le calme de toutes les parties du visage, les résultats, les vestiges permanens des affections, des passions dominantes et de la direction habituelle de la pensée. Cette science, qui se compose d'un grand nombre d'observations très-difficiles et très-délicates, doit nécessairement faire saisir des rapports intimes entre la beauté physique et la beauté morale. Sentimens nobles et généreux, dit

semblent renfermer la bouche entre deux parenthèses (1).

Aux élémens généraux dont nous venons de présenter l'analyse, on peut encore ajouter la nature des lignes qui se présentent à la surface du corps, et les effets extérieurs qui résultent de l'âge le plus favorable à un développement très-étendu de vitalité.

D'après les observations philosophiques d'Hogarth, les deux lignes les plus agréables sont l'*ondulée* et la *spirale*, ou serpentine : on leur donne le nom de lignes de la grace et de la beauté, lorsqu'elles ont cette légère flexion qui

---

Lavater, qui a jeté les bases de cette nouvelle branche de connaissances; sentimens nobles et généreux, élévation d'ame, passions sublimes, vous changez, vous modifiez la physionomie; vous y gravez votre caractère aimable, et nécessairement l'expression habituelle du bon doit effacer, tempérer la laideur, et se convertir même en beauté. Vices et passions méprisables, sensualité, intempérance et débauche, que d'horreurs vous présentez à mes regards; combien vous défigurez mes frères!

Voyez Lavater, *Traité de Phisiognomonie*, Ier. v. *in-4°*.

(1) *Voy*. Hogarth, *O. C.*

exclut les interruptions, les coudes et les transitions trop rapides.

La ligne ondoyante est d'un grand effet dans tous les objets qui plaisent, et fait naître l'idée du beau et de l'agréable. Sans elle, nos meubles seraient d'une construction pesante, embarrassée; et l'on connaît bien tout l'effet de la ligne ondoyante, que les menuisiers désignent sous le nom de doucine.

On trouve cette même ligne dans les contours de la figure humaine, et sur le corps des plus beaux animaux : elle ne se rencontre pas dans la conformation du porc, de l'ours, du crapaud, et de plusieurs autres espèces dont l'aspect a quelque chose de repoussant.

Il est plus difficile de se faire entendre en traitant des compositions dans lesquelles on fait entrer la ligne serpentine, *parce que cette ligne ne saurait se peindre, et qu'elle est difficile à décrire.*

« Que l'on se figure une corne droite sans flexion quelconque; ce corps a déjà une figure agréable : supposons maintenant que cette corne soit fléchie dans un sens, et légèrement tordue dans l'autre, la forme en sera bien plus gracieuse; et deviendra plus élégante encore, si l'on ajoute à cette nouvelle disposition une tresse qui en suive le contour. Voilà des exemples de

la ligne serpentine, qui doit entrer dans toutes les compositions qui admettent les contours élégans et gracieux.

« Ce que j'ai dit ci-dessus de la ligne ondoyante, on doit l'entendre également de la ligne serpentine, savoir ; qu'il n'y a qu'un certain degré de flexion et de torsion qui convienne parfaitement à la ligne de la grace. Cependant, il faut observer que les spirales, même trop renflées ou trop droites, sont toujours gracieuses. »

» Presque tous les os du corps humain ont une torsion et une flexion un peu semblable à celle que je viens de décrire, et dont il reste quelque chose à la surface extérieure du corps. Les fibres musculaires ont également des directions serpentines : elles embrassent les os et se croisent, ou s'entrelassent mutuellement de différentes manières, pour remplir le but auquel elles furent destinées ».

» L'os fémur a une forme assez semblable à celle de la corne tordue dont j'ai parlé ci-dessus : mais les os des hanches ont des contours plus gracieux encore ; et sans le préjugé qui nous fait concevoir une sorte de répugnance contre les parties d'un squelette, nous pourrions employer avec succès ces os, ou leur imitation, dans les

ornemens de divers objets d'achitecture ou d'ameublement ».

» Les divers degrés de flexion, de torsion; les directions variées des fibres entr'elles, et relativement aux os, forment des renflemens, des dépressions extrêmement agréables, lorsque la graisse et la peau qui recouvrent les muscles, donnent le moëlleux et l'ensemble à la figure. Dans l'écorché, cet entrelacement étant à découvert, on voit les élémens de ces formes, et le secret de la nature pour produire ces ondulations qui charment l'œil dans une belle statue. On voit qu'il n'existe aucun objet naturel dans lequel les lignes serpentines aient été autant prodiguées que dans la forme humaine : c'est à cette circonstance que l'homme doit l'avantage de la beauté et de la grace sur tous les autres animaux ».

» Que l'on compare la figure de l'Apollon avec un plâtre de mêmes dimensions, mais qui représenteroit un corps infiltré, de manière que toutes les sinuosités gracieuses fussent effacées par la tension de la peau. Que l'on compare encore avec ce marbre antique un plâtre de mêmes dimensions, mais dont les muscles seroient desséchés et applatis, de manière que les renflemens seroient peu ou point sentis. On pourra prendre

ainsi une idée de l'influence de la ligne serpentine sur la beauté de la forme humaine ».

» La graisse et la peau sont destinées à adoucir, à arrondir les contours, qui seroient brusques ou désagréables ; mais dans la fleur de la jeunesse et de la santé ; elles ne dérobent jamais entièrement les lignes serpentines qui donnent la grace à l'ensemble et aux détails. La nature a eu soin de remplir avec la graisse les cavités qui, sans cela, auraient formé des contours trop brusques, parce que l'insertion des muscles destinés aux exercices qui demandent de la force et de la légèreté, ne comportait pas une disposition différente. Elle a veillé ainsi à conserver à toutes les parties du corps ces formes qui doivent aux lignes serpentines la grace qui nous charme ».

» Lorsqu'on nous représente cette enveloppe, cette surface du corps humain, composée d'un nombre infini de lignes, qui toutes s'entrelacent et serpentent dans des directions diverses, pour produire l'ensemble le plus gracieux que la nature puisse offrir à l'œil, on conçoit combien doit être difficile cet art du statuaire, qui rend avec une rigoureuse précision les plus légères nuances ; et quand on voit l'artiste donner les dernières touches à son chef-d'œuvre, on comprend le *poco più* des Italiens, qui distingue les

originaux des meilleurs copies qu'on puisse en faire » (1).

Les différens âges déterminent plusieurs diversités dans le nombre des lignes flexueuses, ainsi que dans la combinaison et la disposition des autres élémens du beau ; et lorsqu'on a dit que chaque âge avait un dégré de beauté qui lui était propre, c'est avec cette différence que si le printems est la plus belle saison de l'année, la plus belle saison de la vie répond à l'époque où l'homme et la femme commencent à réunir les charmes de la jeunesse avec la physionomie générale de leur sexe mieux exprimée. Alors la figure humaine rassemble tous les genres d'attraits : les formes sont plus calmes, plus unies ; les profils se fondent agréablement les uns dans les autres ; les lignes ondoyantes et serpentines ont des flexions plus douces ; enfin le corps, presqu'entièrement développé, réunit avec plénitude tous les élémens de la grace et de la beauté.

---

(1) Hogarth, extrait de la *Biblioth. Britannique.*

§ II. *Des élémens de la Beauté fournis par la conformation des différentes parties du corps.*

Nous rapportons à ce titre les dispositions la conformation de la tête, du torse, des extrémités, et des différentes parties de ces trois grandes divisions.

La tête est divisée, par les anatomistes, en crâne et en face.

Le crane forme la partie supérieure et postérieure de la tête. Sa conformation est d'une grande importance dans l'analyse de la beauté, dont le principal caractère est fourni par le développement et l'étendue de cette partie.

On mesure cette extension, cette capacité du crâne par les différens degrés d'ouverture d'un angle que Camper a appelé l'angle facial (1). Chez les animaux dont la tête s'éloigne plus ou moins de la beauté dans leurs formes diverses, cet angle est plus ou moins aigu. Il n'a guère plus de 30 degrés dans les quadrupèdes pro-

(1) *Voy.* page 40 de cet ouvrage, note 1.

prement dits (1). Dans le plus grand nombre des Singes à queue, il ne va pas au-dessus de 42 à 44 degrés; dans le Orang, il s'ouvre davantage, et s'élève jusqu'à 60 : alors le front commence à se montrer, mais sans offrir ce développement, cet heureux contour qui caractérise l'organisation humaine, dont il annonce d'ailleurs, et d'une manière particulière la plus sublime faculté (2).

Dans les races d'homme où le type de l'espèce est évidemment éloigné du degré de perfection dont il est susceptible, l'angle facial est beaucoup plus ouvert que dans le Orang, mais sans pourtant aller au-delà de 70 à 75 degrés (3).

---

(1) Lorsque par exception l'angle facial est plus ouvert dans ces animaux, c'est toujours par un gonflement osseux, par le développement extraordinaire des sinus frontaux, et alors il est évident que la capacité du crâne n'augmente point par cette sorte de tuméfaction qui ne concourt pas à la beauté. (*Voyez* Cuvier, *Anatomie comparée*, tome II).

(2) La faculté de penser, que les physiologistes rapportent principalement à la partie antérieure du cerveau, dont le front plus ou moins développé fait connaître l'étendue.

(3) Dans les Nègres et les Kalmouks. *Voy.* Camper, *Dissertation* sur les différences que présentent les

[illegible], cette ouverture augmente beaucoup ; [illegible], les yeux sont [illegible], toute apparence de museau disparaît, [illegible] forme plus élégante, et l'angle [illegible] acquiert alors 10 degrés de plus, et va à 85 degrés. En l'aggrandissant encore dans l'idéal, les artistes impriment à leurs êtres le plus grand caractère de beauté, comme on le voit principalement dans les têtes de l'Apollon, de la Venus et des figures divines en général, dont la nature supérieure est marquée à l'extérieur par un angle facial de 90 degrés.

Ce développement du crâne, que l'on est parvenu à apprécier ainsi d'une manière géométrique, contribue essentiellement à la beauté, en donnant à la partie anterieure de la tête une des formes les plus agréables, celle d'un ovale, qui, plus gros à sa partie supérieure, diminue graduellement, et se termine avec grace, par l'heureux contour que forme l'extrémité du menton.

Des dispositions contraires, l'applatissement ou l'allongement du crane, la saillie des pommettes,

---

traits du visage, etc., etc., trad. de Quatremere, Disjonval, 1er. vol. in-4°., chap. 3.

l'étendue trop considérable de la face, et l'extrême longueur des mâchoires, produisent nécessairement la plus affreuse laideur.

Observons qu'en outre le développement du crâne indique une plus grande capacité cérébrale, qu'il révèle l'excellence des facultés intellectuelles, et que ce caractère de beauté emprunte ainsi un nouvel effet de l'importance de ses rapports.

Les anciens artistes se seraient-ils élevés jusqu'à la connaissance de l'harmonie entre la beauté physique et la beauté morale? et lorsque, dans leur idéal, ils ont donné plus d'ouverture à l'angle facial, auraient-ils pensé qu'un aggrandissement d'intelligence répondait à cette disposition? auraient-ils voulu signaler ainsi une nature supérieure et plus digne d'être adorée? Winckelmann n'eût pas balancé pour répondre à cette question.

La face présente plusieurs objets qu'il importe de remarquer, dans une description complète des élémens du beau.

Elle a beaucoup moins d'étendue dans l'homme que dans les animaux; et plus elle diminue, comme on le voit dans les individus de la belle race, ou mieux encore dans l'idéal, plus elle concourt à la beauté, plus elle indique une

supériorité marquée dans les facultés intellectuelles (1). Alors elle présente la forme la plus heureuse, celle de l'ovale, dont nous avons déjà parlé, et qui par sa diminution graduée et insensible, plaît et charme l'œil, en faisant même abstraction de tout rapport entre les traits extérieurs et les qualités qu'ils peuvent indiquer.

Les formes du crâne et de la face bien conformés, sont des caractères de beauté communs aux deux sexes : il en est de même de celles des différentes parties du visage, tels que le front, les yeux, le nez, la bouche, etc.

---

(1) Le Cit. Cuvier a remarqué, je crois, le premier l'effet de ces proportions entre l'etendue du crâne et celle de la face. Voici comme il s'exprime sur cette importante question d'anatomie comparée, après avoir fait connaître les principaux résultats des mesures de Camper pour déterminer la capacité cérébrale dans les animaux :

« On peut découvrir des rapports plus importans, en considérant le crâne et la face dans une coupe verticale et longitudinale de la tête. Relativement à leur proportion respective, le crâne occupe dans cette coupe une aire tantôt plus grande, tantôt moindre, tantôt à-peu-près égale à celle qu'occupe la face.

Dans l'Européen, l'aire de la coupe du crâne est à-peu-près quadruple de celle de la face, en n'y comprenant point la mâchoire inférieure.

Le front doit être dans la direction du nez, et s'unir avec cette partie, en laissant voir à peine une légère inflexion. Cette disposition constitue le profil grec.

La nature, dit Winckelmann, en est avare dans les climats brûlans et dans les zones glacées. L'on peut ajouter à cette observation, que les différens degrés de courbure de ce profil en indiquent les diverses altérations depuis la beauté la plus accomplie jusqu'à la laideur la plus repoussante.

Dans le Nègre, le crâne restant le même, l'aire de la coupe de la face augmente d'environ un cinquième : elle n'augmente que d'un dixième dans le Kalmouc. La proportion est encore un peu moindre dans le Orang-Outang. Dans les Sapajous, l'aire de la face est presque moitié de celle du crâne : elle lui est presque égale dans les Mandrills et dans la plupart des carnivores, excepté les variétés de Chiens à museau court, comme le doguin, qui ont la face un peu moindre à proportion du crâne. Les rongeurs, les pachydermes, les ruminans et les solipèdes ont tous l'aire de la coupe de la face plus grande que celle du crâne. Parmi les rongeurs, le Lièvre et la Marmotte l'ont d'un tiers plus grande ; elle est plus que double dans le Porc-épic ; elle est presque double dans les ruminans, un peu plus que double dans les Cochons, à-peu-près triple dans l'Hippopotame, presque quadruple dans le Cheval ».

Un front, d'ailleurs, bien conformé, est légèrement arrondi dans ses parties supérieures et latérales : le resserrement, l'applatissement ou l'extrême largeur de cette partie, en sont les défauts qui influent plus directement sur l'expression de la physionomie.

Chez les femmes, sur-tout, le front doit avoir une juste mesure. Trop grand, trop découvert, il peindrait la hardiesse, l'audace ; tandis qu'il doit exprimer des sentimens plus doux, des affections bienveillantes et une noblesse sans fierté.

Winckelmann prétend que les cheveux qui couronnent le front, doivent faire le tour des tempes, en décrivant avec grace une portion de cercle : l'effet agréable du croissant que présentent les coëffures à la sultane, paraît prouver en faveur de cette observation ; et l'on sait, d'ailleurs, que les Circassiennes ajoutent encore à leur beauté, par l'adresse avec laquelle elles disposent leurs cheveux au-dessus de leur front.

Le nez, dit Herder, accorde toutes les parties du visage ; il forme, pour ainsi dire, une montagne de séparation entre deux vallées : avoir trop de longueur ou de grosseur, être épaté ou serré, former une saillie sans élégance et sans expression : telles sont les différentes conformations vicieuses de cette partie. Sa forme la

plus agréable est celle qui lui mérite le nom de nez aquilin, comme on le voit dans l'idéal et dans les beautés individuelles qui s'en rapprochent davantage.

Les yeux, que la racine du nez sépare par un intervalle dont les différens degrés d'étendue sont autant de caractères physiognomoniques, doivent présenter plusieurs dispositions remarquables pour concourir à la beauté.

Les plus beaux yeux, sous le rapport de la couleur, sont ceux qui paraissent noirs ou bleus (1). Leur direction inégale, leur rapprochement trop marqué, ou leur séparation

(1) Les couleurs les plus ordinaires dans les yeux, dit Buffon, sont l'orangé et le bleu; et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit être noirs, ne sont que d'un jaune brun ou d'orangé foncé; il ne faut, pour s'en assurer, que les regarder de près : car lorsqu'on les voit à quelque distance, qu'ils sont tournés à contre-jour, ils paraissent noirs, parce que la couleur jaune brun tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la juge noire par l'opposition du blanc. Les yeux qui sont d'un jaune moins brun, passent aussi pour des yeux noirs; mais on ne les trouve pas si beaux que les autres, parce que cette couleur tranche moins sur le blanc. Il y a aussi des yeux jaunes et jaunes clairs; ceux-ci ne

extrême, sont de véritables difformités. Les gros yeux déforment l'ovale du visage. La plus heureuse conformation consiste dans de grands yeux dont l'*enchassement* est tel, qu'il exprime la finesse et la douceur du regard, sans nuire à son éclat : la grandeur de l'œil et sa forme allongée contribue davantage à la beauté que la couleur. Dans les yeux de la Vénus de Florence, l'élévation légère de la paupière inférieure donne une grace et une langueur inexprimables.

Les sourcils doivent être bien arqués, séparés, fournis de poils très-fins et d'un beau noir. En s'unissant, ils rendent la physionomie sombre : s'ils sont trop minces, ils ne protègent

---

paraissent pas noirs, parce que ces couleurs ne sont pas assez foncées pour disparaître dans l'ombre. On voit très-communément dans le même œil des nuances d'orangé, de jaune, de gris et de bleu : dès qu'il y a du bleu, quelque léger qu'il soit, il devient la couleur dominante ; cette couleur paraît par filets dans toute l'étendue de l'iris, et l'orangé est par flocons autour et à quelque petite distance de la prunelle : le bleu efface si fort cette couleur, que l'œil paraît tout bleu, et qu'on ne s'apperçoit du mélange de l'orangé qu'en le regardant de près. Les plus beaux yeux sont ceux qui paraissent noirs ou bleus. Le vivacité et le feu,

pas assez l'organe de la vue; ils ne couronnent pas l'œil, et semblent alors affaiblir son langage.

Les paupières bien disposées présentent les plus douces inflexions. Lorsque leurs cils sont soyeux, longs et garnis, les yeux en paraissent plus beaux et le regard plus doux.

La bouche est peut-être de toutes les parties du visage de la femme, celle qui se montre avec plus de graces et d'expression : elle doit être petite, et ne pas s'étendre beaucoup au-delà des narines; une parfaite conformation exige aussi que la lèvre inférieure soit plus forte. La courbure de la lèvre supérieure a servi de modèle aux anciens artistes pour l'arc de l'amour.

---

qui font le principal caractère des yeux, éclatent davantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur: les yeux noirs ont donc plus de force d'expression et de vivacité; mais il y a plus de douceur, et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus : on voit dans les premiers un feu qui brille uniformément, parce que le fond, qui nous paraît de couleur uniforme, renvoie par-tout les mêmes reflets; mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus, parce qu'il y a plusieurs teintes de couleur qui produisent des reflets différens ».

Dans la Vénus de Médicis, les lèvres sont demi-éloses, afin d'exprimer le desir et la volupté.

Des grosses lèvres et une grande bouche sont très-contraires à la beauté : elles expriment des appétits grossiers, et qui se rapportent moins à la vie intellectuelle, qu'à la vie de nutrition.

« J'observe la bouche, dit un écrivain que nous avons déjà cité ; que d'expression ! La lèvre supérieure caractérise le goût, les penchans, les appétits, le sentiment de l'amour. L'orgueil et la colère la courbent, la finesse l'aiguise, la bonté l'arrondit, le libertinage l'énerve. Rien de mieux articulé dans l'homme que la lèvre supérieure à l'endroit où elle ferme la bouche ».

» Une bouche délicate et pure, est peut-être un des attraits les plus puissans ».

Le menton termine le visage ; il en complète l'élipse. Bien conformé, il est plein, uni et sans fossette. Sa chûte est douce et presqu'insensible ; c'est sur-tout chez les femmes que le menton doit s'arrondir. Sa pointe saillante décèle une fermeté et une roideur de caractère que l'on n'aime pas à leur supposer.

Les dents, qui, dans plusieurs circontances, se trouvent à découvert, servent à l'expression, et présentent des dispositions qui ne doivent pas être oubliées parmi les élémens de la beauté.

Ces dispositions consistent principalement dans la blancheur ; il faut aussi que de belles dents soient petites, égales et légèrement arrondies.

Les oreilles font encore partie du visage : elles doivent se terminer à la troisième partie de la tête, et se trouver sur la ligne du nez. Annibal Carrache pensait que l'oreille était susceptible d'un genre de beauté aussi rare et aussi important que celui des autres parties.

L'allongement extrême des oreilles par les effets d'une cosmétique barbare et grossière, ou leur proéminence qui caractérise plusieurs nomades de la Sybérie, sont des dispositions vicieuses et contraires à la beauté, en ce qu'elles altèrent la régularité de l'ovale de la tête, et en surchargent le contour par des saillies.

Les cheveux, dont nous n'avons pas encore parlé, sont des accessoires qui servent beaucoup à faire ressortir l'effet principal. Un blond doré était, de toutes leurs teintes, celle que préféraient les anciens artistes. Un noir d'ébène, qui donne plus d'effet à la blancheur de la peau, nous paraît plus agréable : la flexibilité, la finesse et les dispositions bien ménagées de la chevelure, ajoutent à leur beauté. Laissés en liberté, et livrés à de légères ondulations, ils offrent l'image

de la vie et du mouvement : et de cette manière contribuent, suivant la remarque d'Hogarth, à une certaine variété que ce profond analyste admet parmi les principes auxquels il rapporte les différentes combinaisons de formes et d'effets d'où résulte la beauté (1).

Dans une autre Partie de cet ouvrage nous parlerons, en traitant de la cosmétique, de l'inconvénient de porter des cheveux étrangers, et d'altérer, par ces emprunts toujours mal dissimulés, la vérité de la physionomie.

Telles sont les considérations un peu étendues dont la belle conformation de la tête et de ses différentes parties nous a présenté le sujet. Nous terminerons cet article par les remarques suivantes du C. Neveu :

« Dans les images qu'ils tracent de la beauté, les poëtes ont mieux réussi à décrire les perfections des yeux et de la bouche que celles du

(1) Hogarth qui, dans son excellente analyse de la beauté, a traité son sujet avec beaucoup d'étendue, réduit les principes du beau en général à la convenance, la variété, l'uniformité, la simplicité, la complication et la quantité.

menton et du nez, sans doute parce qu'ils n'ont pas su se rendre assez compte de l'effet qu'ils produisent pour la laideur ou l'agrément du visage. Mais si ces deux parties ne servent guère à l'expression, elles sont tout pour la perfection et la régularité des traits. Le menton termine et soutient l'ovale; le profil lui doit en partie sa beauté; il est d'ailleurs un trait caractéristique de l'espèce humaine, puisqu'il ne se trouve dans aucun autre animal. Quant au nez, quoiqu'il n'ait pas à manifester, comme les yeux, les traits de l'intelligence, et comme la bouche, les affections du cœur, il fait peut-être plus qu'eux pour la beauté de la physionomie; il est le trait le plus saillant du visage, par sa forme élancée; il en fait le caractère le plus distinct; il est le point fixe autour duquel s'assemblent et se composent toutes les autres parties du visage; il en est, en quelque sorte, le régulateur, et plusieurs célèbres artistes déterminaient d'après lui toutes les proportions de leurs figures. Pour servir à cet usage, sa forme doit être droite et simple, il doit faire avec sa base un angle saillant et bien prononcé; s'il est séparé du front par une cavité profonde; s'il est large, court et distant de la bouche, ne cherchez point ailleurs ce qui vous fait trouver un visage ignoble

et commun. Dans le désir passionné, dans la colère et la fureur, les narines s'enflent et s'élèvent ; c'est le seul mouvement dont le nez soit susceptible ; mais sa partie antérieure ne se partage point. Par son immobilité dans l'effet des passions, il marque de combien les autres traits s'altèrent ; il fait sentir l'ouverture de la bouche dans les cris de la douleur et de l'effroi, et dans les diverses fonctions de cet organe si mobile, il marque aussi l'élévation des sourcils et leur abaissement ; il concourt enfin à préciser tous les mouvemens produits par la joie, la tristesse, la crainte, l'admiration, la fureur, etc. On sait jusqu'à quel point la perte du nez défigure un visage, et c'est encore ce qui prouve combien il sert à la beauté. Pendant le sommeil, les yeux se ferment, et leur expression devient nulle : ils peuvent être, ainsi que la bouche, défigurés par la douleur ; mais ces différens changemens, qui modifient le visage, n'en altèrent pas la beauté ; elle perd tout son effet par l'altération du nez : on ne peut se plaire à contempler une statue qui est privée de cette partie, tandis qu'on l'admire, quoique ses yeux soient sans prunelle et ses lèvres sans couleur. En ployant un cheveu de manière à ce qu'il puisse, sans qu'on en reconnaisse le moyen,

élever ou baisser sensiblement la pointe du nez, on se prouvera combien l'altération de sa forme en apporte à celle du visage ».

Le col, dont nous avons indiqué la forme agréable comme un des principaux caractères de l'espèce humaine, doit avoir la plus douce courbure, et établir une transition presqu'insensible entre la tête et le torse : une plénitude assez marquée, une certaine langueur et un embonpoint suffisant pour dissimuler les reliefs du cartilage tyroïde, et de deux gros muscles, que les anatomistes appellent *sterno-mastoïdiens*, *sont* les principales conditions de la beauté du col chez les femmes : si elles se rencontrent sans se trouver réunies à une certaine expression et à l'ensemble le plus complet des élémens de la beauté du visage, elles donnent souvent un air d'insensibilité et de faiblesse intellectuelle, qui affablit de beaucoup l'impression qu'un premier aspect avait fait naître.

Les diverses attitudes du col sont très-éloquentes : elles indiquent la liberté, le courage, la mollesse, la douce flexibilité, la dignité de la condition.

Le torse. Cette partie, qui se trouve au centre, et qui renferme les organes les plus essentiels, présente aussi dans ses détails plusieurs traits qui concourent à la beauté. La partie

supérieure de cette division du corps, la poitrine doit être très-élevée chez les femmes, s'arrondir avec grace, et avoir sensiblement moins de largeur que chez les hommes.

L'articulation sterno-claviculaire et la courbure des clavicules paraissent à peine sur un buste féminin bien conformé ; leurs reliefs adoucis contribuent seulement à former alors plusieurs de ces lignes ondoyantes dont nous avons fait connaître les avantages.

Le sein, qui décore le buste, offre, dans les beaux modèles, plus d'élégance que de volume ; ses deux portions sont bien détachées. Winckelmann observe que dans les statues antiques, elles se terminent doucement en pointe, et qu'elles ont toujours des formes virginales, par suite du système des anciens artistes, qui consiste à ne point rappeler dans l'idéal les besoins et les accidens de l'humanité.

Suivant Buffon, il faut, pour que les mammelles soient bien placées, qu'il y ait autant d'espace de l'un des mammelons à l'autre, qu'il y en a depuis le mammelon jusqu'au milieu de la fossette des clavicules, en sorte que ces trois points fassent un triangle équilatéral. Les hémisphères d'un sein bien conformé ont une forme très-élégante, et qui affecte aussi agréablement

l'œil que le toucher. Ceux de la belle Hélène ont donné le modèle de la coupe antique.

Les épaules, qui répondent supérieurement et postérieurement à la poitrine, ont aussi leur manière d'être belles. Les femmes de Rome offrent ce genre de beauté au plus haut degré, lorsqu'elles arrivent à cette époque de la vie où l'embonpoint succède à la turgescence et à l'élasticité juveniles.

L'abdomen se trouve au-dessous de la poitrine ; il a très-peu de plénitude dans un torse capable de servir de modèle, et ressemble à celui d'un homme qui a joui d'un paisible sommeil : cet état est à-peu-près celui que Bacon désigne comme un signe de longevité. Dans les femmes, l'abdomen a plus de saillie et de rondeur : la moindre altération dans son poli et dans ses contours, sont des difformités affligeantes. Le nombril doit être assez profondément creusé.

Plusieurs statues antiques ont la forme de l'abdomen plus belle que la Vénus de Médicis.

La taille proprement dite, fait aussi partie du torse : elle se marque aux régions du dos et des lombes, et doit tous ses avantages à cette mollesse, cette élégance et cette fléxibilité qui

caractérisent ce qu'on appelle les tailles sveltes et légères. Nous avons déjà eu occasion d'indique ce genre d'attraits. Roussel y attache une grande importance, et en rapporte le principal effet aux facultés que cette disposition révèle à l'œil charmé de les découvrir. « Si on examine, dit-il, la plupart des attributs qui constituent la beauté ; si la raison analyse ce que l'instinct juge dans un clin-d'œil, on trouvera que ces attributs tiennent à des avantages réels pour l'espèce. Une taille légère, des mouvemens souples, d'où naît toujours la grace, la fraîcheur et l'éclat, sont des qualités qui plaisent, parce qu'elles annoncent le bon état de l'individu qui les possède, et le plus grand degré d'aptitude aux fonctions qu'il doit remplir (1) ».

Les membres, et sur-tout leurs extrémités, sont susceptibles d'un genre de beauté dont la nature fournit bien rarement des modèles.

Chez les jeunes sujets, la beauté des mains consiste dans une plénitude modérée ; les articulations des phalanges ne sont marquées que par de petits reliefs et des ombres très-adoucies.

---

(1) Roussel, *Système physique et moral de la Femme*.

Les doigts ont une forme allongée, et dont la diminution graduée est très-agréable. Ce sont de petites colonnes de la plus belle proportion.

Les plus belles mains antiques sont celles d'un fils de Niobé, d'un Mercure qui embrasse Hersé ; les deux mains de celle-ci et les mains de l'hermaphrodite de la villa Borghèse.

Le fini, la pureté des contours, les formes coulantes et arrondies caractérisent, dans la femme, la belle conformation du bras et de l'avant-bras.

Les pieds, comme les mains, sont susceptibles d'un genre de beauté dont la nature est avare : nous déformons ordinairement ces parties par nos chaussures modernes ; le deuxième orteil, qui naturellement a plus de saillie, comme on le voit dans l'antique, est arrêté dans son développement, et le pied qui devrait, dans la circonférence de son extrémité, se rapprocher de la forme élégante de l'élipse, s'arrondit sans grace, et n'offre plus qu'une partie défigurée par nos ridicules compressions.

Les anciens attachaient beaucoup d'importance à la forme des pieds : les philosophes ne la négligeaient pas dans le tableau général de la physionomie ; et les historiens ont fait

mention de leur beauté, en parlant de Polyxène et d'Aspasie.

Les malléoles, disposées de manière à n'offrir que d'agréables contours; la ligne saillante du tibia entièrement cachée sous son enveloppe, la forme élégante du mollet, et cette légère courbure qui établit un passage adouci de la jambe à la cuisse, sont autant de traits qui appartiennent à une belle et heureuse conformation.

L'articulation du genou doit être faiblement indiquée.

La Thétis de la villa Albani est, de toutes les statues antiques, celle dont la jambe et les genoux sont les plus parfaits.

Les cuisses sont principalement remarquables, dans les femmes, par leur plénitude voluptueuse, leur poli et la douceur de leurs contours.

Les reliefs qui les surmontent postérieurement, ces formes, dont la Vénus Callipige offre le plus parfait modèle, ont un genre de beauté qu'il serait difficile de décrire, et qui paraît consister principalement dans le passage agréable que ces renflemens établissent entre le torse et les membres. La sécheresse ou l'exagération sont les défauts les plus ordinaires de ces parties, pour lesquelles les artistes trouvent très-difficilement

dans les beautés individuelles, le degré de perfection que présente les statues antiques (1).

---

(1) L'Arioste a décrit avec autant d'exactitude que de poésie plusieurs des beautés que nous venons de considérer en naturaliste. On trouve cette description dans les portraits d'Alcine et d'Olimpie, que Watelet a fait passer dans notre langue, dans la traduction libre et un peu faible dont nous offrons ici quelques fragmens.

PORTRAIT D'ALCINE.

. . . .

Elle était blonde ; et par tresses unis,
Tombant sans art, flottant sans résistance,
Ses longs cheveux mariaient leur nuance
Au doux accord des roses et des lys.

Son front riant a la juste mesure
Qui n'admet pas trop de sévérité ;
Un front altier menace la nature ;
Etroit, il est souvent sans majesté :
Celui d'Alcine est noble, sans fierté.
C'est sous ce front et sous deux arcs d'ébène
Où son regard lentement se promène,
Que des yeux noirs, mais doux et languissans,
Des cœurs blessés irritent les tourmens,
En paraissant compâtir à leur peine.

Mais poursuivons ; car le peintre divin
N'a rien omis de ce qu'on peut décrire.
Du nez parfait le trait correct et fin,
A tout censeur ou sévère ou malin,
Dans son profil n'offre rien à redire.

Et chaque joue a du doigt de l'Amour
Vers le sommet, cette empreinte légère
Dont il désigne et marque pour sa cour,
Pour ses plaisirs les beautés qu'il préfère.

. . . .

PORTRAIT D'OLIMPIE.

La neige pure éblouit moins les yeux
Que ce satin, au doux toucher flexible,
Ce tissu fin, et sur-tout si sensible
Dès que l'anime un desir amoureux.

. . . .

Mais promenant vos regards enchantés,
De chaque flanc admirez les beautés.
Suivez ce trait d'une forme si pure,
Qui, plus saillant, prononce les côtés,
Et prolongé dans sa double courbure,
Vient embrasser un espace arrondi,
Que vers son centre élevé, mais uni,
D'un petit creux décora la nature.
Ainsi Vénus sur le flot azuré,
Vénus naissante, à l'art du statuaire
Offre un modèle à jamais admiré.
De celui-ci, non moins digne de plaire,
Suivons encore les contours ondoyans
Qui, variés dans tous les mouvemens,
Avec souplesse accusent les jointures.
Voyons plus bas, par de douces enflures
La cuisse blanche au milieu s'arrondir;
Voyons la jambe à propos s'amincir,
Et les deux pieds, de gentilles mesures,

ARTICLE IV.

Du beau idéal, et de ce qui paraît essentiellement constituer la beauté dans la conformation extérieure de l'homme et de la femme.

---

§ I. *Du Beau idéal.*

UNE imitation grossière et incomplète des modèles que présentait la nature, fût sans doute le premier pas que firent les arts de la sculpture et du dessin. L'homme pétrit d'abord et façonna l'argile, ou à l'aide d'une pierre aiguisée, sculpta le bois, et ne parvint à faire exactement toutes les parties de la figure, qu'après avoir marqué les époques de ses progrès séculaires par la représentation isolée de la tête (1),

---

Qu'un art gênant n'osa jamais meurtrir,
Ornés de doigts qu'un doux carmin colore,
Et que nature a le soin d'embellir
De cent beautés que le vulgaire ignore.

(1) On fit d'abord la tête, que l'on représenta sur une colonne. (Winckelmann, *Histoire de l'Art.*) Cook a trouvé des représentations de ce genre chez les Sauvages, qui lui ont offert les premiers rudimens de l'architecture, et dont les mœurs actuelles peuvent

l'indication obscure des parties de la génération (1), la division d'une colonne qui formait le corps (2), le partage des membres, et la représentation achevée de leurs diverses parties.

On peut supposer que cette suite d'essais et de perfectionnement conduisit l'art à reproduire avec fidélité les beautés individuelles, sans chercher à s'élever, par un effort de génie, à la conception d'un genre de beauté supérieur, plus parfait, plus accompli, plus digne enfin d'être offert comme un objet de culte et d'admiration.

La formation de la beauté commença donc par la copie, par le portrait du beau individuel, même pour la représentation des Dieux et des Déesses.

A une époque très-florissante, cette imitation était encore le moyen dont se servaient les plus grands artistes, et de simples mortelles leurs fournissaient des modèles pour leurs Divinités.

---

nous guider dans nos recherches sur l'état primitif des nations qui sont arrivées aujourd'hui à un très-grand degré de civilisation.

(1) Après avoir mis une tête sur une pierre informe, on marqua à-peu-près vers le milieu la différence du sexe. (Winckelmann.)

(2) Dédale, suivant l'opinion la plus générale, opéra le premier cette séparation.

Telles furent Théodote, Phryné, et plusieurs autres courtisannes célèbres.

Strabon va jusqu'à nommer *corps saints*, les femmes qui s'étaient vouées au culte de Vénus sur le mont Érix ; sans doute parce que leurs charmes servirent aux progrès des arts ; et se trouvèrent consacrés par une heureuse association de la religion et du plaisir. L'abandon, la beauté des courtisanes, ces fêtes brillantes, ces gymnases où les jeunes gens des deux sexes (1), à peine vêtus, ou même affranchis de tout voile, livraient à l'observation des artistes les plus belles nudités, furent autant de circonstances qui contribuèrent aux progrès de l'art et du goût, en fournissant des objets nombreux de rapprochement et de comparaison. On fut alors conduit à l'idéal, qui consiste, 1°. dans une imitation choisie ; 2°. dans une épuration et même dans un perfectionnement ; dans une expression plus remarquable et plus développée des attributs de beauté dont la nature avait fourni la première idée et le premier modèle.

---

(1) Les Lacédémoniennes se livraient nues, ou presque nues, aux exercices de la danse, de la lutte, etc., etc.

PAR L'IMITATION avec choix, on réunit les beautés éparses que présentaient plusieurs individus ; et Zeuxis exécuta ainsi sa Junon, en combinant dans un ensemble admirable les charmes d'élite que lui fournirent cinq beautés individuelles qu'il choisit à Crotone.

L'art ne se borna point à former ainsi un nouveau type de tous les genres d'attraits que plusieurs modèles lui avaient présentés : suivant la nature dans sa marche, observant, comparant les formes que développaient les phases de la vie, il emprunta aux différens âges ce qu'ils avaient de plus parfait, et rassembla avec goût et par une abstraction poétique, la fraîcheur de la jeunesse et les formes d'un âge plus avancé (1).

En général, la figure des Dieux est un idéal emprunté de la nature de l'homme bien développé, et de celle de ces prêtres efféminés de Cybèle, chez lesquels la privation des organes de la virilité avait arrêté, suivant l'expression de Winckelmann, le vol rapide de la jeunesse. Telle fut ce que depuis on a appelé l'imitation choisie de la nature, qui cependant n'a pas été, comme on le pense vulgairement, le seul procédé

(1) L'Apollon offre un bel exemple de cette combinaison. (*Voy*. Winckelmann.)

dont l'idéal devint le résultat. On ajouta à son effet par le perfectionnement, l'épuration de la beauté individuelle, et le développement surnaturel de ses principaux élémens.

Au moyen du perfectionnement, on dépouilla de toute affection personnelle les images des Dieux; dont la représentation offrit alors la conception sublime d'une nature supérieure, d'une nature dégagée de tout ce qui aurait pu rappeler les besoins, les accidens, les malheurs de la condition humaine. D'après cette interprétation, il est facile de démontrer, avec Winckelmann, pourquoi on doit regarder comme autant de caractères du style grec la forme virginale du sein des Déesses, la jeunesse éternelle de toutes les Divinités, l'absence de toute passion et de tout mouvement capables d'altérer les formes; enfin, la légèreté et la pose de plusieurs statues antiques, qui semblent voguer dans l'espace et toucher à peine le séjour terrestre.

Par le développement surnaturel de plusieurs élémens du beau, on fit plus encore: on éleva entièrement le type de l'homme jusqu'à l'idéal d'une forme divine; et Winckelmann a laissé une lacune dans son système, lorsqu'il a dit, en parlant des beautés partielles: que les individus les présentent aux artistes, séparées, isolées

à la vérité, mais aussi parfaites, aussi pures que celles dont brillent les chef-d'œuvres antiques.

Cette théorie n'est pas exacte, au moins pour le genre de beauté qui résulte du développement du crâne; et la nature, par exemple, ne va pas ordinairement, dans l'ouverture de l'angle facial, au-delà de 85 dég. Le style grec a seul franchi cette limite dans l'idéal, en arrivant jusques et au-delà de l'angle droit : caractère de beauté dont Camper a si bien fait apprécier l'importance (1), caractère de beauté qui indique une intelligence supérieure, qui appelle, qui détermine les autres marques extérieures d'une nature divine (2), et que les anciens artistes ont constamment affecté à l'idéal, comme on peut aisément s'en convaincre, en comparant une tête

(1) L'ouverture de l'angle facial, en indiquant l'étendue du crâne, marque le développement du cerveau, qui paraît être celui de tous les organes dont l'action concourt davantage aux phénomènes de la pensée.

(2) Le développement du crâne, d'où résulte un angle facial de 90 degrés, détermine nécessairement la beauté et le fini de l'ovale de la tête, l'absence de tout renflement labial, la saillie élégante du nez, la position des yeux sur une ligne qui partage la face en deux parties égales, la majesté du front, etc., etc.

de l'Apollon ou de la Vénus avec celles des héros et des grands personnages dont les monumens antiques nous ont conservé les portraits (1).

§ II. *Examen de ce qui paraît essentiellement constituer le sentiment de la beauté* (2).

L'IMPRESSION que fait éprouver l'aspect d'un bel homme ou d'une belle femme, est ordinairement une sensation composée.

---

(1) Les têtes antiques, telles que celles de Brutus, Marc-Aurèle, Antonin, etc. offrent un angle facial d'environ 85 d. Ce caractère suffit pour les faire distinguer de celles de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, Mercure, Niobé, etc., etc.

(2) Presque tous les auteurs qui ont examiné cette question, se sont livrés aux plus vaines spéculations; et loin d'éclairer un sujet aussi important, ils l'ont obscurci de toutes les ténèbres de la philosophie scholastique. Voici les opinions de quelques-uns :

Suivant le divin Platon, l'ame, qui existait avant le corps, possédait, lorsqu'elle n'était pas encore enchaînée à la matière, une connaissance parfaite de toutes choses. Dépouillée de toute cette science antérieure dans sa prison, elle parvint, par une réminiscence laborieuse, à recouvrer quelques-unes de ses anciennes idées ; celle de la beauté est de ce nombre. L'ame la possédait dans son état immatériel et primitif ;

D'abord l'œil est flatté, parce que l'extérieur, l'enveloppe du corps de l'homme ou de la femme bien conformés présentent des formes et des combinaisons de formes, qui, dans un tems donné, font éprouver à l'œil le plus grand nombre possible de sensations agréables. Différentes idées naissent ensuite, et ont pour objet une perfection générale et des facultés intérieures, que cette écorce et ces formes séduisantes indiquent à l'esprit charmé de les découvrir.

---

et elle ne fait qu'en avoir souvenir, lorsque dans notre existence actuelle un objet quelconque nous charme et nous ravit.

Wolff et Leibnitz disent que tout ce qui plaît est beau; que tout ce qui déplaît est laid.

Winckelmann, qui d'ailleurs a écrit d'une manière transcendante sur les détails de la beauté, ne craint pas de dire que la beauté suprême réside en Dieu, et que l'idée de la beauté humaine se perfectionne en raison de sa conformité et de son harmonie avec l'Être Suprême.

Mengs, non moins rempli de goût que Winckelmann, mais aussi mauvais métaphysicien, se perd comme lui dans le cahos psychologique.

D'autres philosophes voulant expliquer une chose abstraite par une autre qui l'est davantage, disent que la beauté consiste dans la vérité, la régularité, l'ordre et les proportions.

Quelques philosophes ont voulu borner le sentiment du beau à ces impressions indirectes et réfléchies : mais adopter leur opinion, et ne rapporter le plaisir que fait naître l'aspect de la beauté qu'à une opération de l'esprit, ne serait-ce pas supposer dans ce plaisir un sentiment aussi peu naturel, aussi peu vraisemblable que l'amour spirituel et épuré, auquel l'excès de son délire a fait donner le nom d'amour platonique? Nous allons examiner successivement les impressions directes et les sensations réfléchies qui s'unissent pour former, dans toute sa plénitude, le sentiment du beau.

Hutcheson veut un sens tout particulier, et chargé de percevoir les impressions du beau, comme l'œil perçoit celle de la lumière, ou l'odorat les odeurs.

Diderot s'explique ainsi sur le beau : J'appelle beau hors de moi, tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports ; et beau par rapport à moi, est tout ce qui réveille cette idée. C'est sans doute d'après le rapprochement de ces opinions, plus ou moins absurdes, que Voltaire disait à ce sujet : Consultez les philosophes, ils vous répondront par du galimathias ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence au *tokalon*. Et que serait-ce, si nous avions exposé avec quelque détail les idées de St.-Augustin, du Père André, etc. ?

1°. *Des lignes, des formes et des combinaisons de lignes et de formes d'où résulte la partie optique du sentiment de la beauté.*

LES lignes et les formes agréables que présente la surface du corps d'un bel homme ou d'une belle femme, sont les lignes ondoyantes et serpentines, les formes arrondies, ovallaires, et sur-tout les formes dont les contours vont en diminuant d'une manière graduée, comme on le voit dans la pyramide, la volute ou dans l'ovale resserré à l'une de ses extrémités.

Les lignes ondoyantes et serpentines, ces lignes que l'art cherche sans cesse à dessiner dans ses produits les plus gracieux, et que la nature elle-même a prodiguées dans la forme de ses plus agréables productions, sont en plus grand nombre à la surface du corps de l'homme qu'à celle du corps des autres animaux. Nous avons déjà fait cette remarque d'après Hogarth; et nous rappellerons seulement ici que c'est principalement dans les traits les plus réguliers du visage et à la superficie du torse et des membres d'une belle femme que ces lignes de la grace et de la beauté sont plus multipliées. Elles unissent et marquent les contours des différentes parties, comme on le voit à la région

du col, du sein, aux épaules, à la surface de l'abdomen, sur les côtés qui prononcent agréablement les flancs, et sur-tout dans les passages insensibles et gradués de la tête au col, des lombes aux membres inférieurs, et de chaque partie des membres en général à la partie qui la suit, et dont l'assemblage se fait sans jamais prononcer les articulations.

Les fleurs les plus élégantes n'offrent pas dans leurs contours, une flexion mieux ménagée et plus douce que ces lignes dessinées à la surface du corps d'une femme dont tous les traits brilllent du double éclat de la jeunesse et de la beauté (1).

Quant aux formes dont nous avons parlé, elles sont présentées par l'ovale de la tête, par le col, le sein, et les autres contours, ainsi que par les colonnes de la cuisse, de la jambe, et les différentes pièces dont se composent les membres supérieurs.

Plusieurs de ces dispositions doivent, sans doute, étonner le physicien. En effet, dans le corps de l'homme, qui exécute des mouvemens

(1) *Vues d'Hogarth sur le même sujet.* On peut regarder comme une règle constante, que les beaux traits sont ceux où l'on retrouve la ligne serpentine, telle que nous l'avons décrite, pag. 280 et suiv.

si étendus, des leviers prolongés et saillans, des formes anguleuses semblaient nécessaires pour économiser la puissance. La nature a pris une autre voie pour arriver au même résultat ; et compensant la défaveur des leviers par l'étendue de la force motrice, elle a soigné l'enveloppe du mécanisme le plus compliqué, et concilié les formes les plus belles avec l'énergie et la variété des mouvemens.

L'homme est sans doute le premier des animaux sous ce rapport, et la beauté réelle que présentent ses formes pourrait être regardée comme un des principaux traits qui le caractérisent. Après lui viennent tous les animaux qui sont légers à la course, et chez lesquels la variété des mouvemens n'exclut pas à l'extérieur du corps, les lignes ondoyantes et les formes attrayantes. Tels sont, le cheval, le cerf, le chevreuil, etc.

Les animaux dont l'enveloppe offre au contraire des formes quarrées, ou des lignes droites et des dispositions qui les rapprochent davantage de nos grossières mécaniques, ne peuvent jamais, malgré toute la perfection dont leur organisme paraît susceptible, prétendre à la beauté. Tels sont le crapaud, le cochon et tous les

animaux dont l'aspect fait constamment naître l'idée de la laideur.

Il faut ajouter à ces considérations sur les lignes et les formes les plus agréables, que les principes fondamentaux de tout ce qui est beauté dans les ouvrages de la nature et de l'art, entrent dans la composition d'un bel homme et d'une belle femme, et qu'ils y sont disposés de manière à ce que leur influence se corrige ou se fortifie réciproquement, en donnant à l'effet général tout le développement dont il est susceptible.

Ces principes fondamentaux sont, d'après l'analyse d'Hogarth, la convenance et la symétrie, la variété, la simplicité et la complication.

La convenance produit un grand effet; et les lignes, les formes les plus élégantes ne plaisent pas autant, si elles sont mal distribuées : les plus belles colonnes choquent la vue, si leur masse ne répond à celle de l'édifice qu'elles soutiennent ; et rien ne peut être comparé à l'impression désagréable que fait naître l'emploi des cariatides en architecture (1). Nous voulons de

(1) Comment excuser ces artistes impies, qui ont confondu le signe sacré de la forme humaine avec celle

la convenance. Cet attribut universel de tout ce qui est beau résulte, dans une heureuse conformation de l'homme et de la femme, de l'harmonie et de l'accord de toutes les parties en général ; du volume du tronc, de la force des membres qui le soutiennent, de l'élégance et de la mobilité des membres supérieurs, des quantités, des dimensions relatives des diverses régions du corps et de leurs proportions, etc.

LA SYMÉTRIE sert la convenance, et donne souvent aux objets l'air de l'utilité qu'ils doivent avoir ; l'œil en même-tems est, jusqu'à un certain point, flatté par l'exactitude des contre-parties ou des pendans. C'est principalement dans

---

des plus grossiers animaux, et qui, d'une main sacrilége, ont placé l'être intelligent et sensible sous des masses de pierres, et sous l'entablement d'un pesant édifice ? L'emploi des cariatides est, je crois, d'invention moderne : je n'imagine pas qu'une telle profanation soit entrée dans l'esprit des Grecs, adorateurs si vrais de la beauté. Mais si quelqu'artiste de ces tems s'en est rendu coupable, sans doute il aura soulevé contre lui les artistes philosophes et les connaisseurs délicats ; et le blâme justement versé sur son ouvrage, en vengeant la beauté, aura prévenu l'effet de ce condamnable exemple. (Neveu, *journal de l'Ecole Polytechnique*, an 3, p. 716).

les grandes compositions que cette régularité est recherchée ; la nature alors adopte les nombres pairs, tandis que dans ses ouvrages de fantaisie, si on peut s'exprimer ainsi, les nombres impairs sont préférés, comme on le voit, dans le nombre des fleurs et de leurs pétales, dans celui des feuilles grouppées et des échancrures de ces feuilles.

Dans le corps humain, la symétrie résulte évidemment de la disposition uniforme des parties doubles, et de la division régulière des parties uniques.

Ainsi, l'impression la plus agréable est nécessairement produite par la disposition harmonieuse et l'exacte ressemblance des yeux, des sourcils, des oreilles, des deux hémisphères du sein, et des différentes parties dont les membres sont composés. Le front, le nez, la bouche, au moyen des lignes médianes qui les partagent, ne sont pas moins réguliers ; et à la surface des autres régions du corps, des points de séparation marqués d'espace en espace contribuent encore à la symétrie, sans nuire à la variété, comme on le voit à l'abdomen dans l'enfoncement ombilical, à la partie postérieure du col dans son enfoncement moyen, au dos dans la saillie de reliefs osseux qui se dessinent sous la peau, etc.

L'irrégularité fait mieux sentir encore l'importance de la symétrie : la direction oblique des yeux et le strabisme, sont de véritables monstruosités ; la torsion du nez ou des lèvres est hideuse ; l'inégale longueur des membres défigure le plus beau corps ; les hémisphères du sein doivent offrir deux mamelons semblables ; et l'on se rappellera sans doute ici l'effet subit qu'une disposition contraire produisit sur J.-J. Rousseau, au moment où il allait mourir de plaisir et d'amour entre les bras de la courtisane Zulietta (1).

(1) Au moment où j'étais prêt à me pâmer sur une gorge qui semblait pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avait un téton borgne : je me frappe ; j'examine ; je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête, comment on peut avoir un téton borgne ; et persuadé que cela tenait à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusses me former l'image, je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de monstre. (*Voy.* Rousseau, *Confessions*, liv. 7, p. 69, éd. *in*-4°.) L'imagination fantasque et déréglée de Rousseau contribua sans doute pour beaucoup à ce singulier effet ; mais cependant il faut avouer que la difformité légère qui le frappa si vivement, eût dérangé moins fortement, à la vérité, un amateur éclairé et délicat de la beauté.

LA VARIÉTÉ, cet autre principe fondamental de tout ce qui est beau, doit son effet au besoin de changer les émotions pour ne pas émousser notre sensibilité, qui ne tarde pas à demeurer oisive sous l'impression trop longtems continuée du même stimulant. Dans la beauté humaine, la variété est produite, comme il convient, par les nuances diverses de la peau, par l'expression de la physionomie, et par les changemens qui résultent des attitudes diverses des mouvemens et des inflexions.

Les femmes cherchent sans cesse à ajouter à leur variété naturelle par les dispositions de la coëffure, et par tous les accidens bien ménagés de la draperie. Ce que le célèbre Hogarth a écrit à ce sujet, mérite d'être cité. « Les femmes, dit cet écrivain, n'accordent à l'uniformité que ce qu'elles ne peuvent lui refuser : comme, par exemple, d'avoir deux manches et deux souliers de même couleur. Tout trait d'uniformité dans le vêtement, qui n'a pas la convenance pour excuse, donne l'air empesé ou roide : une femme qui a du goût, cherche toujours à éviter les choses qui se ressemblent trop, ou qui sont la contre-partie l'une de l'autre. Une plume, une fleur, un diamant ne se placent point précisément au-dessus du front, au milieu de la tête. Si l'on

en met deux, on a soin que leurs positions ne soient pas semblables. Rien ne fait un plus joli effet qu'une boucle ondoyante qui tombe sur le front, et rompt la parfaite régularité du tour du visage. Les femmes décentes évitent cette recherche, comme marquant trop le desir d'attirer les regards : elles laissent cette ressource à celles qui ont moins de délicatesse ; mais elles ont pris dans le modèle que j'indique l'idée de deux petites boucles semblables, qui tournent sur les deux tempes. C'est plus décent ; mais c'est moins joli. La variété dans le vêtement est l'objet constant de l'étude des jeunes et jolies femmes, etc. » Il serait inutile de remarquer que depuis 1752, tems où Hogarth écrivait, les progrès du goût et les changemens qui se sont opérés dans les mœurs permettent aujourd'hui une application très-étendue des idées de cet artiste philosophe.

La simplicité isolée serait insipide ; combinée avec une certaine variété, elle rend celle-ci plus agréable, et donne la faculté d'en jouir sans effort : c'est sur-tout dans le beau idéal que brille davantage ce nouvel attribut de la beauté. Les chefs-d'œuvres antiques n'offrent rien d'étranger aux traits et aux contours qui constituent rigoureusement le beau : l'artiste a voulu perfectionner la nature, et non pas la surcharger

d'ornemens stériles ; tout, dans ses admirables compositions, est à-la-fois simple, grand et sublime : c'est la pensée du génie qui se développe et brille sans le secours d'un éclat étranger.

La complication nous offre, après la variété tempérée par la simplicité, le principe le plus fécond de la beauté et de la grace. Hogarth en développe ainsi les effets :

« Nous ne pouvons jamais fixer qu'un point à-la-fois ; et lorsque nous voulons saisir, de nos regards, une certaine étendue, il faut que le rayon visuel la parcoure avec une excessive rapidité, pour que l'impression de l'ensemble nous reste. C'est ainsi que notre rayon visuel glisse avec vîtesse dans tous les sens, sur les formes que nous voulons étudier ou qui nous plaisent ; et lorsque l'objet est en mouvement, notre rayon visuel parcourt les mêmes lignes que cet objet ».

» Lors donc que l'on considère l'action d'un corps sur l'organe de la vue, on voit que, soit que ce corps se meuve, soit qu'il reste en repos, il produit le mouvement du rayon visuel, c'est-à-dire de l'œil, qui affecte plus ou moins agréablement selon les formes et les mouvemens qu'il a. Les rubans en ligne ondoyante que l'on voit dans presque toutes les sculptures, en bois ou en plâtre, dans les appartemens, plaisent par-

l'effet de ce mouvement d'ondulation qu'ils communiquent au rayon visuel ; mais le serpentement effectif d'un ruban en mouvement plait davantage. Je me rappelle que cet amusement me donnait un plaisir d'une extrême vivacité quand j'étais enfant. Je ne peux comparer ce plaisir qu'à celui que j'ai eu depuis, en suivant des yeux dans une contredanse, une danseuse qui disparaissait et reparaissait tour-à-tour dans les sinuosités des figures. Mon rayon visuel dansait avec elle : c'était une espèce de chasse, qui peut donner l'idée de ce que j'entends par la complication qui sert à la beauté, parce qu'elle concourt à charmer l'œil ».

» L'ornement naturel de la tête est aussi un exemple de ce genre d'agréable complication. Les cheveux parent plus ou moins, selon le pli qu'ils ont naturellement, ou qu'on leur a donné. Les boucles flottantes sont les plus agréables à l'œil. Les tours, les ondulations d'une belle chevelure qui est frisée lâche, et que le vent agite doucement, charme les regards ».

» Les poëtes en ont tiré autant de parti que les peintres ».

Ajoutons à ces vues d'Hogarth, que dans la beauté humaine, les lignes serpentines qui se croisent en tous sens, les sentiers tortueux, les

sinuosités, au milieu desquels l'œil poursuit les formes diverses et les contours, sont autant de moyens d'une heureuse et agréable complication.

Les femmes ajoutent beaucoup à l'effet de ces dispositions par les ressources de la toilette: c'est avec cette intention que dans la coëffure on recherche les lignes tournantes, les circonvolutions, que l'on combine diversement les ondes ou les tresses des cheveux avec le crêpe, les rubans, les mouchoirs de gaze ou de soie: c'est aussi d'après le même principe que les draperies, disposées avec autant de coquetterie que de décence, excitent cette curiosité active, cette inquiétude et ces mouvemens d'une imagination voyageuse, à laquelle on néglige un peu trop de s'adresser dans les costumes modernes.

Association d'idées que fait naître l'aspect de la beauté.

DANS l'idiôme des Grecs, une même expression désignait l'ordre, la beauté, l'univers.

En effet, si dans la conformation humaine l'harmonie et l'heureuse combinaison des formes les plus agréables bornaient leur effet à une jouissance optique, à une impression locale, le sentiment du beau serait loin d'avoir toute

sa plénitude et toute son étendue. Il en est autrement : les idées d'ordre, d'ensemble, d'harmonie, de perfection générale, tiennent par une association intime à la première impression que fait naître l'aspect de la beauté.

Cette draperie enchanteresse, cet extérieur qui nous charme et qui nous séduit paraissent liés à plusieurs avantages, dont l'idée fait naître en nous des sentimens d'admiration, de bienveillance et d'amour.

La beauté dont la conformation humaine est susceptible, ne consiste donc pas seulement dans une enveloppe séduisante et propre à flatter l'œil le plus exercé ; c'est encore la physionomie du bon, du convenable et de la perfection : l'annonce des facultés les plus admirables et le signe d'une supériorité générale d'organisation. En effet l'idéal, les grands modèles de beauté nous plaisent, non-seulement parce que leurs formes, leurs traits sont combinés et disposés de la manière la plus heureuse pour affecter agréablement l'organe de la vue, mais encore parce que tout cet extérieur semble répondre à des qualités sublimes, et annoncer un degré d'élévation dans la condition de l'humanité. L'imagination croit voir alors l'excellence d'une nature supérieure percer à travers une enveloppe matérielle, et

animer d'un feu divin toutes les parties de ces grandes compositions.

Tels doivent paraître plusieurs des monumens grecs, aux regards du physiologiste, dont l'esprit passe rapidement de la beauté des formes au développement vital qu'elle lui font supposer.

Oh! si jamais la nature réalisait les fictions du ciseau antique; si dans la formation de l'homme elle s'élevait à cette perfection que les beautés de l'Apollon paraissent révéler, quelles facultés, quelles puissances de vie seraient attachées à une semblable organisation!

Le génie le plus élevé ne répondrait-il pas à la conformation de la tête, à cette grande ouverture de l'angle facial qui donne la mesure du cerveau et de l'intelligence.

Les muscles, dépourvus de ces rudes saillies qui rappellent des exercices violens, et signalent la constitution d'un athlète, exécuteraient sans effort des mouvemens rapides et légers. Le corps, livré à leurs faciles contractions, se détacherait du sol avec grace, et paraîtrait tenir à peine au séjour terrestre.

Le sang le plus pur animerait toutes les parties; les différens organes exerceraient leurs puissances respectives dans tous les sens, dans

toutes les directions, sans que jamais la faiblesse d'aucun d'eux, ou sa prédominance d'action fissent naître un tempérament particulier, ou le plus léger obstacle au développement plein et entier de tous les moyens, de toutes les puissances de la vitalité.

La beauté humaine paraît donc résulter de la perfection des formes et de l'accord de cette perfection avec un degré de supériorité, et un développement très-étendu du mode d'existence qui est propre à l'homme. Tous les traits extérieurs qui distinguent davantage l'organisation humaine de celle des animaux doivent, d'après ces vues, contribuer principalement à la beauté, et en former les principaux caractères. En effet, plus les formes distinctives de l'homme se prononcent et révèlent avec une grande expression la supériorité de sa nature, et mieux elles font naître en nous l'idée de la beauté. Si elles sont légèrement esquissées, et développées d'une manière incomplète et très-peu caractéristique, leur aspect est repoussant, hideux : nous lui rapportons aussitôt l'idée de la laideur.

Les types de l'Apollon et de la Vénus, qui réunissent si complètement tous les attributs du

beau, présentent avec une expression surnaturelle tous les caractères de l'homme, et sont séparés par un espace immense du dernier comme du premier des Singes : tandis que les variétés de l'espèce humaine s'en rapprochent d'autant plus, qu'elles s'éloignent davantage de la beauté ; comme on le voit dans le Nègre et le Kalmouc, qui sont plus voisins du Orang-Outang que les individus de la belle race.

En dernier résultat, la beauté humaine semble donc consister essentiellement dans la réunion la plus complète des caractères extérieurs de l'homme, qui nous paraît toujours d'autant plus beau, qu'il est plus homme et plus disposé à remplir les grandes destinées de son espèce.

Cette manière de considérer la beauté est également applicable aux deux sexes : mais dans le type de la femme, le modèle de l'espèce présente des nuances particulières ; le beau dont il est susceptible se rapproche davantage de la manière dont Burke le considère, pour le distinguer du sublime (1) ; tous les traits, tous les

(1) Burke s'est beaucoup occupé d'une distinction entre le sublime et le beau. Ce philosophe, en parlant de la beauté en général, pense qu'il ne faut pas appliquer ce mot à la vertu, ni aux qualités de l'ame

caractères, tous les attributs en sont aimables; ils n'inspirent point la crainte, ni le respect; ils caressent également l'œil et l'esprit; ils font naître la tendre prédilection, le desir, l'amour. L'air sévère, un trait de rudesse, ou même le caractère de la majesté nuiraient à l'effet de ce genre de beauté que nous desirons dans la femme; et c'est avec raison que Lucien nous représente le dieu des amours effrayé de l'air masculin de Minerve.

La beauté mâle a sans doute un plus grand caractère; elle occupe davantage la pensée, et indique peut-être une organisation plus parfaite, et une sphère de vitalité plus étendue. La beauté de la femme est moins imposante et plus aimable; elle inspire moins d'admiration que d'amour; elle s'adresse plutôt à l'œil, aux sens en général, et au cœur qu'à l'esprit. Les formes

---

d'un genre sévère. Il pense avec raison que la beauté ne consiste pas dans la convenance ni l'utilité; il compare ensuite ses attributs avec ceux du sublime. Les objets sublimes, dit-il, ont des dimensions vastes: comparativement, les objets beaux sont petits. Ce qui est beau doit être doux, arrondi, poli; ce qui est sublime, est rude et négligé. Le sublime est souvent favorisé par les lignes droites, et s'en écarte par des

du plus bel homme, l'idéal, l'Apollon, par exemple, appellent toutes les idées de perfection et de supériorité dans tous les actes de la vie; ils indiquent la force, le génie, la plénitude de toutes les qualités de la nature humaine et l'entier développement de leur perfectibilité, ou même une excellence surnaturelle. Le sentiment que fait naître le caractère de la beauté féminine, porté également jusqu'à l'idéal, comme dans la Vénus, est plus agréable, mais plus resserré, plus exclusivement relatif aux attributs du sexe, plus rapproché de l'émotion que de la pensée, et dès-lors plus lié à des idées de plaisir, d'amour et de volupté. Un bel homme et une belle femme ne doivent pas d'ailleurs être comparés l'un à l'autre. En ce qu'ils ont de commun, dit Rousseau, ils sont égaux; en ce qu'ils ont de différent, ils ne sont pas comparables. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent

---

déviations brusques. La beauté évite les lignes droites, et s'en écarte par des déviations insensibles. La lumière convient à ce qui est beau : le sublime a plus d'effet par l'obscurité; enfin, le beau est délicat et léger; le sublime est solide et massif. Voy. *Bibl. Britannique*, Lettres et Arts, tom. 17. L'extrait des idées de Burke et de Uredale Price sur le Beau, t. 17, p. 448.

pas plus se ressembler d'esprit que de visage ; et la perfection n'est pas susceptible de plus et de moins. Ajoutons, d'après les réflexions qui précèdent, que leur beauté respective est toujours un produit composé, et dont les deux facteurs sont, 1°. l'expression la plus complète et la mieux prononcée des caractères de l'espèce ; 2°. le développement non moins remarquable du sexe et l'ensemble de toutes les différences et de toutes les nuances, que nous avons déjà indiquées (1), et qui tiennent aux fonctions sexuelles par une liaison, par une sympathie qu'il n'est pas toujours possible d'appercevoir.

ARTICLE V.

Patrie de la Beauté.

LA Beauté individuelle la plus parfaite diffère toujours beaucoup de l'idéal, et celle qui s'en éloigne le moins est très-difficile à rencontrer. Dans presque tous les lieux, la nature se tient ordinairement très-loin de la perfection : ici elle n'achève pas l'ensemble du visage ; là elle ébauche la taille,

---

(1) Voyez *Physiologie comparée de l'homme et de la femme*, IIe. art., p. 88.

ne finit pas le sein ou l'exagère ; et presque par-tout elle manque les extrémités, comme l'a bien remarqué Winckelmann. Aussi, dans toutes les langues l'épithète de rare est affectée à la beauté, et les Italiens, même, la nomment *pellegrina* (étrangère), comme pour indiquer qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de la voir. *Bellezze pellegrine; leggiadria singolare e pellegrina*. Cependant, elle affecte plus particulièrement certaines contrées où ses modèles sont plus nombreux ; tandis que dans d'autres régions, le type propre à l'espèce humaine se montre constamment dans un état de dégradation, comparativement à celui que présente les habitans d'une terre plus fortunée. En effet, les différences de l'air et du sol influent beaucoup sur la beauté; et si l'homme, par la force et la flexibilité de son organisation, n'est pas attaché à quelques points du globe ; s'il se répand au contraire dans tous les lieux, dans tous les climats ; s'il partage les demeures glacées de la Renne, et dispute aux plus farouches carnassiers les plages brûlantes de l'équateur ; cependant toutes les parties du vaste domaine où sa vitalité peut se soutenir, ne lui sont pas aussi favorables. Un climat également éloigné de la température polaire et de la chaleur des régions équatoriales, constitue

la première et la plus essentielle condition du développement physique et moral dont l'espèce est susceptible.

La beauté, sur-tout, exige un climat tempéré. Fleur délicate, elle ne se développe point, si le froid est extrême, et se flétrit aussitôt sous l'influence d'une chaleur excessive.

Souvent aussi, dans la même zone, et sous le même degré de latitude, la position du lieu, son élévation, ses entours, la nature du sol; enfin, tous les accidens de localité qui constituent le climat propre à chaque lieu, occasionnent de grandes différences dans la configuration de l'homme. Ainsi, dans un même canton, on voit constamment que les habitans des terres élevées, comme les côteaux ou le dessus des colines, sont agiles, bien faits, et que leurs femmes sont généralement jolies: tandis que dans le plat pays, où la terre est grasse, l'air épais, et les eaux moins pures, les paysans sont grossiers, mal faits, et les paysannes presque toutes laides.

Un même effet est encore produit à un plus haut degré par le retour habituel de certains vents insalubres, dont la flétrissante haleine altère les hommes, les animaux, les plantes, et donne aux habitans des malheureux rivages où elle exerce sa fâcheuse influence, un teint jaunâtre

et livide, des penchans tristes ou perfides, des formes sans noblesse et sans régularité. Nous ne chercherons donc pas la patrie de la beauté dans les lieux que la lumière et la chaleur abandonnent, ni dans les plages qu'elles dévorent : nous la trouverons, en aggrandissant un peu les limites que Buffon lui a marquées (entre le 40e. et le 65e. degré de latitude nord); c'est dans cette zone que la nature paraît plus belle, plus majestueuse dans ce qui tient à la conformation de l'homme : c'est véritablement sous ce climat qu'il faut prendre le modèle auquel on doit rapporter toutes les autres nuances de beauté.

Les pays qui se trouvent compris dans cet espace, sont la Perse, les contrées voisines du Caucase, et principalement la Circassie et la Géorgie, la Turquie d'Europe, l'Italie, la partie septentrionale de l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, le Danemarck, la Suède et une partie de la Norwège et de la Russie.

Cependant, les formes humaines n'ont pas le même degré de perfection dans ces vastes contrées; et il existe quelques régions privilégiées, auxquelles le nom de patrie de la beauté convient d'une manière toute particulière : telles sont d'abord la Circassie, la Géorgie, la Mingrelie et tous les environs du Caucase.

La beauté des Géorgiennes est généralement connue. Les femmes, dans ce pays, réunissent aux traits les plus réguliers, au sang le plus pur, les formes les mieux développées ; et la nature leur a départi avec libéralité des graces et des charmes dont elle est plus avare dans les autres parties du globe. Suivant Chardin, ces femmes sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture. Les femmes de Circassie ne sont pas moins belles : leur front est grand ; un filet du plus beau noir dessine agréablement leur sourcil ; les yeux sont grands, doux, pleins de feu ; le nez bien fait ; la bouche riante et petite ; les lèvres vermeilles, et le menton tel qu'il doit être pour terminer l'ovale du visage le plus parfait.

Le teint le plus beau fait valoir toutes ces heureuses dispositions. Il est ordinairement si pur, si naturel, que les marchands qui vendent des esclaves Circassiennes au marché de *Caffa*, en Crimée, leur font subir sans crainte plusieurs épreuves pour faire voir jusqu'à l'évidence que la beauté de leur coloris ne brille point d'un éclat étranger.

La pratique de l'inoculation, qui depuis très-long-tems est en usage dans la Circassie et dans la Géorgie, contribue sans doute à maintenir

un plus grand nombre de belles femmes, en prévenant la petite vérole naturelle, dont les ravages ont moissonné ou enlaidi une si grande partie de la population des autres contrées.

Plusieurs femmes de Mingrelie se font aussi remarquer par leur beauté, et pourraient le disputer aux Circassiennes et aux Géorgiennes.

« Il y a en Mingrelie, dit Chardin, des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage et de taille admirables : elles ont, outre cela, un regard engageant qui caresse tous ceux qui les regardent (1) ».

C'est, suivant toutes les apparences, en parlant des femmes de la partie de l'Asie qui avoisine le Caucase, que Belon s'est expliqué ainsi dans ses observations publiées en 1555 :

« Il n'y a femme de laboureur ou de paysan, en Asie, qui n'ait le teint frais comme rose, la peau délicate et blanche, si polie et si bien tendue, qu'il semble toucher du velours. Elles se servent de terre de chio, qu'elles détrempent pour en faire une espèce d'onguent dont elles se frottent tout le corps en entrant au bain, aussi bien que le visage et les cheveux (2) ».

---

(1) *Voy.* Voyage de Chardin, p. 77 et suiv.

(2) *Voy.* Pierre Belon, les *Observations* publiées en 1555, p. 199.

On rencontre plusieurs femmes très-belles en Perse, et le sang persan est devenu plus pur et plus beau par son mélange avec le sang géorgien. Les mêmes alliances ont effacé, au moins en grande partie, les caractères tartares chez les Turcs.

Considérée sous le rapport de la beauté des habitans, l'Europe nous offre deux grandes divisions; savoir : 1°. la partie du sud-est ; 2°. la partie septentrionale et occidentale. Dans ces deux parties, dont l'étendue est très-inégale, le type de l'homme présente des différences très-importantes. Au nord et à l'occident, il prend un grand développement ; il approche souvent de l'athlétique ; mais son ensemble a moins de noblesse ; le dessein du visage est plus éloigné de l'idéal ; les formes même, dans les femmes, ont trop de plénitude et de relief : elles n'ont pas le fini, l'élégance de l'antique ; presque toujours les extrémités sont défectueuses ; et un beau pied, une jambe accomplie, une main parfaite, sont des beautés partielles qu'il est extrêmement rare de rencontrer au nord et à l'occident de l'Europe.

Favorisée par une température plus douce, la partie du sud-est concourt davantage, par son climat, au développement de la beauté ; et plus

la nature s'approche du ciel de la Grèce et de l'Italie que comprend cette division, plus elle parait belle, majestueuse et active dans la conformation de l'homme.

Sous le rapport du physique et du moral, les Grecs ont beaucoup dégénéré. Leur asservissement, le mélange de leur sang avec le sang étranger, leur éducation; enfin, l'état d'esclavage et d'oppression auquel leurs barbares conquérans les ont réduits, ont dû changer le type de cette nation, et en altérer la beauté.

Cependant, malgré ces circonstances défavorables, le sang grec est encore vanté, et les femmes de cette nation tiennent un rang distingué dans les sérails, où elles sont souvent préférées aux beautés de Circassie et de Géorgie.

Le plus beau sang des Grecs était en Ionie; et l'orateur Dion Chrysostôme se sert de l'expression de figure ionienne pour désigner une belle figure d'homme. Le même pays est encore célèbre aujourd'hui par la beauté de ses habitans; et Belon, en le parcourant, ne pouvait se lasser d'admirer les formes heureuses des femmes, la blancheur de leur peau, la vivacité et la fraîcheur de leur teint.

Dans les autres parties de l'Asie mineure,

aujourd'hui la Natolie, et sur-tout dans les régions élevées et dans les îles, les femmes en général sont d'une grande beauté. Celles de l'île Chio se font remarquer par leurs graces, leur fraîcheur, et la perfection de leurs formes. Le voyageur, en les admirant, est conduit, par d'agréables souvenirs, à ces époques reculées où les beautés individuelles de cette île fournissaient aux peintres et aux statuaires leurs plus parfaits modèles.

Dans la Grèce proprement dite, que les Turcs ont si cruellement changée, le type de l'homme a conservé un certain degré de perfection; et rien de plus rare, parmi les habitans, que les nez épatés, qui sont beaucoup plus communs au Nord et à l'Occident. Vesale a cru remarquer que l'ovale des têtes grecques était plus régulier que celui des têtes des Allemands et des Flamands.

Dans l'Italie méridionale, qui formait anciennement la Grande Grèce, le type de l'homme offrit pendant long-tems une perfection non moins remarquable que dans la Grèce propre. Cette beauté existe encore aujourd'hui dans quelques endroits de cette contrée.

Riédesel, dans son Voyage en Sicile et dans la Grande Grèce, rapporte qu'à Trapani les

femmes sont d'une grande beauté, et pense que le culte rendu à Vénus sur le mont Éryx pourrait bien y avoir tiré son origine de la beauté des femmes. Les alliances avec les Maures, et d'autres causes de dégradation, ont un peu altéré les formes des habitans de la Grande Grèce, excepté néanmoins en Sicile, où les femmes, moins belles que les Romaines, sont plus agréables, tirent mieux parti de leurs charmes, et ajoutent à leur effet par tout ce que la grace et l'expression ont de plus séduisant. Ces observations conviennent principalement aux Siciliennes de Palerme. Suivant un voyageur moderne (1), elles sont de taille moyenne ; les jeunes filles ont les cheveux noirs ou bruns, les yeux noirs et pleins de feu ; leur taille est déliée ; la forme de leur sein est admirable, et rappelle parmi les beautés de Palerme celles qui servaient de modèle aux sculpteurs grecs. L'habillement des Palermoises répond au climat. La tête n'est jamais couverte, pas même d'un réseau. Les femmes tressent leurs cheveux avec un ruban ou de la gaze, et y ajoutent quelquefois une rose.

(1) Hager. Description de Palerme et de la Sicile, ouvrage allemand traduit en anglais, et extrait en français dans la *Biblioth. Britan.*

Les corps à baleine leur sont inconnus. Un corset léger qui conserve la grace des formes, un collier d'ambre ou de corail, un voile noir à l'espagnole, et une robe de coupe française forment l'habillement. Ces jolies Palermoises ont au plus haut degré l'art de tirer parti de leur figure, et de faire en sorte que tous les accidens de draperie soient toujours à leur avantage. Leur démarche, leur danse, leurs attitudes ont un attrait, un charme irrésistible. Elles ont sur-tout le talent de se varier de mille manières. C'est tour-à-tour une douce langueur, une gaîté piquante, ou des éclairs d'imagination et de sensibilité, qui laissent d'autant moins de moyens de leur échapper, que le son de leur voix est ordinairement tendre, et presque aussi puissant que celui de leur beauté (1).

A Naples, les hommes sont très-beaux; mais les femmes sont beaucoup moins belles. Les Vénitiennes sont très-agréables ; mais en général leurs formes ont un peu trop d'exagération.

A Rome, dans son territoire, et en général sous l'influence de ce que Winckelmann désigne

---

(1) *Voy.* dans la *Biblioth. Britan.* Lettres et Arts, tome XVI, page 125, l'extrait de la la description de Palerme et de la Sicile par le Docteur Hager.

sous le nom de belles provinces de l'Italie, la beauté transcendante, cette beauté qui résulte principalement de la régularité des formes et de l'ensemble, est en quelque sorte une production indigène, un produit de l'influence du climat. Dans toutes ces contrées, dit l'auteur que nous venons de citer, on voit rarement de ces traits indécis et équivoques qui sont si communs parmi les ultra-montains. Les traits qui caractérisent les Italiens sont pleins de noblesse. La forme du visage est grande, bien décidée, et toutes les parties en sont harmonieusement disposées. Ces caractères de beauté se retrouvent jusque dans la dernière classe des habitans ; et souvent la tête de tel homme du peuple ne serait pas déplacée dans un tableau d'histoire. Rien de plus pittoresque, sur-tout, que les têtes de vieillards (1). La beauté des femmes est peut-être encore plus parfaite. « La nature, dit Dupaty, ne saurait mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles et le cou. Elle ne saurait employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes. Tous les détails sont finis, et

(1) *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, *in*-4°. éd. de Jensen, tom. Ier., p. 64.

l'ensemble est achevé. . . . .
Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur ; le premier regard la saisit ; le moindre souvenir la rappelle ».

La perfection des mains, qu'il est si rare de rencontrer dans les contrées occidentales, ne le cède en rien chez les Romains à la beauté du visage. La forme des épaules acquièrt avec l'âge, et par suite de l'embonpoint qui succède aux charmes de la jeunesse, une perfection et un attrait, dont les Romaines sont très-fières, et qu'elles font valoir en découvrant ces parties et en les étalant avec autant de coquetterie que d'ostentation.

En s'avançant du Sud au Nord, et de l'Est à l'Ouest, le caractère de beauté romaine s'altère ou devient plus rare. En Toscane, cependant, et sur-tout à Florence et à Sienne, on trouve de très-belles femmes : dans les pays plus élevés, et qui font partie de la chaîne des Appenins, le sang est aussi très-pur ; et dans les femmes, les formes ont un développement auquel on peut seulement reprocher la surcharge d'un embonpoint, qui n'est pas compatible avec le genre de beauté qui convient aux artistes.

La Lombardie, resserrée entre des montagnes, et arrosée par un grand nombre de rivières qui

la fertilisent, n'offre plus dans ses habitans le caractère italien. Des formes trop volumineuses, un embonpoint trop marqué y nuisent à la beauté; Cependant, à Milan, et dans quelques autres villes, on trouve de très-belles femmes; et si l'on pouvait juger d'après la perfection d'un petit nombre d'échantillons, on serait même porté à regarder la ville que nous venons de citer, comme une de celles où le caractère de beauté italienne se montre avec plus d'éclat.

Plus on avance vers les Alpes, et plus ce caractère de beauté s'efface, plus le type de l'homme se rapproche de celui des habitans du Nord et de l'Occident de l'Europe. De toute cette partie, qui est très-étendue, et qui comprend l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, et l'Angleterre, le Midi de la France est le lieu où la beauté des femmes rappelle davantage l'antique, et présente des analogies avec les beautés de Grèce et d'Italie. C'est sur-tout dans l'ancienne Provence, et dans une partie du Languedoc, que la conformation des femmes offre cette perfection; et, comme l'a bien remarqué Camper, les habitans de ces contrées méridionales offrent plus fréquemment que dans aucun autre lieu de l'Occident, ce contour achevé de la mâchoire, et cet applatissement du

visage qui rappelle une origine grecque, et se rapproche du charme inexprimable que l'artiste a répandu sur le visage de l'Apollon et sur celui de la Vénus de Médicis.

Dans plusieurs départemens septentrionaux, on trouve des femmes très-agréables; mais sans aucun trait de similitude avec la perfection antique; et la nature ne finit presque jamais, sous ces latitudes reculées, les extrémités qu'elle achève avec tant de soin sous le beau ciel de l'Italie. Le sang le plus pur, le plus beau teint, des formes trop exprimées à la vérité, et plus agréables au toucher qu'à la vue, rachètent ces défauts et les font oublier chez les Cauchoises et dans plusieurs parties de la Picardie, de la Flandre et de la Belgique. Les Parisiennes, qu'on pourrait regarder comme une espèce de femme toute particulière, brillent davantage par leur tournure élégante, leurs graces et l'art de faire valoir tous leurs avantages, que par un grand caractère de beauté. Leurs traits, plus agréables que réguliers, ont rarement une certaine ressemblance avec les modèles grecs.

Etiolées sous les lambris, comme la plante sous la cloche non diaphane qui lui sert de prison, elles manquent de fraîcheur, de coloris, et leur

teint en général a plutôt l'intéressante pâleur de la convalescence, que les couleurs animées de la jeunesse et de la santé.

L'Angleterre, si on excepte le midi de la France, est peut-être de tous les pays compris au Nord et à l'Occident de l'Europe, le lieu où les femmes sont plus généralement belles. Leur taille est élevée et bien prise; leurs traits sont nobles, harmonieusement combinés, et leur expression telle qu'elle doit être pour ne point altérer leur beauté; la correction des formes en général, l'éclat du teint, la finesse et la blancheur de la peau, sont ajoutés à tous ces avantages, et complètent un ensemble que la nature néglige seulement un peu dans les extrémités.

Dans les régions très-élevées de l'Europe, et principalement en Suisse, les formes de l'homme acquièrent en général un beau développement; mais celles des femmes ont une certaine exagération, qui les rend plutôt agréables et voluptueuses, que véritablement belles. « Vous pouvez m'en croire, dit Saint-Preux, en parlant à sa Julie des Helvétiennes du Haut-Valais, vous pouvez m'en croire, elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir, sont difficiles en beauté. . . . .

. . . .

J'opposais quelquefois, en souriant, les grandes barbes et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot fesait rougir et ne rendait que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a dans sa blancheur éblouissante, qu'un des avantages du modèle que j'osais lui comparer ».

Les Génevoises ont des charmes moins robustes et moins éloignés du caractère de la véritable beauté. On trouve de très-belles femmes dans l'Allemagne méridionale. Voici comment Grétry parle de celles du Tyrol dans ses Mémoires :

« Nous traversâmes le Tyrol. Les *avalanges* (on nomme ainsi la chûte des neiges amoncelées, qui s'écroulent du haut des montagnes), formaient un bruit semblable à celui du tonnerre, que vingt échos rendaient presque continuels. Tout me parut original et romanesque dans ce pays montueux.

» Les femmes me parurent charmantes; elles ont des traits fins et délicats; une espèce de turban fort gros couvre leurs têtes, et diminue encore les plus jolies petites mines que l'on puisse voir. J'avais peine à leur pardonner leurs énormes bas de laine, qui avaient l'apparence

de bottes fortes ; mais lorsqu'on sait que cette chaussure sert à garantir du froid une jambe de cerf, et blanche comme l'hermine, on envieroit le sort des Tyrolois, qui seuls ont l'honneur d'assister au débotté. Leur taille est élégante : d'ailleurs, les deux extrémités du corps, le gros turban et les grosses bottes, contribuent à les faire devenir si sveltes ; que ce qui paraît d'abord les défigurer, devient un rafinement de coquetterie. Tel est l'empire de la beauté ; nul costume n'en obscurcit le charme (1) ».

Au-delà des limites dans lesquelles nous avons circonscrit la patrie de la beauté, on trouve plusieurs femmes qui, sans être belles, possèdent néanmoins plusieurs des avantages attachés à leur sexe. Ainsi, Bernier vante les femmes de Cachemire. Les femmes des Arabes ont de la vivacité et une grace féminine qui les rend très-agréables. Celles des Jattes, dans l'Inde, sont encore plus attrayantes, et se font remarquer par un air de volupté, et par un regard dont l'expression animée peut quelquefois faire oublier la teinte rembrunie de la peau, et la maigreur habituelle du corps. Les Bailladères, ou danseuses de l'Inde, ont aussi un certain attrait

(1) *Voy.* Mémoires de Grétry sur la musique, t. Ier.

qui, sans être la beauté, émeut vivement les sens, et appelle toutes les idées de l'amour et du plaisir. Dans plusieurs parties de l'Afrique, et principalement sur les bords du Niger, les négresses ont beaucoup de graces; leurs formes sont bien développées; leurs mouvemens faciles, et elles pourraient presque prétendre à la beauté. Dans les îles de la mer du Sud, les femmes ont en général des formes trop masculines; à Otaïti, elles sont néanmoins plus agréables; et si les récits de voyageurs, que leur célibat pendant une longue navigation dispose à porter des jugemens favorables sur les femmes, n'étaient pas un peu suspects, on pourrait même accorder aux Otaïtiennes, la réputation d'une grande beauté. Quelle que soit d'ailleurs l'influence des divers climats, plusieurs autres causes peuvent concourir à perfectionner ou à détériorer le type de l'homme, et à développer dans la femme cette fleur de beauté et de jeunesse, dont l'effet a tant d'empire chez les peuples civilisés.

De ces causes diverses, les plus remarquables sont le degré de civilisation en général, le croisement des races, la nourriture et les différentes professions.

La beauté, comme tant d'autres avantages, est sans doute un produit de la civilisation. Dans

l'état sauvage, opprimées, contraintes de se livrer aux plus violens exercices, les femmes prennent, sous l'influence des travaux les plus pénibles, des formes robustes, viriles, et ne peuvent acquérir ces contours faciles, ces formes enchanteresses, et cet épanouissement voluptueux du tissu cellulaire, dont le développement et la turgescence sont arrêtés par l'action violente d'un système d'organes que la nature avait destinés aux plus doux loisirs. Dans une aussi misérable situation, l'indication immédiate et directe du sexe est le seul attribut féminin, et les femmes ne sont femmes dans toute l'étendue du mot, que chez les peuples policés. En suivant les différens degrés de la civilisation, on verra donc une foule de nuances et de degrés de beauté leur correspondre, et les traits de la femme se prononcer à mesure que l'état social et la perfectibilité humaine sont plus avancés dans leur développement; et en effet, en parcourant les régions les plus éloignées, les nombreux Archipels de la mer du Sud, et les hautes lat. septentrionales, les voyageurs philosophes, tels que Cook, Bougainville, Forster, Lapérouse, distinguaient d'autant plus facilement, dans les différens lieux, les femmes des hommes, soit par les traits du visage, la tournure et les habillemens, que les peuplades observées commen-

çaient à s'éloigner sensiblement de l'état sauvage.

Otaïti, où les Européens ont trouvé qu'en général les femmes avaient en partie les charmes de leur sexe et son aimable physionomie, cette île, nommée la Cythère de la mer du Sud, est aussi de toutes ces contrées lointaines, celle où la civilisation est plus avancée, et où il est probable qu'elle doit faire maintenant des progrès assez rapides.

Le croisement des races est un autre moyen de perfectionner le type de l'homme, et de développer la beauté. C'est de cette manière que les Persans sont devenus très-beaux. Le même moyen a changé, élaboré le caractère de plusieurs tributs d'origine tartare (1), et corrigé même le modèle hideux des Kalmoucs, devenus moins laids, purifiés et presqu'embellis par leur croisement avec des familles de race caucasienne.

Presque tous les législateurs paraissent avoir senti ces résultats des croisemens et des mélanges: et c'est à ces effets bien observés qu'il faut rapporter, sans doute, la raison politique des lois contre l'inceste et l'isolement des familles. Souvent aussi des alliances permises ou illicites avec des individus étrangers donnent un résultat très-favorable

(1) Principalement les Turcs, qui n'ont presque plus rien de mongolique.

à la beauté de la population. Ainsi, dans une des plus grandes villes du nord de la France, les femmes, il y a un demi-siècle, étaient plutôt laides que jolies: mais un détachement de gardes-du-corps vient à y séjourner, y demeure même pendant plusieurs années; alors la population change, et favorisée par une semblable circonstance, la ville dont nous parlons doit à l'étranger la beauté de la plus intéressante moitié de ses habitans.

Les moines de Citeaux exerçaient une influence non moins remarquable sur la beauté des habitans du pays où se trouvait leur monastère; et on pouvait donner comme résultat d'observations, que les jeunes paysanes de leurs environs étaient beaucoup plus jolies que celles des autres cantons. Je ne doute pas que le même effet n'eût lieu dans les différens endroits où les maisons religieuses attiraient un certain nombre d'étrangers, que l'amour et le plaisir unissaient bientôt avec les indigènes. Ce fait, comme tant d'autres, aura manqué d'observateurs.

La qualité ou la quantité des alimens est une autre cause non moins puissante du perfectionnement ou de la dégradation de l'homme. La misère altère, déforme son type. L'abondance, l'heureuse médiocrité se prêtent à son plus parfait développement, et la beauté générale des habitans d'un pays

proclame mieux que la voix souvent suspecte des publicistes, le bonheur national, la félicité du peuple et la bonté du gouvernement. Quant aux différentes professions, elles favorisent la beauté lorsque leur exercice n'est pas contraire à la marche de la nature, et ne force pas aux emplois les plus pénibles une organisation destinée à des occupations sédentaires, et qui se flétrit et s'altère profondément par des travaux qui compriment le tissu cellulaire, et produisent des apparences athlétiques, au milieu desquelles on chercherait en vain quelques vestiges de grace féminine et de beauté.

D'après ces données physiologiques, il sera facile d'indiquer quelles sont les circonstances sociales et les professions dans lesquelles on trouve ordinairement un plus grand nombre de femmes belles, ou seulement jolies, et les professions qui sont évidemment contraires au développement plein et entier du caractère féminin, et du genre de beauté dont il est susceptible.

D'autres détails sur les causes de perfectionnement ou d'altération de l'homme et de la femme, et sur les moyens de faire valoir les avantages de la beauté, de les conserver ou de les développer, et de corriger les formes défectueuses, seront exposés dans différens articles de l'hygiène des femmes, auxquels ils se rapportent.

FIN DE LA Iere. SECTION.